VA1 1523874

(2

LE GIL BLAS ALLEMAND, OU AVENTURES DE PIERRE CLAUS.

SECONDE PARTIE.

A PARIS;

Hôtel de Bouthillier, rue des Poitevins.

1789.

AVENTURES
DE PIERRE CLAUS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

D'où naquit l'erreur qui occaſionna cette nouvelle aventure à l'infortuné Pierre ?

LES nombreux lecteurs (j'oſe même eſpérer qu'ils ſont innombrables) les nombreux lecteurs, dis-je, de la première Partie de mon Hiſtoire, daigneront ſe rappeler de l'événement terrible, rapporté à la fin du quinzième chapitre. Il m'arriva le 27 août 1776 à trois heures du matin ; je quittois le lit de mort de M. Brick, chargé de l'im-

portant paquet dont j'étois héritier ; & me rendois chez mon ami Louis, lorſque je fus emmené malgré moi dans une voiture. — Sans doute cette nouvelle aventure aura cauſé les inquiétudes les plus vives à la foule des perſonnes généreuſes qui s'intéreſſent à mon ſort. Elles en auront frémi, & ne ſe tranquilliſeront ſur mon compte, que lorſque je leur aurai appris ce que la violence de mes raviſſeurs m'a fait ſouffrir. Il faudroit être un auteur des plus ordinaires, pour ne pas ſe flatter d'inſpirer l'intérêt le plus vif, quand on rapporte ſa propre hiſtoire. Aſſuré d'en avoir fait naître, je reprends mon récit avec courage, ſans le faire précéder d'une humble Préface, ſans m'excuſer des imperfections du premier Volume, & ſans modeſtement demander grâce. Je déteſte ces manières baſſes & rampantes, & ne puis me réſoudre à la lecture d'un livre où l'on implore l'indulgente compaſſion

du lecteur. S'abaiſſer à cette prière en publiant un ouvrage, c'eſt renoncer à la ſeule excuſe d'un mauvais auteur; celle d'avoir bonnement cru produire quelque choſe digne de voir le jour. Loin d'affecter ici une modeſtie déplacée, je recommande ſolemnellement l'*Hiſtoire de Pierre Claus* comme inſtructive, comme amuſante, comme un ouvrage claſſique. Mon eſpoir & mes vœux m'invitent à croire que je ne fais que prévenir le jugement du public preſſé d'apprendre le reſte de mes aventures. Prêt à ſatisfaire ſa curioſité, je me hâte de l'informer d'un des principaux événemens de ma vie.

Mais pour mieux en faire connoître l'origine, je me vois obligé de reprendre le récit d'un peu plus haut.

Me diſpoſant à paſſer la nuit auprès de M. Brick, j'entrai d'abord par précaution dans un cabaret, où je pris un léger ſouper & vidai une bouteille de vin pour me prparer aux fa-

tigues auxquelles m'expoſeroit la privation du ſommeil. Il n'y avoit perſonne dans le ſalon. Un homme à peu près de mon âge, c'eſt à dire, de trente-ſix ou trente-ſept ans, y entra après moi; ſociable comme je le ſuis, je ne tardai pas de lier converſation avec lui: ſon extérieur annonçoit un homme de diſtinction. Il portoit un habit de ſoie jaune avec des boutons brodés en argent, un gilet de drap d'argent, un grand chapeau de caſtor, des boucles de ſouliers quarrées faites pour des harnois à en juger par leur grandeur. En un mot, c'étoit un homme devant qui tout le monde, excepté les petits-maîtres à chapeau bas, auroit tiré le chapeau. La beauté du temps, la ſaiſon, les nouvelles de paix & de guerre, le théâtre, M. *Goetze* le doyen des paſteurs de Hambourg, la tolérance & beaucoup d'autres lieux communs de cette nature, me ſervirent tour à tour d'introduction à un entretien que je

voulois entamer avec lui ; mais ſes réponſes étoient laconiques & diſtraites. Il ſe promenoit à grands pas dans l'appartement, ſe tordoit les mains, & paroiſſoit vouloir me cacher les vives inquiétudes auxquelles ſon ame étoit en proie. Une demi-heure après ſon arrivée, le garçon de l'hôtel lui apporta un billet : à peine l'eut-il parcouru, que ſes agitations redoublèrent : il ſe frappoit la tête, couroit comme un poſſédé, s'arrêtoit ſubitement, ſe remettoit à courir, s'approchoit vers moi, s'éloignoit promptement : — ſa ſituation paroiſſoit alarmante, elle m'émut de pitié.

La compaſſion & la bonté furent de tout temps mes vertus cardinales, & quand la foibleſſe d'une curioſité démeſurée pour des aventures extraordinaires, ſe joint au déſir de ſecourir un malheureux, rien ne peut m'empêcher de troubler ſa douleur par mes importunités. M'étant approché

de l'étranger, je le pris par la main & lui dis : « Monſieur, vous paroiſ-
» ſez dans l'embarras ; puis-je vous
» être utile ? vous pouvez vous expli-
» quer ſans crainte. Je ne ſuis pas
» inſenſible aux maux d'autrui, &
» j'aime à rendre ſervice quand je
» le peux ». — Immobile de ſurpriſe il me fixa, peut-être pour lire dans mes yeux ſi mes diſcours étoient ſincères. — Ayant encore quelque temps gardé le ſilence, il l'interrompit enfin par ces mots : « Oui, Monſieur,
» je ſuis dans un très-grand embarras :
» vous pouvez me rendre un ſervice
» important ; mais, étranger, inconnu
» de vous, je n'oſe vous en prier,
» quoiqu'il ne vous en couteroit ni
» peine, ni argent pour m'obliger ».
— Et quand même il s'agiroit d'un ſecours pécuniaire, lui répondis-je, « demandez, parlez hardiment ». L'étranger ajouta : « Mon hiſtoire
» eſt trop longue, trop compliquée,

» & mon eſprit trop agité pour en
» faire le récit dans ce moment. Je
» me contente de vous dire que je
» ſuis innocemment pourſuivi. On me
» guette, on ſe diſpoſe à me ſurpren-
» dre ; ſans amis, ſans connoiſſances,
» je me vois obligé de quitter Ham-
» bourg ſur le champ, pour éviter
» les piéges de mes ennemis. Cette
» lettre anonyme m'avertit du danger
» auquel un plus long ſéjour m'ex-
» poſe. Je n'oſe me montrer dans
» la rue ; la nuit eſt encore éloignée ;
» mes habits me trahiroient. — Si vous
» vouliez changer vos vêtemens
» contre les miens ». — « Monſieur »,
repris-je prudemment, me rappelant
auſſitôt mon aventure dans le bois
de Wolfenbuttel avec le Comte di
Tondini, « Monſieur, c'eſt une
» affaire trop délicate & périlleuſe ».
— « Comment cela, mon cher
» Monſieur, » s'écria-t-il d'un ton preſ-
ſant : « ſuppoſé même qu'on vous

» abordât, qu'on vous parlât, votre
» perſonne eſt en sûreté, vous n'avez
» pas le moindre mal à craindre; je
» n'ai point commis de crime. D'ail-
» leurs l'erreur ne pourroit durer
» long-temps; on ne tarderoit pas
» à découvrir que vous n'êtes point
» celui que l'on cherche, & de plus
» vous pouvez vous arrêter ici juſqu'à
» l'entrée de la nuit. Votre habit
» brun & votre redingote griſe me
» garantiroient contre les pourſuites
» du moment; je pourrois me rendre
» en toute ſureté ſur un vaiſſeau dont
» le propriétaire me feroit un aſile,
» & demain de grand matin je par-
» tirois en poſte pour la Hollande:
» vous ne perdriez rien à l'échange
» même, & les ſuites ne peuvent
» en être préjudiciables pour vous.
» Ami généreux de l'humanité (la
» douceur de vos traits m'annonce
» que vous l'êtes) arrachez un infor-
» tuné au malheur qui le menace.

» Il vous en conſervera la plus vive » reconnoiſſance. — Que devois-je » faire ? Eh bien » ! me dis-je à moi-même, « quel grand mal peut-il en » réſulter ? Je ne cours aucun riſque, » ſi je reſte ici juſqu'à dix heures » du ſoir. Je ne ſuis qu'à deux pas » de la demeure de mon ami Brick, » & demain matin avant de le quitter » je prendrai la précaution de me faire » apporter d'autres habillemens ».

Auſſitôt dit, auſſitôt fait. Nous changeâmes d'habits. L'étranger me ſerra dans ſes bras, m'exprima la vivacité de ſa reconnoiſſance dans les termes les plus touchans, s'enveloppa dans ma redingote, enfonça mon chapeau rond bien avant dans la tête, & me quitta.

« Voilà encore une de mes imprudences accoutumées ! » mécriai-je après le départ de l'inconnu, « qui » ſait de quelle noirceur il s'eſt rendu » coupable, mais n'importe. — Gar-

» çon ! donnez du vin. — En vérité » cet habit me va au mieux, on » diroit qu'il eſt fait pour moi ». — La ſingularité de cette aventure me charmoit. Libre d'inquiétudes, je me promenois dans le ſalon, mon nouveau chapeau de caſtor ſur la tête. Il entra deux hommes qui, après avoir jeté ſur moi des regards attentifs, ſortirent auſſitôt. C'étoient ſans doute les mêmes qui me firent promener en voiture, (mais non comme cet adverſaire du duc de Courlande que ce prince fit cahotter pendant huit ans dans le vaſte empire de la Ruſſie.)

D'abord après dix heures je me rendis chez mon ami malade. La mort qui l'enleva cette nuit, me ravit en même temps la mémoire & ſuſpendit quelque temps l'uſage de mes ſens. Ma douleur étoit trop grande pour penſer à faire venir mes habits avant de quitter l'appartement du défunt. Je ſortis dans l'équipage de

l'étranger ; vraiſemblablement on m'avoit gardé à vue. A peine eus-je paſſé le ſeuil de la porte, que je tombai entre les mains des ennemis de celui dont j'avois les vêtemens. Leur voiture me ſuivit & s'arrêta bientôt à côté de moi.

CHAPITRE II.

Pierre a le bonheur imprévu de ſubir le joug de l'hymenée.

LOIN de monter de bon gré dans la voiture, je fis mine d'oppoſer de la réſiſtance à mes agreſſeurs, & leur aurois effectivement réſiſté s'il y avoit eu quelque eſpoir de ſuccès ; mais la conſternation dont j'avois été ſaiſi ne m'ayant pas d'abord permis de ſonger à ma défenſe, je me vis déja au pouvoir de mes ennemis quand je penſois à leur réſiſter par

la force. L'un me tenoit ſon épée ſur la poitrine en me menaçant de me tuer ſur le champ au moindre mouvement ou au moindre cri que je ferois, l'autre me ſerroit par derrière ; il n'y avoit pas moyen d'échapper. Tout le monde étoit encore enſeveli dans un profond ſommeil, & la rue écartée. « D'ailleurs, » me diſois-je à moi-même, « que riſ- » ques-tu à les ſuivre ? Ils découvriront » bientôt leur erreur ; ſans doute ils » connoîtront celui qu'ils cherchent, » & ſuppoſé même qu'il leur ſoit » inconnu, je n'ai qu'à déclarer » comment j'ai acquis ces vêtemens » étrangers & l'on ne tardera pas à » me remettre en liberté ». Cependant je me propoſai de ne recourir à ce moyen qu'à la dernière extrémité afin de faire gagner du temps à l'infortuné qui m'avoit ſi inſtamment conjuré de favoriſer ſa fuite.

Le cocher menoit au grand trot.

Revenu de mon effroi, je conſidérai attentivement mes raviſſeurs ; l'un deux ſembloit un officier Hollandois, l'autre un marchand. « Monſieur » me dit ce dernier, « vous ne vous attendiez » pas ſans doute à ce que la maiſon » outragée & déshonorée par vos » procédés malhonnêtes vous pourſui- » vroit du fond de la Livonie juſqu'ici, » & qu'elle trouveroit à Hambourg » des amis qui prendroient ſes inté- » rêts à cœur comme les leurs pro- » pres ? Quoi ? ſéduire l'innocence, » porter le déshonneur dans une » maiſon également opulente & diſtin- » guée, corrompre la vertu d'une » fille, la rendre malheureuſe, la » quitter ſecrétement, fuir comme un » voleur dans la nuit, & abandonner » celle qu'on a ſéduite & déshonorée » à la fureur d'un père inconſolable, » aſſiégé par des maux qu'augmentent » l'horreur de la ſituation de ſa fille ? » ſont-ce là, je vous le demande,

» ſont-ce des attentats dont on ne
» doive rougir ? Mais Monſieur , »
lui répondis-je , « regardez-moi. Me
» croyez-vous capable de forfaits
» auſſi noirs ? Si j'avois pu ſuppoſer
» que vous pourſuiviez un homme
» auſſi criminel , je n'aurois jamais
» conſenti à revétir ſes habillemens ».
— « Qu'eſt-il beſoin de longs diſ-
» cours ? » reprit l'officier en m'inter-
rompant , « pouvez-vous nier le fait ?
— Sans doute , je le puis » , répli-
quai-je , « je ne ſuis point l'objet de
» vos pourſuites. — « C'eſt une inſo-
» lence inouïe , » s'écria le marchand :
« croyez-vous qu'étrangers à vos yeux
» nous ne vous connoiſſons point ?
» on vous a trop bien dépeint , &
» & nous avons trop bien obſervé
» vos démarches depuis quelques jours ,
» pour pouvoir tomber dans l'erreur
» à votre égard. Ne fûtes-vous pas
» hier au ſoir dans un cabaret ,
» habillé comme vous l'êtes aujour-

» d'hui ? ne vous y avons-nous pas
» vu de nos yeux ? n'avez-vous point
» passé la nuit dans une maison appar-
» tenante à un fabricant de savon
» au coin de la rue *** ? Niez tout
» cela si vous l'osez. — Mais pour-
» quoi m'arrêter à des propos inutiles ?
» Vous allez parler à une personne
» qui vous connoît, & s'il vous reste
» encore quelque sentiment d'honneur,
» vous ne pourrez avoir le front de
» la regarder sans rougir ».

Au même instant la voiture arrêta. Nous descendîmes. On me fit monter au premier étage d'une très-belle maison. Mes conducteurs me menèrent à une antichambre où un homme en habit couleur de fleurs de pêcher, nous reçut fort polimment. « Victoire ! » victoire » ! s'écria le capitaine ! « nous » tenons notre fugitif ; il est fait » prisonnier. J'espère que tout ira » bien : & l'infortunée Demoiselle, » comment se trouve-t-elle aujour-

» d'hui, Monſieur le docteur! — » Le terme de ſa délivrance ap- » proche, répondit le diſciple d'Eſ- » culape; mais elle eſt exceſſivement » affoiblie, Dieu ſait ſi elle pourra » réſiſter à la violence du mal; je dé- » ſeſpère de ſa vie, à moins que la ſatis- » faction de voir ſon honneur ſauvé ne » lui prête de nouvelles forces: » elle n'a fait qu'extravaguer toute » la nuit ». — « Voyez me dit le Mar- » chand, imprudent jeune homme! » c'eſt là votre ouvrage. — Monſieur » le docteur avez-vous pris ſoin de » mander un eccléſiaſtique? oui », reprit l'accoucheur, « à préſent même, » il eſt auprès d'elle, occupé à la » raſſurer par ſes conſolations ».

J'étois là comme immobile. — Pour ne point cauſer une trop grande ſur- priſe à la malade, le médecin con- ſeilla d'appeler l'eccléſiaſtique & de le charger d'informer la jeune per- ſonne de l'arrivée de ſon perfide

amant. — Ce conſeil fut ſuivi. Mon rôle, dans tout cela, étoit d'un comique bien larmoyant.

« Monſieur le Paſteur, » dit le marchand au prêtre, « parcourez ces » papiers. Voici le conſentement du » père de la Demoiſelle; il nous au» toriſe à unir ſa fille avec l'amant » qu'elle a pourſuivi, au cas qu'elle fût » aſſez heureuſe pour le rencontrer; & » voilà le plein pouvoir du père du » ſéducteur qui nous enjoint d'envoyer » incontinent ſon fils aux Indes, s'il » refuſe d'effacer, par une union lé» gitime, la honte portée dans la » famille *Meinhardt*». (En même-temps il remit deux écrits au ſaint homme) « Maintenant, Monſieur le » Paſteur, il ne s'agit que de pré» parer peu à peu l'infortunée De» moiſelle à l'importante démarche » qu'elle va faire en s'uniſſant par » des liens indiſſolubles à un homme » qui l'a d'abord trahie. Du reſte,

» vous n'héſitez pourtant point de
» conſacrer leurs nœuds?

« Non, ſans doute, » répliqua le prêtre, « quelle joie, quelle ſatisfac-
» tion pour cette pauvre enfant! mais »
ajouta-t-il en s'adreſſant à moi,
« homme frivole & injuſte! rentrez
» en vous-même, la meſure de vos
» crimes eſt comblée. Y auroit-il
» de quoi s'étonner, ſi le Juge ſu-
» prême vous puniſſoit de votre cou-
» pable légéreté? ſi, loin de vous
» accorder le pardon de vos fautes,
» il prononcoit ſur vous les malé-
» dictions proférées jadis ſur Sodome
» & Gomorrhe, ſur la bande de Co-
» ré, Dathan & Abiron? mais je
» remets votre ſort à ſa miſéricorde
» infinie. C'eſt elle, ce ſont ſes bontés
» qu'il vous faut implorer. Je me
» hâte de rejoindre la triſte victime
» de vos propos ſéducteurs, chargée
» de la croix des ſouffrances.

A ces mots il rentra chez la De-

moiſelle. Un plus long ſilence auroit pu me devenir funeſte. « Au nom » du Ciel! » m'écriai-je enfin, « Meſ» ſieurs, daignez du moins m'écouter. » Je ne ſuis point le coupable que vous » cherchez. » Paix! paix! mon cher ami! « reprit l'officier, ne réſiſtez » pas davantage. Point de milieu; » épouſer la Demoiſelle, ou partir » pour les Indes. Puis donc qu'il le » faut, « répliquai-je, » ſoit! mais » vous verrez la ſurpriſe de la Dame » & ſon courroux, quand elle ap» prendra qu'on veut l'unir à un » homme qui lui eſt entièrement in» connu. » — Je gardai de nouveau le ſilence.

L'eccléſiaſtique cependant s'étoit acquitté du ſoin de prévenir la Demoiſelle. Il m'ouvrit ſon appartement & m'y fit entrer. — Les rideaux du lit de mon amante, prête d'être mère, étoient entr'ouverts & les jalouſies fermées. Cependant il y avoit aſſez

de jour dans l'appartement pour qu'elle eût pu connoître que je n'étois point ſon amant, ſi elle n'avoit été dans le délire. Ses ſens étoient égarés. « Perfide! » c'eſt ainſi qu'elle m'accueillit, « Ingrat, qui as pu me » délaiſſer! mais non, tu me fus toujours fidèle. La crainte ſeule de » ne pouvoir obtenir l'agrément de » mes parens pour notre union t'a » fait fuir. O mon cher Charles! que » d'amertume tu as répandu ſur les » jours de ta Julie! reviens dans ſes » bras ». Le reſte de ſon diſcours n'avoit aucune liaiſon. Elle parla beaucoup. « Vous épuiſez vos forces », lui dit le médecin, en l'interrompant, « elles vous ſont néceſſaires pour » ſupporter les douleurs auxquelles » vous touchez. Hâtez-vous de former les nœuds ſacrés qui doivent » vous enchaîner,

« Eh bien! Monſieur *Van Haſten-* » *donk*, » reprit ironiquement le

marchand, « eh bien! Monſieur, cette » Demoiſelle vous méconnoît donc » auſſi. Voulez-vous maintenant con- » ſentir à la bénédiction nuptiale, ou » préférez-vous d'être embarqué pour » les Indes? » — La ſurpriſe me rend muet, lui répondis-je; « jamais » homme ne s'eſt trouvé dans des » ſituations plus embarraſſantes & » plus extraordinaires que celles où » j'ai paſſé dès ma plus tendre jeu- » neſſe. Un deſtin propice m'en a » toujours heureuſement tiré, il ne » m'abandonnera point dans celle-ci. » Diſpoſez de moi comme vous le » jugerez à propos, je ſuis en votre » pouvoir; mais ſi jamais vous » vous repentez de la démarche à » laquelle vous me forcez aujour- » d'hui, rappelez-vous que j'ai tout » mis en uſage pour vous en dé- » tourner & vous ouvrir les yeux ».

Mes proteſtations furent inutiles. Obligé de condeſcendre à tout ce que

l'on exigeoit de moi, je donnai ma main ſous le nom de M. Charles Van Haſtendonk à Mademoiſelle Julie Meinhardt.

La ſcène étoit des plus tragi-comique. Revêtu d'un habit emprunté, m'uniſſant pour la vie à une femme ſur le point d'être mère, que je n'avois jamais connue, & me chargeant ainſi, malgré moi, des pénibles devoirs d'un époux & d'un père, mon rôle étoit tout à la fois riſible & bien triſte.

La cérémonie finie, mon épouſe entra dans un délire affreux accompagné des douleurs les plus aiguës. Mon beau-fils ſe diſpoſoit à voir le jour, mais il ne me fut point permis de contempler ce tendre rejeton qui alloit naître un quart d'heure après notre union, on me reconduiſit dans l'antichambre.

L'Officier me parla avec beaucoup plus de douceur qu'auparavant. Voici

ce qu'il me dit : « Monſieur, le vœu » des deux familles eſt rempli, & » j'eſpère que dès aujourd'hui vous » regarderez leur honneur comme le » vôtre. Maintenant il faut que vous » m'accompagniez en Hollande au- » près de votre père. Votre épouſe » eſt déja préparée à cette ſépara- » tion néceſſaire. Elle nous ſuivra » dès que ſon état lui permettra de » ſupporter les fatigues du voyage. » M. votre père a conçu en votre » faveur des projets pour un éta- » bliſſement convenable ; jetez-vous » à ſes pieds ; exprimez-lui votre re- » pentir, & vous êtes ſûr d'obtenir » votre pardon ».

En vain je le priai de m'accorder un délai de quelques heures pour ſoigner à mes affaires. Je voulus employer ce temps à conſulter mes amis & leur demander du ſecours dans cette conjoncture. Rien ne put l'émouvoir. « M. votre père m'a re-

» mis plus d'argent qu'il ne vous en » faut », me répondit le capitaine, « on vous fournira les habits & le » linge néceſſaires. Rien ne nous » arrête. — Soit! » répliquai-je d'un ton moitié gai, moitié déſeſpéré. « Le » monde eſt un théâtre continuel des » événemens les plus bizarres. Tout » s'éclaircira avec le temps. Je ſuis » prêt à vous ſuivre. Que ſert-il de » s'emporter contre l'homme qui nous » charge de fers, quand on eſt déja » à la chaîne » ?

Nous nous embarquâmes & partîmes à pleines voiles le matin à neuf heures.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Voyage ſur mer. Pierre ſe reſſouvient du manuſcrit de M. Brick, le trouve dans ſa poche, en briſe le cachet & commence à le lire.

DANS le fond, le capitaine dont j'avois l'honneur d'être priſonnier, étoit un excellent homme, peu policé, ſauvage & dur, comme la plupart des militaires, mais officieux, d'un ſens droit, d'un jugement ſain, très-ſociable, gai, & humain, ſans vouloir le paroître. Il n'avoit pas beaucoup de lecture, mais je crois que l'on peut être très-ſenſé, très-judicieux, ſans ſavoir les penſées & les opinions des autres. Jamais je ne l'ai entendu parler d'un livre, excepté de quelques voyages qu'il citoit auſſi ſouvent qu'il s'agiſſoit de litté-

rature. Le jugement qu'il en portoit me paroît juſte. « Sherlock, » diſoit-il, « eſt contre l'uſage de ſa » nation un vil adulateur. Il loue » toutes les maiſons qui l'ont admis à » leur table, & encenſe chaque Prince » qui lui a fait un accueil gracieux. » La deſcription des mœurs & des » uſages des nations par *Moor* ne ren- » ferme, outre ſes nombreuſes anec- » dotes, ſouvent tout-à-fait fauſſes, » très-mordantes en partie & raſſem- » blées dans les cabarets & les ſo- » ciétés de femmes débauchées, qu'un » fatras abſurde, dénué de lumières » & de connoiſſances. Ce gros Men- » tor auroit mieux fait de ne pas » écrire; mais l'inimitable *Brydone*, » voilà l'hiſtorien que j'eſtime & que » je révère ».

Le reſte des voyageurs offrit un mélange aſſez bizarre. Un jeune médecin qui devoit continuer ſes études à Leyde & qui s'occupoit toute la

journée à faire des vers ; une chanteuſe dont les accents harmonieux vouloient ſe faire entendre à prix d'argent en Hollande, pour moiſſonner des lauriers d'or ; un miniſtre du ſaint Evangile, proteſtant, qui fumoit depuis le matin juſqu'au ſoir & parloit de politique. Deux jeunes marchands inſupportables par leur fatuité & d'une inſolence ſans égale, citoyens d'une ville libre de l'Empire, épris de leur mérite, enchantés de leurs figures, & fiers des coffres forts de leurs pères. Un eccléſiaſtique calviniſte, allemand, qui ſe rendoit en Hollande pour engager des ames pieuſes, charitables, ambitieuſes & bigottes à lui laiſſer puiſer dans leurs bourſes les fonds néceſſaires pour élever dans ſon village un bâtiment où il pût impunément prêcher des folies, après avoir dépenſé en route la moitié de ſa quête. C'étoient là les principaux per-

ſonnages. Cependant ayant bientôt fait connoiſſance nous vécûmes enſemble très-amicalement. Le temps fut beau & favorable pendant le premier jour.

Je n'avois jamais voyagé ſur mer. Pour mieux conſidérer le beau ſpectacle qui s'offrit à ma vue & jouir dans toute ſa pureté du plaiſir qu'il procure, je me propoſai de chaſſer toute idée déſagréable, & ne ſongeai pas même à importuner davantage mon officier pour le convaincre que je n'étois pas M. Van Haftendonk. « Pourquoi? » penſois-je en moi-même, « pourquoi ne devrois-je pas » tirer parti de cette erreur & pro- » fiter de cette occaſion pour voir » la Hollande ſans qu'il m'en coûtât » la moindre choſe? Arrivé au lieu » où l'on me conduit, M. Van Haf- » tendonk le père s'appercevra bien » que je ne ſuis point ſon fils. Après » m'avoir fait mille excuſes, il me

» comblera de préſens. Je céderai » mon épouſe au véritable père de » ſon enfant, à la manière des grands, » je ne me ſerai marié que par com- » miſſion ». Ces réflexions ranimèrent ma gaîté. Ce qui l'augmentoit encore, c'étoit la ſuppoſition que le jeune Haftendonk arriveroit avant nous à Amſterdam, étant parti de grand matin. A l'aide de nos tubes nous découvrîmes, en effet, un vaiſſeau qui nous précédoit de loin, & voguoit à toutes voiles.

Ayant ainſi établi un ſyſtême de conduite, je me couchai tranquillement le premier ſoir & dormis juſqu'au matin. Le ſoleil étoit obſcurci de nuages quand je me levai; un vent contraire ſouffloit avec violence, & nous empêchoit d'avancer. Tout le monde fut mécontent; le mal-aiſe fut général. — Il faiſoit un temps noir & déſagréable. —

« Si du moins j'avois un livre : la

» ſociété du vaiſſeau m'ennuie. Je » préférerois de lire. --- De lire, » me répondis-je à moi-même, « qui » m'empêche de ſatisfaire cette en» vie? N'ai-je point ce rare manuſ» crit, ce précieux gage de l'amitié » de M. Brick mourant. » En changeant d'habit pour le voyage, je n'avois pas négligé de le mettre ſoigneuſement en poche : les diſtractions ſeules de l'embarquement & de la compagnie du vaiſſeau me l'avoient fait oublier. Je n'avois pas ſongé à ouvrir le paquet, les ſceaux en étoient encore dans leur entier.

« Manuſcrit divin! quels nouveaux » ſecrets vas-tu m'apprendre? » — j'en briſai les cachets avec impatience, & l'ayant promptement dégagé de ſon enveloppe, je treſſaillis de joie en le voyant, le dévorai des yeux, & commençai à lire avec ardeur ce qui eſt contenu dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Commencement du Manuſcrit. Une tempête violente jette le Vaiſſeau ſur les Côtes du Danemarck.

« Journal des Aventures de Chriſtophe-
» Henri Brick depuis ſon départ de
» Brunſwick. »

« RÉSOLU de conſacrer aux amis,
» qui m'ont ſi généreuſement ſoigné
» dans ma maladie, le peu de momens
» qui vraiſemblablement me reſtent
» encore à vivre, je leur laiſſe ces
» nouvelles très-importantes. S'ils les
» remettent en bonnes mains, il peut
» en réſulter de grands avantages pour
» eux & pour l'Europe entière. Il s'agit
» de la deſcription de quelques pays
» inconnus, ſitués ſous le pôle an-
» tarctique, que les événemens les plus
» extraordinaires m'ont fait découvrir

» à moi ſeul. Leur ſituation, & le
» chemin qui y mène ne ſont connus
» d'aucun Européen. On trouvera des
» détails exacts ſur la route qu'il faut
» prendre & ſur la poſition de ces
» pays, à la fin de ce manuſcrit. Si
» vous vous décidez, mes amis, à com-
» muniquer ces découvertes à quel-
» qu'une des puiſſances maritimes,
» faites-vous en bien payer. Aſſurez-
» vous des conditions, avant d'entre-
» prendre le voyage. La perfidie &
» le parjure ſont ordinaires aux grands.
» La nation angloiſe même en agit
» mal quelquefois avec ceux qu'elle a
» engagés, par de grandes promeſſes,
» à ſacrifier leurs forces & leur ſanté
» à l'avantage de l'état, & à expoſer
» leur vie & leurs biens dans des con-
» trées lointaines, étrangères & ſau-
» vages. Mais venons à mon récit.

» Il y a environ quatorze ans (c'é-
» toit au milieu de l'année 1766) que
» le généreux Reyerberg ranima mon

» courage abattu à Brunſwick, & me
» procura les moyens de pourvoir hon-
» nêtement à ma ſubſiſtance, en me
» faiſant agréer au théâtre. Le di-
» recteur d'une troupe, qui ſe diſpo-
» ſoit à partir pour la Hollande, m'en-
» gagea à le ſuivre. Je conſentis à
» l'accompagner. Quelques ſuccès
» même n'étouffèrent point en moi le
» déſir de voyager. M'étant lié avec
» un marchand qui jouiſſoit à juſte
» titre de la réputation d'un homme
» bienfaiſant, je l'entretenois ſouvent
» du projet de m'ouvrir une autre
» carrière, fût-ce même, ajoutai-je,
» dans un autre continent. — Si c'eſt
» là votre ſérieux, me répondit le
» marchand, il me ſera facile de vous
» procurer dans peu une bonne place
» ſur un vaiſſeau qui part pour le
» Cap de Bonne-Eſpérance. Je le ſup-
» pliai d'avoir cette bonté pour moi.
» Il tint parole, & je partis bientôt
» pour ſoigner les affaires d'un riche
» négociant.

» Notre trajet fut heureux. La mer
» m'épargna les incommodités cruelles
» que l'on éprouve la première fois
» que l'on se confie aux flots ; mais
» à peine débarqué au Cap, les ma-
» ladies vinrent m'assaillir. La cha-
» leur excessive, les vapeurs mal-sai-
» nes, la mauvaise nourriture, le dé-
» faut d'eau fraîche, l'usage des bois-
» sons échauffantes ; en un mot, ce
» genre de vie inusité, que j'avois
» mené sur le vaisseau, m'attira une in-
» flammation de poitrine, qui me retint
» long-temps malade à Batavia, &
» dont je ne fus pas entièrement guéri.
» Une fièvre lente mina mon corps par
» degrés. Une foiblesse excessive
» m'ôta le goût du travail, & me
» fit désirer de retourner le plutôt
» possible en Europe.

» J'attendois une occasion favorable
» pour partir, quand le capitaine
» Cook arriva au Cap en 1772, dans
» son voyage autour du monde. L'en-

» vie de voir des pays inconnus &
» éloignés, l'eſpérance que l'air plus
» tempéré des régions où ce fameux
» navigateur ſe rendoit, rétabliroit
» ma ſanté chancelante; l'incertitude
» enfin, ſi je trouverois bientôt un
» navire qui me ramenât en Europe,
» (où d'ailleurs je n'avois rien à
» eſpérer, quand même j'aurois été
» aſſez heureux pour ſupporter encore
» les fatigues & les chaleurs d'un ſi
» long trajet.) Toutes ces conſidéra-
» tions m'engagèrent à prier cet homme
» célèbre de m'accorder un emploi ſur
» les vaiſſeaux. Il ſe montra favorable
» à mes vœux, & me donna une place
» de ſecrétaire. Je quittai le comptoir
» du marchand, dont je ſoignois les
» affaires à Batavia, & partis avec l'il-
» luſtre Cook du Cap de Bonne-Eſpé-
» rance, le 27 novembre 1772.

» Nous avançâmes à pleines voiles.
» Le but de ce voyage étoit, comme
» on ſait, de découvrir s'il n'y avoit

» pas un grand continent ſous le pôle
» antarctique. Nous croisâmes long-
» tems dans ces parages ; mais nous
» rencontrâmes ſans ceſſe des glaçons
» épouvantables, à travers leſquels il
» étoit impoſſible de paſſer.

» Les deux navires ſe ſéparèrent le
» 9 mars 1773. Le ſort voulut que
» je reſtaſſe ſur celui que commandoit
» le capitaine Turneaux. Nous nous
» rejoignîmes à la nouvelle Zélande,
» ſans avoir fait des découvertes bien
» importantes, & fûmes enſuite en-
» ſemble à Otahiti.

» Le ſéjour enchanteur de cette île
» rétablit entièrement ma ſanté. Jamais
» je n'avois paſſé des jours auſſi ſe-
» reins, auſſi agréables qu'à Otahiti,
» & je ne croyois pas non plus qu'il
» pût y avoir des mortels plus heu-
» reux que ces bons Inſulaires.

» A meſure que mon corps aug-
» mentoit en force & en ſanté, il
» devint plus ſenſible aux impreſſions

» des ſens. Une jeune Otahitienne,
» qui venoit ſouvent nous voir, me
» charma. Elle ſe diſtinguoit du reſte
» de ſes compagnes par ſa modeſtie,
» ſon innocence & ſa naïveté. Mon
» âge ne m'interdiſoit point une ar-
» deur amoureuſe, je n'avois que
» trente-cinq ans, & le bonheur d'une
» véritable paſſion m'étoit encore in-
» connu. Les manières affectées de
» nos Européennes, leur maintien guin-
» dé, leur coquetterie plus ou moins
» viſible, leur défaut de ſentimens
» tendres, purs & ſincères, la vanité
» qui perce dans toutes leurs démar-
» ches, la ſenſualité qu'elles ont ſubſ-
» tituée à l'amour, leur vertu conven-
» tionnelle, leur pruderie, leur ſévé-
» rité étudiée, & leur adreſſe à s'ac-
» commoder aux temps & aux circonſ-
» tances, & à ſe donner à propos; tout
» cela m'avoit ſervi d'un puiſſant pré-
» ſervatif contre un tendre penchant.
» Il étoit bien naturel que la beauté,

» la candeur & l'innocence fiſſent de
» fortes impreſſions ſur mon cœur.
» Ma jeune Inſulaire parut bientôt
» éprouver elle-même les ſentimens
» qu'elle m'inſpiroit. Son amour par-
» vint au plus haut degré; ſa tendreſſe
» fut ſans bornes. Elle ne vivoit que
» pour moi, m'apportoit les plus beaux
» fruits de l'île, & s'abandonnoit à
» une tendre inquiétude, au moindre
» trouble qu'elle liſoit dans mes yeux.
» Et pouvoient-ils ne pas ſe troubler;
» quand je ſongeois aux délices que
» j'éprouvois, au peu de durée de mon
» bonheur, détruit pour toujours par
» l'inſtant fatal où les vaiſſeaux re-
» mettroient en mer, à la gêne & à
» la contrainte qui m'attendoient dans
» nos cercles en Europe, aux ſoins,
» aux paſſions, aux préjugés, aux be-
» ſoins imaginaires dont je ſerois tour-
» menté, à ce tourbillon où je ſerois
» entraîné. — Hélas! quand je réflé-
» chiſſois à tout cela, les larmes cou-

» loient ſouvent involontairement de
» mes yeux.

„ Mon amante, dont j'appris bientôt
„ le langage, (l'amour eſt un excellent
„ maître) mon amante, dis-je, m'ar-
„ racha enfin mon ſecret. Je lui avouai
„ que mon cœur étoit déchiré par
„ l'idée de la perdre & d'en être ſé-
„ paré pour jamais.

„ Oh! ſi tu n'as point d'autre inquié-
„ tude, s'écria-t-elle, en jetant ſes
„ beaux bras autour de mon cou, tran-
„ quilliſe-toi, rien ne pourra nous ſé-
„ parer. Je te ſuivrai par-tout. — Ai-
„ mable enfant! lui répliquai-je; non,
„ je ne veux point faire ton malheur.
„ Tu ne connois pas encore les Eu-
„ ropéens. Leurs dehors ſeuls ſont
„ brillans. Quoi? je devrois t'arracher
„ au ſein de ta famille, à ces prairies
„ émaillées, à ces riches guérets, pour
„ expoſer ton repos & ton innocence
„ à la perverſité de mes compatriotes.
„ Non, jamais. Ah! puiſſe-je plutôt

„ reſter avec toi! -- C'eſt un Dieu qui
„ t'inſpire, répondit-elle, ô mon cher
„ Bricki. (C'eſt ainſi qu'elle me nom-
„ moit.) Amant que j'adore! demeure
„ au milieu de nous. -- Ses prières
„ jointes à celles de ſon père, un
„ vieillard reſpectable, m'attendrirent
„ enfin. Je me cachai dans l'intérieur
„ de l'île, la veille du départ des vaiſ-
„ ſeaux; & époux fortuné de l'aimable
„ Otahitienne, j'oubliai ma patrie.
„ Jamais je n'ai plus vivement ſenti
„ le malheur que nous nous préparons
„ en multipliant nos beſoins. Heureux
„ avec une épouſe adorée! repoſant
„ ſur ſon ſein, à l'ombre d'un arbre
„ dont les fruits nous fourniſſoient une
„ nourriture agréable & ſaine; garanti
„ contre l'inclémence des ſaiſons par
„ une ſimple cabane, enchanté du ſu-
„ perbe tableau de la nature, couvert
„ de vêtemens préparés de mes mains,
„ à l'abri des pourſuites de l'envie,
„ de la ruſe & de la cupidité; loin de

„ la folle vanité des Européens civili-
„ ſés ; sûr de l'amour d'une épouſe ,
„ dont la beauté n'eſt point expoſée
„ aux regards envieux d'un prince
„ plongé dans les plaiſirs; libre, n'ayant
„ point à craindre qu'un tyran me vende
„ à un monarque étranger , pour l'ai-
„ der à détruire des ennemis provo-
„ qués au combat par ſon inſatiable
„ avidité, ou qu'il n'enlève mes trou-
„ peaux pour entendre fredonner un
„ air italien , dévorer des mets déli-
„ cats, penſionner un danſeur, aug-
„ menter ſon train de chaſſe , ou
„ nourrir des animaux inutiles dans
„ une ménagerie. — Qui ne diroit que
„ l'on peut paſſer des ſiècles dans un
„ état auſſi heureux , ſans connoître
„ les déſirs ou la crainte ? Mais dans
„ ce ſéjour délicieux même , j'éprouvai
„ les ſuites funeſtes d'une éducation
„ contraire au bonheur. Auſſitôt que
„ l'attrait de la nouveauté , ſeul capa-
„ ble d'enchaîner l'homme en ſociété

„ fut paſſé, mes déſirs commencèrent
„ à s'éteindre. Tantôt j'entretenois
„ mon épouſe des arts & des ſciences
„ de l'Europe. Je m'efforçois de lui
„ enſeigner nos langues monotones &
„ peu flexibles. Tantôt je taillois une
„ flûte de roſeau pour accompagner
„ de mes ſons artificiels les accens
„ enchanteurs d'une voix harmonieu-
„ ſe. Je déſirois une bibliothèque, &
„ le grand livre de la création, que
„ l'on ne finit jamais, étoit ouvert à
„ mes yeux. Dans mes repas, je con-
„ ſultois plutôt l'appétit que la faim,
„ & prenois plus d'alimens qu'il n'au-
„ roit fallu pour me ſuſtenter. Dé-
„ goûté d'une nourriture, j'en cher-
„ chois une autre; ou tourmenté par
„ les ſuites de l'intempérance, je re-
„ grettois ces poiſons inventés par
„ l'art, pour appaiſer les douleurs où
„ nos excès nous plongent. Privé de
„ cette herbe pulvériſée, dont la ty-
„ rannie de la mode a fait un beſoin.

„ je cueillois des ſimples propres à
„ chatouiller mon cerveau, & à
„ m'enivrer ; je diſtribuois des jardins
„ artificiels, des promenades tirées au
„ cordeau, là où le Créateur a ordonné
„ de la variété, & mêloit enſemble
„ ce que la nature a ſi merveilleuſe-
„ ment nuancé en le diſtribuant ; avide
„ de ce métal, ſource de nos maux,
„ j'aurois voulu fouiller les entrailles
„ de la terre pour l'en tirer. Je don-
„ nois auſſi des ſoins aux jeunes gens,
„ je leur apprenois à porter les pieds
„ en dehors ; tandis que la nature
„ les a formés tout droits. Je les aſ-
„ ſujettiſſois à des danſes regulières
„ & uniformes, tandis que la joie
„ leur faiſoit faire des ſauts naturels
„ & variés. Et quand mon ſang étoit
„ échauffé, quand je voyois une jeune
„ beauté s'élancer dans la plaine avec
„ grâce, alors, l'avouerai-je? alors il
„ naiſſoit dans mon cœur des déſirs
„ criminels. — Coupable Européen !

„ me disois-je à moi-même, tu n'es pas
„ digne d'habiter au milieu d'un peuple
„ innocent, & cependant tu n'es pas le
„ plus pervers de tes compatriotes.

„ Le sentiment de mon indignité,
„ le trouble de mon ame, & le désir
„ du changement me rendirent triste
„ & rêveur. Mon épouse le remarqua
„ & en fut cruellement affligée.

» Après un séjour de six mois à
» Orahiti, j'étois assis un matin au
» bord de la mer agitée, me faisant
» des reproches de ce que j'allois
» troubler par une culture pernicieuse
» le repos d'un peuple heureux. Fuis,
» il en est encore temps, m'écriai-je
» en me levant subitement. Il y avoit
» un canot près du rivage, je
» m'y jetai. — Où vas-tu malheu-
» reux? tu trouveras la mort dans
» les vagues en courroux : — demeure :
» — ton épouse infortunée ne pourra
» se consoler de ta fuite. — Ces
» réflexions vinrent trop tard. Une

» vague ſouleva le léger eſquif &
» l'entraîna rapidement. Je n'avois
» qu'une ſeule rame & quelque peu
» de proviſions qui ſe trouvoient par
» haſard dans la nacelle. Obligé de
» céder à la violence des eaux,
» j'attendis tranquillement mon ſort.

» La diverſité des ſentimens dont
» je fus agité pendant trois jours que
» je flottai au gré des vents ne peut
» ſe dépeindre ; le quatrième, mes
» proviſions étoient preſque finies,
» & j'attendois la mort quand je me
» vis emporté vers les glaces à travers
» leſquelles Cook n'avoit pu pénétrer.
» Un torrent m'entraîna au milieu de
» ces glaçons ſur un canal étroit, &
» après huit heures de navigation, je
» me trouvai ſur une mer tranquille qui
» paroiſſoit plus agréable à meſure que
» l'on approchoit du pôle antarctique.

» Mon cœur ſentit tout d'un coup
» une émotion délicieuſe qu'il n'avoit
» jamais éprouvée. J'eſpérai d'atteindre

» le continent ſitué ſous le pôle ;
» & mon eſpérance ne fut point
» trompée. Elle ranima mon courage,
» je fis force de rame, & le ſoir
» j'apperçus les bords fortunés d'un
» pays enchanteur ; y étant heureuſe-
» ment abordé, je répandis des larmes
» de joie & rendis les plus vives
» actions de grâces à l'Être ſuprême,
» dont les bontés m'avoient ſi mira-
» culeuſement conſervé ».

J'en étois à cet endroit du manuſcrit de M. Brick, lorſque la violence d'une tempête me força à en interrompre la lecture.

En vain je parcours depuis une heure tous les ouvrages anciens & nouveaux, en vers & en proſe, qui compoſent ma petite bibliothèque pour trouver une deſcription bien poétique d'un orage ſur mer ; mais il n'en eſt point dont je ſois ſatisfait. L'on voit qu'elles ont été faites ſur terre, entre quatre murs, & par un temps calme.

Il eſt impoſſible de s'en faire une idée, à moins d'en avoir vu le ſpectacle effrayant.

La tempête dont nous fûmes aſſaillis étoit affreuſe : elle dura toute la nuit, & le lendemain matin nous nous vîmes ſur les côtes du Danemarck.

« Quel parti prendre ? » dit l'équipage, « le vaiſſeau a ſouffert en » beaucoup d'endroits ; le mât de » mizaine eſt fendu : il nous faut » relâcher à Copenhague pour y ſoigner » le radoubage néceſſaire. Heureux » d'avoir échappé à la mort dont » nous étions menacés ».

La prudence conſeilloit ce débarquement ; nous fîmes voile ſur la capitale du Danemarck & nous entrâmes à midi dans ſon port.

CHAPITRE V.

Rencontre d'une ancienne connoiſſance. Continuation du manuſcrit. Départ pour la Hollande.

« AVOUEZ que les voyages ſont » amuſans » ? dis-je à mon capitaine en nous promenant dans la ville ; « quant à moi je jouis de cet amuſe- » ment par le plus ſingulier des » haſards ». — — « Certes je ne » ſuis pas de votre avis » , répondit mon conducteur , « il eſt aſſez mal- » heureux pour nous d'avoir été jetés » ſur les côtes du Danemarck : » M. votre père ſera dans des in- » quiétudes cruelles ». — « J'en » doute » , répliquai-je en ſouriant ; mais mon Mentor ne l'entendit point, & ajouta : « que ferons-nous ici ? je » n'ai jamais aimé les Danois : ce

» ſont

» ſont des corps ſans ame. Nous » ſommes tous pétris de limon ; mais » les gens de ce pays ſont ſi lourds, » qu'ils ſemblent formés d'argile & » de boue ».

L'officier fit encore quelques obſervations auſſi injuſtes ſur cette nation. — Un homme portant des livres ſous ſon bras vint rapidement vers nous. « C'eſt ſurement un François ou quel- » qu'être ſemblable », dit mon ſurveillant ; j'examinai cet homme avec plus d'attention & je crus l'avoir vu quelque part. Quand il fut près de nous je ne pus en douter. *Ah Careſte Clauſen ! Wo gord ed ?* s'écria-t-il en mauvais Danois en ſe jetant à mon cou. — « Eſt-ce bien vous, mon » ami ? qui auroit jamais pu croire » que nous nous rencontrerions à » Copenhague. A en juger par la » bonne mine & l'habillement de » mon ancien ami, il faut qu'il ſoit » dans une poſition heureuſe » ? —

« ſupportable, Monſieur », lui répondis-je, « mais peut-être vous » méprenez-vous. Je porte, il eſt vrai, » le nom que vous m'avez donné. » Cependant vous me permettrez de » vous demander à qui j'ai l'honneur » de parler ». — « Ah! mon cher, » reprit-il, « les temps changent, & » la bonne ou la mauvaiſe fortune » influe ſur l'extérieur des hommes; » mais ne vous ſouvient-il plus du » Sieur Lippeville? Pour moi, je vous » ai d'abord reconnu ». — En effet » c'étoit lui-même. Et comment, je » vous prie, lui demandai-je, com- » ment êtes-vous ici »? — Je vais » vous le dire », repliqua-t-il, » n'ayant pu parvenir dans ma patrie, » j'ai accompagné un jeune comte » Allemand dans ſes voyages en qua- » lité de gouverneur; il jouiſſoit d'une » grande fortune; mais il ſe ruina » au jeu. A la fin nous nous vîmes » tous deux réduits à faire reſſource;

» je perdis ma rente viagère par la
» faillite de la caiſſe de l'Etat. Le
» comte prit du ſervice dans les
» troupes de l'empereur. Il ne me
» reſtoit d'autre reſſource que de
» tirer parti de mes foibles talens.
» Un négociant de Schleſwig auquel
» je découvrois l'embarras de ma
» ſituation, me donna des lettres de
» recommandation pour Copenhague.
» Je m'y rendis, & tentai pluſieurs
» entrepriſes ; elles furent toutes
» malheureuſes. Alors je réſolus de
» donner des leçons de langue Alle-
» mande & Françoiſe : cet état me
» fait jouir d'une heureuſe aiſance.
» Les richeſſes d'une veuve que j'ai
» épouſée me diſpenſent de me ſur-
» charger d'occupations ; cependant
» je regrette ſouvent mon état paſſé.
» — Mais par quel haſard vous trou-
» vez-vous ici, mon cher Claus ?
» — Il ſeroit trop long de vous faire
» le récit de mes aventures dans ce

» moment. Je n'ai qu'une grâce à » vous demander, celle de dire à » mon compagnon de voyage qui je » ſuis & dans quelle ſituation vous » m'avez connu ».

M. Lippeville ſe déclara d'abord prêt à exaucer ma prière; nous entrâmes tous trois dans une hôtellerie voiſine. Mon ancien maître aſſura au capitaine que je me nommois Pierre Claus & me germaniſa ainſi par ſon témoignage irréprochable aux yeux de celui qui vouloit que je fuſſe Hollandois : tout fut éclairci. Le changement d'habits, ſource de l'erreur de mes raviſſeurs, ne ſurprit pas peu mon Mentor, & le mit dans un étrange embarras. Il me demanda mille fois pardon de la mépriſe.

Le plus difficile dans ces circonſtances étoit de prendre un parti. Après beaucoup de délibérations, l'officier me ſupplia de l'accompagner en Hollande. « Mon oncle M. Haſten-

» donk le père,» ajouta-t-il, « pour
» l'amour duquel j'ai entrepris ce
» voyage dans le deſſein de lui ra-
» mener ſon fils, ne me ſera pas
» bien redevable de ce prétendu ſer-
» vice. Je ſuis cependant charmé
» d'apprendre que le jeune Haften-
» donk eſt également retourné dans
» ſa patrie, & qu'il nous y aura pré-
» cédés. En un mot, il nous faut ten-
» ter l'aventure, mon cher M. Claus!
» Mon oncle ne négligera pas de vous
» dédommager largement. D'ailleurs
» vous aimez à voyager; & de plus
» ce n'eſt pas un ſi grand malheur
» d'épouſer une jeune Dame de beau-
» coup de fortune, quand même il
» vous faudroit la garder : le plus
» embarraſſant, c'eſt l'enfant. Mais à
» quoi ſert-il de s'inquiéter avant le
» temps? Tout ce dont je vous prie,
» c'eſt de précipiter notre départ.
» Nous nous hâterons de voir les
» curioſités de cette capitale. Le

» navire ne tardera pas à être en état » de remettre en mer ».

M. de Lippeville s'offrit d'être notre *Cicerone*, & dès le lendemain il nous fit voir ce qu'il y a de plus remarquable à Copenhague ; mais je croirois abuſer de la patience du lecteur, ſi je le fatiguois par une deſcription de cette ville ; j'aime mieux tranſcrire ici la continuation du manuſcrit de M. Brick.

Continuation du Manuſcrit.

« Mon récit paroîtra ſans doute » incroyable, quand je dis que le » climat eſt fort doux ſous le pôle » antarctique. L'opinion générale eſt » qu'il ne peut y avoir nulle part un » froid plus exceſſif. Cependant il ne » faut jamais nier ce dont on peut » douter, ſur-tout quand il s'agit de » choſes qu'on n'a point vues, & » comme je ſuis le ſeul Européen » qui a pénétré juſque-là, je puis

» exiger que l'on m'en croye. Cet
» article d'ailleurs n'a aucune influence
» ſur la morale.

» Epicure prétend que l'on ne peut
» prouver que le ſoleil eſt plus grand
» qu'il le paroît à nos yeux. Des
» plaiſans anciens & modernes trou-
» veroient cette aſſertion abſurde.
» Je ne la regarde point comme
» telle. Qui ſait ſi les mêmes dimen-
» ſions qui repréſentent un corps dans
» telle ou telle grandeur à nos ſens
» groſſiers, & qui ſans contredit le
» repréſenteroient autrement ſi nos
» ſens étoient autrement organiſés ?
» Qui ſait, dis-je, ſi ces principes
» de mathématiques, qui nous paroiſ-
» ſent ſi inconteſtablement vrais, ſont
» applicables dans d'autres régions ?
» Qui ſait, ſi dans ces eſpaces un
» corps ne paroît pas plus grand à
» meſure qu'il eſt plus éloigné ? Vous
» voyez un arbre à quelque diſtance
» de vous, vous nommez cela une

» diſtance, & ce qui eſt entre vous
» & l'arbre, un eſpace, parce que
» vos deux ſens groſſiers, la vue &
» le toucher, n'approchent pas l'objet
» plutôt & prennent pour de l'air l'in-
» tervalle qui ſe trouve entre eux &
» l'arbre. Mais qui vous dit que ſi
» vos ſens étoient moins groſſiers,
» vous ne trouveriez pas cet eſpace
» rempli de corps, & une telle chaîne
» d'êtres matériels entre vous &
» l'arbre, que vous ne pourriez plus
» vous regarder comme deux objets
» différens, mais comme faiſant tous
» deux, l'arbre & vous, parties du
» même être ? Puiſqu'il y a tant
» d'incertitudes dans les choſes d'ici-
» bas, comment peut-on juger avec
» aſſurance des globes éloignés ſuſ-
» pendus ſur nos têtes? Traitons donc
» les Illuminés, les Magiciens, & les
» têtes à ſpéculation avec plus d'in-
» dulgence. Ne fondons point notre
» félicité ſur des objets ſitués hors

» du domaine de nos ſens ; mais » ne diſputons pas non plus ſur ce » que nous ne ſommes pas à portée » de voir ou de toucher (*a*).

(*a*) C'eſt une ſingulière tête que ce Monſieur Brick ! ſes raiſonnemens méritent néanmoins quelque attention. Les idées de grandeur, de forme, de figure, de couleur, de diſtance & autres, ne ſont à ſes yeux que des illuſions. D'après ce ſyſtême, les vérités mathématiques ſeroient les plus incertaines (malgré l'opinion générale) les loix morales, au contraire, les plus immuables, ſoit par l'harmonie entre les choſes viſibles & inviſibles qu'elles font naître, ſoit parce que nos devoirs ne peuvent être déterminés que d'après la meſure de nos connoiſſances. Il peut donc y avoir une quantité de vérités théologiques qui nous ſont inconnues, mais nous ne pouvons admettre de vérités pratiques, qu'autant qu'elles nous ſont théorétiquement connues. Celui-là ſeul eſt ſage qui n'affirme que ce dont il a une notion claire & diſtincte, qui cependant ne révoque point en doute ce qu'il ne connoît

» Mais je m'éloigne trop de mon
» ſujet. — La nature n'obſerve plus
» les mêmes loix ſous le pôle antarc-
» tique que dans les autres zones.
» A peine a-t-on traverſé les mon-
» tagnes de glaces qui ſéparent cette
» partie du globe du reſte de la
» terre, que l'on trouve un prin-
» temps éternel. Sans doute il en
» ſera de même ſous le pôle arc-
» tique.

« Incertain de mon ſort, ignorant
» ſi je rencontrerois ici des êtres
» vivans; je ne m'abandonnai ce-

---

pas, & qui agit conformément à ſes lumiè-
res ſans obſerver d'autre regle de conduite.
Déterminer ſes actions d'après des poſſibi-
lités, c'eſt le propre de la folie, d'une tête
exaltée & de l'enthouſiaſme; ne point ſuivre
ſes lumières & ſa conviction, faire des cho-
ſes qu'on déſapprouve ſoi-même, c'eſt le
caractère de l'homme perverti, du ſcélérat.
Note de Pierre Claus.

» pendant point à des réflexions dou-
» loureuſes. Le ſentiment d'avoir
» échappé aux dangers de la mer &
» de contempler les prairies émaillées
» de fleurs & les champs fertiles qui
» s'offroient à mes yeux, remplit
» mon ame de délices ineffables.
» Nulle trace de l'induſtrie ou du
» travail des habitans, pas un bâti-
» ment le long de la côte, point
» de plantations, point de cabane,
» & cependant toute la contrée gar-
» nie d'arbres fruitiers & de plantes.
» Leur forme étoit entièrement étran-
» gère à mes yeux. Je ne me rap-
» pelois pas même d'en avoir vu de
» ſemblables à Otahiti.

» Après avoir joui pendant une
» heure de ce ſpectacle enchanteur,
» je me ſentis preſſé de la faim. Les
» beaux fruits dont les arbres étoient
» chargés ſembloient m'inviter à les
» cueillir, je le fis : — Dieu! quels
» délices! tout mon être parut prendre

» une nouvelle vie. Une ſource
» claire, limpide & douce calma ma
» ſoif; des oiſeaux de toute eſpèce,
» des jeunes quadrupèdes ſautoient
» & bondiſſoient autour de moi. Loin
» de me craindre, ils ſembloient me
» regarder comme leur protecteur. Un
» petit animal qui avoit beaucoup
» de reſſemblance avec nos écureuils,
» gratta la terre avec ſes pattes, en
» tira des racines, & les dévora.
» J'eus envie d'en goûter, j'en tirai
» quelques-unes. Elles étoient agréa-
» bles au goût & nourriſſantes. Après
» ce repas délicieux, le ſommeil s'em-
» para de mes ſens. Une prairie dont
» les fleurs exhaloient les parfums
» les plus doux, ſervit de couche à
» mes membres fatigués. Je m'en-
» dormis ſur le champ, & ne me
» réveillai qu'au bout de dix ou douze
» heures.

» Auſſitôt que j'ouvris les yeux,
» j'apperçus, avec étonnement, deux

» êtres humains qui me conſidéroient
» avec attention & qui vraiſemblable-
» ment m'avoient déja contemplé
» pendant mon ſommeil. C'étoit un
» homme & une femme, les plus beaux
» que l'on puiſſe imaginer, d'une
» blancheur éblouiſſante, ornés d'une
» longue chevelure blonde flottante
» ſur leurs épaules, la taille majeſ-
» tueuſe, les membres faits au
» tour, & expoſés aux yeux dans
» toute leur beauté, n'ayant d'autres
» vêtemens qu'un ceinturon, le re-
» gard plein de douceur, de dignité
» & de bonté; étrangers aux paſſions,
» leurs viſages étoient ſans rides, &
» leurs corps nerveux, robuſtes &
» ſains. — L'image du Créateur bril-
» loit ſur leurs fronts ſereins.

» Tant de grandeur & de majeſté
» m'éblouit, à peine en pus-je ſup-
» porter la vue; je me levai promp-
» tement, & m'inclinant devant eux,
» je leur fis entendre par des ſignes,

» qu'une violente tempête m'avoit
» jeté ſur ces côtes, & que je
» leur demandois de l'indulgence &
» de la protection. Le jeune homme
» me comprit, me tendit la main &
» m'emmena avec lui. En chemin il
» parla beaucoup avec ſa femme. Je
» ne comprenois rien de ce qu'il di-
» ſoit; je remarquois cependant, à
» mon grand étonnement, que c'é-
» toit une eſpèce d'idiôme approchant
» de l'Hébreu. Etant encore avocat
» j'avois pris quelques leçons de cette
» langue, pour l'intelligence des livres
» de compte & des documens des
» Juifs qui me confioient beaucoup
» de procès, mais je l'avois preſque
» entièrement oubliée. D'ailleurs le
» langage de ces ſauvages me paroiſ-
» ſoit plus riche que la langue des
» Iſraëlites. — Mais comment puis-
» je donner le nom de *Sauvages* à des
» humains, doux, & compatiſſans,
» élèves de la ſimple Nature? Euro-

» péens corrompus & farouches ! eſt-
» ce à vous de nommer ainſi ceux
» qui ont le bonheur de ne pas vous
» imiter ?

» Mes conducteurs jetoient des re-
» gards de pitié ſur mon habillement
» moitié Otahitien & moitié Hollan-
» dois. Ils ſembloient me trouver plu-
» tôt digne de pitié que d'admiration.
» Jamais ma fierté européenne n'a
» été plus humiliée, que lorſque je vis
» le peu d'eſtime avec lequel ces
» êtres ſans fard conſidéroient un
» homme venu d'une partie du globe
» qui ſe vante de dominer ſur le
» reſte du monde, de civiliſer les
» nations lointaines & de fonder leur
» félicité en les obligeant à croire ce
» que des têtes dérangées ont preſcrit
» en Europe comme des articles de
» foi.

» Nous arrivâmes bientôt dans un
» vallon délicieux. L'on y voyoit de
» loin en loin des cabanes éparſes ;

» elles offroient un coup d'œil va-
» rié. — C'étoient des édifices d'une
» extrême ſimplicité, que dis-je, des
» édifices? des rameaux d'arbres frui-
» tiers entrelacés avoient formé ces
» cabanes. Des vieillards aſſis à leur
» entrée ſe réjouiſſoient à l'aſpect
» de la belle nature & aux jeux in-
» nocens de leur poſtérité. Des en-
» fans ſautoient autour d'eux & s'a-
» muſoient à des exercices de corps;
» les plus jeunes jouoient ſur le ga-
» zon fleuri & cueilloient des bou-
» quets. Tous portoient l'empreinte
» de la ſanté, de la joie & de l'in-
» nocence.

» En paſſant devant les cabanes,
» les jeunes gens accouroient en
» foule, me conſidéroient avec ſur-
» priſe, ſe regardoient entre eux avec
» inquiétude, & donnoient à entendre
» par leurs geſtes, qu'ils me prenoient
» pour un malade à demi-mort. Les
» pères, ſans montrer une curioſité

» démesurée, s'informoient de moi
» auprès de mes conducteurs & re-
» tournoient ensuite à leurs occupa-
» tions ou à leurs amusemens. Leurs
» travaux n'étoient pas des efforts
» pénibles pour se procurer, à la sueur
» de leur front, de quoi contenter
» des besoins imaginaires.

» Nous approchâmes enfin d'une
» cabane à l'entrée de laquelle un
» vieillard vénérable étoit assis avec
» son épouse ; c'étoient les parens de
» mes conducteurs. Ils m'accueillirent
» avec bonté, & pendant qu'ils s'in-
» formoient où & comment ils m'a-
» voient rencontré, les enfans de mes
» hôtes m'apportèrent des fruits, des
» racines, & une boisson exquise dans
» une coquille de noix de coco.

» Sans m'arrêter à un détail exact
» de tout ce que j'ai vu de remar-
» quable dans ce pays fortuné pen-
» dant le court séjour que j'y ai fait,
» je veux seulement rapporter, en

» général, ce qui m'a paru le plus
» curieux chez ces peuples inconnus.

» Je parvins en peu de temps à
» comprendre leur langage accom-
» pagné des geſtes les plus expreſſifs,
» & voici ce qu'ils m'ont raconté de
» leur origine, de leurs mœurs & de
» leurs uſages.

» L'un des fils d'Adam, conduit par
» un Ange & accompagné de ſa ſœur
» ſon épouſe, ſe réfugia dans le pays,
» à l'époque de la chûte de nos pre-
» miers parens, & y fonda une co-
» lonie d'hommes non corrompus. Le
» fléau du déluge les épargna. Ils con-
» ſervèrent le régime patriarchal, la
» pureté des mœurs & le véritable
» culte de la Divinité. Chaque père
» eſt roi & ſacrificateur dans ſa fa-
» mille. L'homme libre de la corrup-
» tion & du vice, qui n'a point ſouillé
» l'image ſacrée du Créateur, oſe ſeul
» approcher de ſes autels. Sujets à
» la mort, comme le reſte des hommes,

» mais exempts de maladies & d'infir-
» mités, un doux ſommeil les fait
» paſſer dans cet état de félicité per-
» manente auquel ils ſe préparent
» pendant une longue ſuite d'années.
» Des fruits ſont leur ſeule nourri-
» ture; ils ne mangent point la chair
» des êtres créés comme eux. Un
» ſommeil court & tranquille ſuffit
» pour ranimer les forces d'un corps
» vigoureux. Une douce pluie & des
» roſées bienfaiſantes fertiliſent leur
» ſol également à l'abri des chaleurs
» exceſſives & d'un froid rigoureux.—
» Quel ſort heureux! — point de
» malades! — point de propriétés! —
» point de luxe! point de paſſions! —
» point de princes! — point de
» prêtres! —

» Mais cette félicité n'auroit pas
» duré long-temps, ſi l'Être ſuprême
» n'avoit ſéparé ce paradis terreſtre
» des autres continens par des mon-
» tagnes de glace inacceſſibles.

» Il m'étoit impoſſible de reſter au » milieu de ce peuple fortuné. Je » me ſentois trop foible pour at- » teindre le degré de ſupériorité que » poſſédoient ces êtres plus parfaits. » Elevé dans la corruption, aſſailli » d'une foule de paſſions tumultueu- » ſes, comment aurois-je pu y trou- » ver cette paix délicieuſe, fruit de » l'harmonie de l'ame, du corps & » de l'eſprit?

» Un des vieillards me fit un jour » entrer dans ſa cabane & me tint ce » diſcours en me ſerrant affectueuſe- » ment la main. — Malheureux étran- » ger! tu t'affliges, je le vois, de » n'être pas auſſi parfait que nous. » ne déſeſpère point, mon ami. Si » tu remplis avec ſoin tes devoirs ſur » la terre, tu parviendras à un plus » haut degré de perfection dans la » vie qui ſuivra ton trépas. Nos loix » ne te permettent point un plus long » ſéjour au milieu de nous. Le ſage

» Créateur veut que tu parcoures encore d'autres contrées, que tu retournes enſuite dans ta patrie pour » y quitter ces dépouilles mortelles, » & que tes os ſoient réunis à ceux » de tes pères. Goûte de ce fruit, » il te plongera dans un profond » ſommeil, & à ton reveil tu découvriras des choſes qui ſurpaſſeront » ton attente.

» En même temps il me donna » une grappe de raiſins rouges, j'en » mangeai & je me ſentis bientôt » accablé de ſommeil. — A l'inſtant » de mon réveil. . . . . .

Dans ce même moment le Capitaine entra, & je remis mon manuſcrit en poche.

CHAPITRE VI.

Pierre écrit à Reyerberg. Il lui arrive une petite aventure. Départ pour la Hollande.

« HE bien! mon cher Claus! » s'écria le Capitaine, « tout eſt arrangé. » Nous pouvons remettre en mer. » Demain nous parcourrons la ville. » Donnons ce ſoir à la joie, & pour » nous en aſſurer, invitons ce bavard » de François, M. Lippeville (c'eſt » ſon nom je crois) à ſouper avec » nous. Il a beaucoup voyagé & nous » amuſera par ſon répertoire d'anec- » dotes. — Qu'en penſez-vous? »

« Je n'ai rien à vous oppoſer, » répliquai-je, « faites-le venir, j'en » ſuis content : mais accordez-moi » quelques inſtans; j'ai à écrire. »

Ayant quitté l'officier, je donnai de mes nouvelles à mon ami Reyer-

berg à Hambourg. Il devoit, ſans doute, avoir été extraordinairement ſurpris de trouver M. Brick mort dans ſon lit, & de ne plus découvrir la moindre trace de mon exiſtence. Pour le tirer d'embarras, je lui fis le détail de mon aventure, & promis de retourner à Hambourg auſſitôt que j'aurois fini mes affaires en Hollande & cédé mon épouſe au véritable père de ſon enfant. En même-temps je lui parlai du manuſcrit précieux dont j'avois hérité de notre ami commun, manuſcrit qui pourroit faire notre fortune à tous deux. Mais à le bien prendre, ce que j'avois lu juſqu'alors n'étoit pas de nature à me faire eſpérer d'en tirer un grand parti en l'offrant aux princes avides de conquêtes. Peut-être n'étoit-ce au fonds qu'un roman politique, du moins je le jugeois tel. D'ailleurs la découverte d'un pays où le luxe & le vice ſont inconnus, & où règnent l'inno-

cence & la liberté, n'offrent rien de ſéduiſant à nos ſouverains. Ce n'eſt pas un empire attrayant pour nos tyrans Européens! Quels moyens le deſpotiſme doit-il employer pour s'y établir? Comment leur faire adopter cette chimère politique, que des millions de gens ſenſés doivent obéir à un ſeul homme médiocre, ſi ce ſeul homme ne ſait pas ſe rendre néceſſaire, indiſpenſable à leurs yeux? Et comment le peut-il, s'ils ne connoiſſent point ces beſoins, qu'il eſt en ſon pouvoir de ſatisfaire, s'ils ſe contentent des fruits de la terre, & ſi, quand on leur enlève un coin, ils en cherchent un autre? Qu'importe aux rois de l'Europe la conquête d'un pays détaché du reſte du monde par des forts impénétrables? que leur importe la ſoumiſſion d'un peuple protégé par des eſprits ſupérieurs qui le préſervent de la culture & de la corruption? d'un peuple qui vit

vit heureux ſans or, ſans argent & ſans prêtres ?

Je venois d'achever ma lettre, & j'allois commander de la lumière pour la cacheter, quand on heurta doucement à ma porte. Je l'ouvris & fus ébloui à l'aſpect d'une jeune fille bien faite, les cheveux d'un châtain clair, & de beaux yeux noirs, brillans de l'éclat le plus vif. Elle m'adreſſa la parole en françois : " Pardonnez, „ Monſieur, je crois m'être trompée. „ = Non, certainement pas, Made- „ moiſelle, une jolie femme ne ſe „ trompe jamais quand elle vient me „ voir. Ayez la bonté d'entrer. = „ Excuſez, Monſieur, je cherche mon „ beau-père. = Qui eſt-il? = C'eſt „ le ſieur de Lippeville, Monſieur, „ pour vous ſervir. Je le croyois ici; „ mais voyant que vous êtes ſeul, vous „ m'excuſerez, Monſieur „. Elle voulut s'en retourner. " Pourquoi vous „ retirer ſi promptement? = Au nom

„ du ciel, permettez que je m'éloigne „ de vous. Mon père eſt ſévère, s'il „ me trouvoit ſeule avec un homme, „ que diroit-il?„ -- Ces mots me firent entrevoir à quelle ſorte de fille je parlois, & je crois ne point faire tort à la nobleſſe des procédés de M. de Lippeville, en ſuppoſant qu'il l'avoit lui-même envoyée pour nous déſennuyer & lui faire gagner quelques ducats. Du moins étoit-il homme à juſtifier un pareil ſoupçon, & je ne doute point qu'en me parlant du mariage avantageux qu'il avoit fait avec une veuve opulente, il n'ait mis au rang de ſes reſſources la beauté d'une fille jeune & complaiſante.

Mais je n'étois plus aſſez novice pour donner dans un tel piége. Dix ou douze ans plutôt il auroit pu me ſéduire. M. de Lippeville ſe ſeroit montré au moment le plus intéreſſant, avec le courroux d'un père offenſé, prêt à venger l'honneur outragé de ſa fille, & m'au-

roit fait chèrement payer le plaiſir d'un inſtant. L'expérience, (je n'oſois d'ailleurs violer la fidélité conjugale) l'expérience, dis-je, me fit obſerver une retenue modeſte. Cependant, comme l'aſſurent l'apôtre Paul & Yorick, (je ne ſais ſi c'eſt dans les mêmes circonſtances) le diable étant un adverſaire qui ne cherche qu'à nous jouer des tours perfides, je jugeai à propos de me mettre un peu en garde contre la tentation. A moins de n'avoir vécu à la Cour, la chair eſt encore foible à trente-ſept ans. J'eus donc la précaution de laiſſer la porte de ma chambre entr'ouverte.

« Aſſéyez-vous au moins un inſ-
„ tant, ma belle enfant! lui dis-je „.
Elle le fit après une courte réſiſtance.

La vertu, le caprice, la néceſſité ou la crainte nous engagent-elles au ſacrifice d'un plaiſir illicite ? Nous ne nous contentons pas du doux ſentiment

d'avoir évité le mal, nous voulons encore faire une action d'éclat, & réparer la perte d'une jouiſſance ſacrifiée au devoir, par des procédés dignes d'éloges, alimens de notre vanité. C'eſt ainſi qu'une paſſion en combat une autre. Heureux l'homme qui poſsède le rare ſecret de les animer à ſe détruire mutuellement!

Renvoyer froidement la jeune Demoiſelle, en lui diſant que ſon père n'étoit point avec moi, & en ajoutant poliment: " Je ſuis fâché de la „ peine inutile que vous avez priſe de „ venir juſqu'ici », eût ſans doute été ſuffiſant; mais remarquant ſon deſſein, & ſentant qu'il falloit m'en tenir à une certaine diſtance, je voulus me dédommager de cette contrainte par la gloire d'avoir contribué à la correction d'un enfant égaré dans les ſentiers du vice. Plein de cette idée, je ſaiſis ſa main, & lui demandai ſon âge, ſes occupations, ſa poſition,

l'état de ſon cœur, & ſi je pouvois lui être utile à quelque choſe? A cette dernière queſtion, elle me ſerra la main avec reconnoiſſance, & me répondit: " J'ai dix-neuf ans, & je demeure avec ma mère: elle n'eſt „ pas aſſez riche pour me mettre „ comme les autres filles de mon „ état, & attirer ainſi ſur moi les „ regards d'un homme. D'ailleurs je „ ne veux pas me marier, j'aime la „ liberté, & ſi mon cœur connoiſſoit „ quelque engagement, je ne me haſarderois pas ſeule dans l'appartement d'un auſſi aimable cavalier „.

Je m'apperçus qu'il étoit temps de commencer mon ſermon, & lui dis d'un ton de confiance: " Ma chère „ enfant! je vous comprends parfaitement, & je connois trop le monde „ pour ne pas entrevoir que ce n'eſt „ pas préciſément la haine des hommes qui vous inſpire de l'averſion „ pour les nœuds de l'hyménée. La

„ liberté, il eſt vrai, eſt un rare
„ avantage; mais pour être entière-
„ ment libre & indépendant, il faut
„ ſe trouver dans une poſition plus
„ brillante que celle où vous êtes,
„ ſans cela, le beſoin & la néceſſité
„ nous jettent ſouvent dans la dépen-
„ dance de gens plus fortunés, qui,
„ en achetant notre liberté à prix
„ d'argent, croient avoir en même
„ tems acquis le droit d'exiger des
„ choſes contraires à la probité & à
„ l'honneur, & s'ils les ordonnent,
„ nous n'avons pas la force de leur
„ réſiſter: le repentir, les maux d'un
„ corps énervé par le poiſon des plai-
„ ſirs, le mécontentement de l'eſprit,
„ les remords des infirmités accablan-
„ tes dans la vieilleſſe, la misère, le
„ mépris & le déſeſpoir ſont les ſuites
„ ordinaires de ces lâches complai-
„ ſances. Ce ſont là, ma belle enfant!
„ les extrémités auxquelles le beſoin
„ peut porter, ſi l'on ne cherche à

„ l'éloigner par le travail & la vigi-
„ lance. Le vice a terni l'éclat de
„ beaucoup de joues auſſi vermeilles
„ que les vôtres „. En même temps je portai doucement la main aux ſiennes. Ma vertu ne couroit plus de riſque. Le zèle de la converſion m'échauffoit ; l'ambition de ramener une ame égarée & d'avoir fait le bien, triomphoit de ma ſenſualité.

La jeune fille baiſſa les yeux avec confuſion, & une larme de honte & de dépit tomba ſur ſa main droite que je tenois dans ma gauche. " Que le
„ tableau, que je viens de vous tra-
„ cer, ajoutaï-je, ne vous effraye
„ point. Avec votre beauté & la gé-
„ néroſité de votre cœur, vous n'au-
„ rez jamas le beſoin à redouter, ſi
„ la vertu & le travail guident vos
„ pas. Le bruit de votre ſageſſe ſe
„ répandra de votre demeure dans le
„ voiſinage, & de là dans toute la
„ ville. Les femmes vertueuſes, éco-

„ nomes & douces, ſont rares; & ſi
„ vous en augmentez le petit nombre,
„ vous ſerez recherchée par des jeu-
„ nes gens ſages & riches. Vous cou-
„ ronnerez les vœux de celui qui vous
„ paroîtra le plus digne. Epouſe ſen-
„ ſible & mère tendre, vous ferez le
„ bonheur de toute une famille; &
„ quand les roſes de votre teint ſe-
„ ront fanées, l'eſtime & l'amitié de
„ vos amis & de vos parens vous ou-
„ vriront une nouvelle carrière de fé-
„ licité. Exempte de reproches, à
„ l'abri des douleurs & des maladies
„ du corps, vous en jouirez ſans in-
„ terruption juſqu'à votre heure der-
„ nière; & tous ceux qui vous auront
„ vue heureuſe, béniront encore votre
„ mémoire après votre trépas, & ra-
„ conteront vos louanges à votre poſ-
„ térité. — Ah! Monſieur, s'écria-
„ t-elle, vous me percez le cœur. Plût
„ au Ciel „! — Elle étoit ſi attendrie
qu'elle ne put en dire davantage. "Eh

„ bien, ma chère enfant! repris-je, „ au lieu de cette émotion vive & „ momentanée, j'aimerois mieux que „ mes discours fissent sur vous une „ impression durable „. J'avois une petite bague de pierres de peu de valeur, avec mon chiffre. Je l'avois achetée, je l'avoue, dans l'intention de la donner un jour pour prix d'une action moins méritoire. « Agréez, lui dis-je, » agréez cette bague comme un souvenir; & si jamais vous êtes en » danger de faire quelque chose de » contraire aux principes dont la vérité a paru vous toucher, contemplez cet anneau, & ressouvenez-vous » des exhortations d'un homme qui ne » veut que votre bien. Allez maintenant, ma chère, & retournez à votre » ouvrage ». Je la conduisis jusqu'à la porte après l'avoir embrassée.

« Bravo! mon ami Pierre, tu viens » de faire une bonne action, & tu en » éprouves un contentement si doux,

» qu'il vaudroit bien la peine d'en » faire ſouvent de ſemblables, pour » ſentir plus d'une fois le plaiſir pur » attaché à la pratique de la vertu » ! — Cependant, ſans crainte de me jeter dans des embarras, & ſi ma profélyte n'avoit été la fille de ce malin François. — Mais pourquoi rechercher la ſource de nos vertus & de nos ſacrifices ? — J'ai vaincu mes déſirs. C'eſt aſſez.

Ma lettre fermée, je l'envoyai au bureau de la poſte, & deſcendis dans le ſalon où je trouvai le capitaine qui m'attendoit. M. Lippeville arriva une demi-heure après.

Notre ſouper fut gai. L'approbation de la conſcience ouvre plus le cœur à la joie que tout autre ſentiment. Le viſage de notre convive parut d'abord ſérieux & compoſé : peut-être ſa fille lui avoit-elle rapporté notre entretien. Je n'en fis aucune mention. Le vin dérida peu à peu le front du vieux pé-

cheur; & quand il fut en belle humeur, il nous raconta différentes ſcènes de ſa vie.

Il y en avoit de très-extravagantes. M. de Lippeville, dès ſa jeuneſſe, s'étoit laiſſé employer pour de l'argent à tout ce que l'on avoit voulu. Etant domeſtique du capitaine des Huſſards François, ſon maître forma le projet d'épouſer une fille de marchand très-riche; & M. de Lippeville, ſecondant ce projet, le fit paſſer pour un marquis François très-bien traité de la fortune. S'étant aſſocié quelques fripons comme lui, il les chargea des emplois de valets de chambre, valets de pied, chaſſeurs, &c. de M. le marquis. Lui-même fabriqua de fauſſes lettres au nom des adminiſtrateurs des biens du capitaine. (ſitués dans la lune). Ces lettres marquoient l'état des revenus & des dépenſes en bâtimens & penſions, & mettoient ſous les yeux de M. le marquis les ſommes que ſes

fermiers lui avoient adreſſées dans le courant de l'année. Le vieux négociant donna dans le piége, & accorda ſa fille (qui s'étoit déja chargée d'avance du ſoin de propager ſa famille) au riche guerrier, qui n'étoit autre choſe qu'un aventurier, un joueur.

Cependant Lippeville fit une connoiſſance intime avec Madame la marquiſe; & n'ayant pas été aſſez ſur ſes gardes, il fut ſurpris avec elle, roſſé d'importance, & renvoyé.

Ce fut après avoir quitté ce ſervice, qu'il entra en qualité de valet de chambre chez l'envoyé de Danemarck à Paris; il y apprit les élémens de la langue Danoiſe, qui, dans la ſuite, lui devint ſi utile. Le rare talent de procurer de jolies femmes à Monſeigneur l'ambaſſadeur, lui valut une place de ſecrétaire auprès d'un cardinal qui ne ſavoit ni bien lire ni écrire. Tout le temps que ſon éminence ne paſſoit point au lit, à table ou dans

des liaiſons fort étroites avec un jeune homme de dix-ſept ans, (dont vraiſemblablement elle formoit le cœur & l'eſprit) étoit employé à attraper des mouches, à leur rogner les ailes, & à leur coller ſur le dos des figures de papier, avec leſquelles ces pauvres petites bêtes étoient obligées de ſe traîner ; ſpectacle très-divertiſſant pour M. le cardinal. Lippeville s'en trouvoit bien, il accompagna ſon maître en Italie, vit toutes les curioſités de ce beau pays, monta la *ſcala ſanta* ſur les genoux, & fit enfin le tour de l'Europe, comme compagnon de voyage & de débauche d'un couſin de ſon éminence, ſous le nom du *capitaine de Lippeville*.

Après le décès de ce jeune ſeigneur qui mourut à Aix d'une maladie galante, il partagea l'équipage du défunt avec ſes domeſtiques. Ce fut à Spa où le jeu de pharaon lui enleva tous ſes fonds. Il ne conſerva que ſa

rente viagère, qu'il perdit auſſi dans la ſuite. — Le ſeptième chapitre de la première Partie contient le reſte de ſes avertures.

Il etoit plus de minuit quand nous nous ſéparâmes. Le jour ſuivant fut employé à parcourir la ville.

L'on peut avoir vu beaucoup de pays ſans retirer le moindre fruit de ſes voyages. J'éus lieu d'éprouver la vérité de cette réflexion. Si nous avions eu un homme inſtruit avec nous, malgré la briéveté de notre ſéjour dans la capitale du Danemarck, il auroit fixé notre attention ſur beaucoup d'objets qui auroient pu nous donner une idée du caractère national, des mœurs & du degré de lumières des habitans. Mais la manière de voir du vieux vagabond, qui nous ſervoit de guide, nous le rendoit parfaitement inutile. Il nous fit contempler les armes de la ville, la ſtatue de Léda ſur l'île d'*Amac*, entre Copenhague & Chriſ-

tians-haven, la citadelle de Friedrichshaven, le château de la cité, véritablement magnifique & digne des regards des étrangers, & le fameux hôpital de Warton, dont notre conducteur ne nous auroit point fait mention, si, aimant à me rappeler mon humaine foiblesse, je ne m'étois informé à mon ordinaire des hôpitaux & des petites-maisons. L'institut dont il s'agit ici mérite une attention toute particulière. Plus de trois cents lits; — mais j'ai promis dans le Chapitre précédent de vous épargner une ennuyeuse description de Copenhague, & un honnête homme est fidèle à ses promesses.

Nous rentrâmes le soir, bien fatigués de nos courses, prîmes congé de notre *Cicérone*, remontâmes le lendemain matin à cinq heures sur le vaisseau & fîmes voile pour la Hollande.

CHAPITRE VII.

Pierre reprend ſon Manuſcrit pendant la route.

UN temps favorable & ſerein nous promit une heureuſe traverſée. On chercha à ſe déſennuyer. Le punch, les cartes, le tabac, tout fut mis en uſage. Cependant je tirai de nouveau mon manuſcrit vers le ſoir & en continuai la lecture.

Suite du Manuſcrit de M. Brick.

« A l'inſtant de mon réveil, je me » trouvai à la même place où j'avois » débarqué le jour de mon arrivée » dans ces lieux fortunés, comme » alors accablé du beſoin de prendre » des alimens. Tout ce que j'avois vu » & entendu me parut un ſonge. La

» foibleſſe & la laſſitude, me diſois-je
» en moi-même, m'auroient-elles
» jeté dans un ſommeil ſi profond,
» que les deux perſonnes que j'ai cru
» m'avoir conduit dans ce ſéjour déli-
» cieux, & le ſpectacle d'une nation
» innocente & parfaitement heureuſe,
» n'ont été que des tableaux menſon-
» gers & le jeu de l'imagination?
» Qui oſe décider s'il n'en eſt pas
» ainſi? Il y a ſi peu de certitude dans
» nos idées, même lorſque nous veil-
» lons, qu'il eſt impoſſible de con-
» vaincre les autres de l'exiſtence d'un
» objet que nous prétendons avoir vu.
» Les plus ſages ſe diſputent tous les
» jours ſur des choſes qu'ils diſent avoir
» obſervées & éprouvées avec le plus
» grand ſoin. Celui qui a la vue lon-
» gue ne voit-il pas des objets qui
» n'exiſtent point pour l'homme à vue
» baſſe? L'Aſtronome derrière ſon
» tube, ne contemple-t-il pas d'au-
» tres mondes? La pluralité des per-

» ſonnes unanimes à ſoutenir la même
» choſe, décidera-t-elle en cas ſem-
» blables? Si cela eſt, le nombre de
» ceux qui ont vu des eſprits & qui y
» croient, en prouvera irrévocable-
» ment l'exiſtence. Le jugement des
» plus clairvoyans doit-il l'emporter
» ſur les autres? Qui ne voudra paſſer
» pour tel? Quoi qu'il en ſoit, je
» crois avoir vu tout ce que j'ai ra-
» conté. J'aimerois mieux en vérité
» que ce ne fût qu'un ſonge. Quel bon-
» heur d'avoir rencontré un ſéjour ſi
» forturé, & quel chagrin de l'aban-
» donner ſi vîte!

» Je me retrouvai donc à la même
» place, preſſé de la faim. M'étant
» levé pour jeter un coup-d'œil ſur la
» contrée, je vis à mon grand éton-
» nement, que ce n'étoit pas un pays
» inculte, comme il m'avoit paru
» d'abord, mais qu'il offroit de tous
» côtés, le long des fleuves, ſur le pen-
» chant des collines, des prés, des bois,

» & dans les vallées un grand nombre
» de villes & de villages. — D'où
» peut venir ce changement ? Il ſem-
» ble que je ſuis tranſporté ſur les
» côtes de l'Europe. Mais que m'im-
» porte ? avançons. La faim dévo-
» rante dont j'étois tourmenté m'en-
» gagea à chercher des alimens. Ayant
» fait une centaine de pas, je me
» vis près d'un jardin fruitier envi-
» ronné d'une paliſſade. Je ne pus
» réſiſter à l'envie de goûter des fruits
» dont les arbres étoient chargés, &
» fidèle aux cris du beſoin, j'eſcaladai
» l'enceinte & abattis une groſſe
» pomme que je dévorai avec avi-
» dité. A peine l'eus-je fait, qu'une voix
» terrible ſe fit entendre derrière
» moi. Elle me cria dans le langage
» des habitans des îles voiſines du pôle
» antarctique : Maudit voleur ! que les
» fléaux de la vie fondent ſur toi !
» que fais-tu dans mon jardin ? — Je
» regardai promptement en arrière ;

» & je vis un homme, habillé depuis
» les pieds juſqu'à la tête, d'une ma-
» nière ſi extravagante, que j'en fus
» ſingulièrement étonné. Son habille-
» ment conſiſtoit en mille petites
» pièces, & défiguroit tellement ſon
» corps & ſa taille, qu'il offroit
» un ſpectacle riſible & groteſque.
» — Homme généreux, lui dis-je,
» pardonnez-moi, il y a long-temps
» que je n'ai pris d'alimens; une faim
» cruelle m'a forcé à porter atteinte à
» votre propriété. D'ailleurs je ſuis
» étranger, j'ignorois que ce verger
» appartînt à quelqu'un en particulier,
» ayant vécu parmi des hommes chez
» leſquels tout ce que produit la na-
» ture eſt en commun.

L'homme. « Il n'y a pas de com-
» munauté ici. Nous ſommes obligés
» de payer des impôts onéreux. De
» quoi notre Erif (c'eſt ainſi que ces
» inſulaires appellent leur ſouverain)
» entretiendroit-il ces rares animaux

» étrangers qu'il fait venir de bien
» loin pour s'en amuſer & les faire
» danſer ».

Brick. « Cela eſt-il poſſible? Et
» c'eſt peut-être pour fournir aux plai-
» ſirs de votre Erif que vous êtes dans
» la peine, que vous travaillez à la
» ſueur de votre front, & que vous
» êtes obligé de refuſer un peu de
» nourriture à un étranger preſſé de la
» faim » ?

L'homme. « Doucement, douce-
» ment, M. l'étranger, je vous le
» pardonne pour cette fois, mais ayez
» ſoin de parler avec plus de reſpect
» de notre gracieux ſouverain. A quoi
» ſervent les murmures? Ce n'eſt
» point la faute de notre prince; il
» n'a que dix ans. — Si en effet vous
» n'avez point pris d'alimens depuis
» long-temps, venez, il ſe trouvera
» encore de quoi appaiſer votre faim.

» Nous entrâmes enſemble dans ſa
» chaumière. De quelque côté que

» l'on jetât les yeux, on y découvroit
» les traces de l'indigence. Des meu-
» bles antiques & groſſiers, une femme
» & ſix enfans couverts de haillons.
» Une couche de feuilles sèches ſer-
» voit à toute la famille ».

L'homme. « Ne vous étonnez point
» de ces triſtes dehors de la pauvreté.
» Il y eut un temps où nous jouiſſions
» d'un ſort plus heureux ; mais les
» impôts dont nous ſommes ſurchar-
» gés, nous ont mis dans la cruelle
» néceſſité de vendre une pièce après
» l'autre pour payer les droits du
» roi. (*a*) Voici un morceau de notre
» nourriture ordinaire, (c'étoit une
» pâte faite de la graine d'une plante
» pétrie avec de l'eau & cuite au four.)
» mangez-en tant qu'il vous plaira.

(*a*) Je me ſers de la Terminologie européenne, & j'emploierai les noms de roi, miniſtre, fermier-général, &c. pour être plus clair. *Note de l'Auteur.*

» Les Dieux nous le rendront. Vous » croyez pourtant aux immortels ».

Brick. « Je crois à un du moins. » Comment pouvez-vous me faire » cette queſtion?

L'Homme. « Je vous ſuppoſois de la » capitale. On n'y croit plus à la Di- » vinité, & c'eſt pour cela que nous » ſommes foulés & opprimés. Si les » miniſtres ſongeoient que les Dieux » puniſſent la méchanceté, ils ne nous » traiteroient pas ſi cruellement. Je » pétris moi-même la pâte que vous » allez goûter, & je tire de mon » champ la graine dont elle eſt faite. » Cependant, pour chaque boiſſeau que » je recueille, il faut que je donne » au Souverain une pierre (*a*) à titre » d'impôt ».

(*a*) Une certaine eſpèce de pierres rares cachées bien avant dans la terre, que les eſclaves en tiroient au péril de leurs jours, tenoit lieu d'argent. Un ſujet en trouvoit

Brick. « Comment pouvez-vous ſup-
» porter ces oppreſſions: Vous m'avez
» dit que votre ſouverain eſt un en-
» fant. Il eſt contre nature d'obéir à
» un enfant ; il eſt injuſte que tant de
» milliers de gens travaillent & ſe
» tourmentent pour payer ſes frivoles
» amuſemens. Laiſſez grandir ce jeune
» étourdi , & choiſiſſez un vieillard
» expérimenté & raiſonnable pour votre
» chef ».

L'Homme. « Ah ! vous n'y enten-
» dez rien. On voit bien que vous êtes
» étranger. Au moment où le vieux
» ſouverain meurt , ſon fils, quelque
» jeune qu'il ſoit, prend auſſitôt ſa
» place.

---

il ſur ſon territoire , il étoit obligé de les délivrer au tréſor royal. Toutes les pierres découvertes, ou non, appartenoient au prince, quoiqu'il n'en cherchât aucune. Pluſieurs eſclaves trouvoient même la mort dans les entrailles de la terre , en les fouillant pour cet objet. *Note de l'Auteur.*

Brick.

Brick. « Cet arrangement m'eſt par-
» faitement connu, mais il n'en eſt
» pas moins ridicule. Au reſte, ſi vous
» en êtes content, je puis bien l'être
» auſſi. Néanmoins ſi la plupart des
» hommes s'en plaignent, il faut que
» le plus grand nombre puiſſe ſup-
» primer ce qui n'a pu s'introduire
» que par trop d'indulgence. Quelle
» inconſéquence d'obéir à un enfant
» qui peut-être ne ſait pas encore
» parler ? »

L'Homme. « Oh! notre Prince peut
» bien parler, & au fonds ce n'eſt
» pas lui qui gouverne, mais ſa
» mère, un prêtre, & le premier
» cuiſinier. Ces trois perſonnages font
» tout ce que bon leur ſemble au nom
» du jeune roi, nous en ſommes tou-
» jours les dupes. On nous fait payer
» au-delà de nos forces, & cela ſous
» prétexte de nourrir des animaux
» étrangers & rares dans la ména-
» gerie du monarque, tandis que

» c'eſt la vieille matrone, le prêtre & » le cuiſinier qui diſſipent ce que nous » économiſons avec peine ».

Brick. « Oh! pour le coup, j'ai ſujet » de me vanter de ma patrie; de » telles horreurs y ſont inconnues. Ce » ſont des abominations inouies que » vous me racontez là ».

L'Homme. « Tout cela n'eſt rien » encore; quand vous irez plus avant » dans le pays, vous verrez bien » d'autres choſes ».

Brick. « Dieu m'en préſerve. Je vous » quitte. Agréez mes ſincères remer- » cîmens pour votre hoſpitalité; le » ciel vous en récompenſe! — Mais » ſi vous voulez mettre le comble à » vos bienfaits, montrez-moi de » grâce le plus court chemin pour » arriver aux frontières ».

L'Homme. « Vous y ſerez bientôt, » & pour peu que vous hâtiez votre » courſe, vous aurez traverſé les » états de quatre ſouverains avant

» le coucher du ſoleil. Chacun de
» ces petits rois a le droit de vous
» faire impunément trancher la tête,
» ſi vous dites quelque choſe qui
» lui déplaiſe ».

Brick. « Bon! quatre pays à paſſer.
» J'en rencontrerai bien un où le
» peuple ſoit heureux. — Adieu,
» mes amis!

» Continuant ma route je me vis bien-
» tôt ſur un territoire étranger. Dites-
» moi donc, criai-je à un payſan
» abattu de triſteſſe, qui ſe tenoit près
» de ſon champ, dites-moi pourquoi
» cette campagne eſt-elle ſi déſerte
» & ſi ſtérile? La guerre exerce-t-elle
» ici ſes ravages? — Non, répliqua
» le villageois, ce ſont les groſſes
» ſouris ſauvages qui ont fait ce
» dégât cette nuit. — N'y auroit-il
» pas moyen de les extirper? —
» Non, ſans doute. Elles fourniſſent
» le plus grand amuſement à notre
» prince; il les fait venir ici de toutes

» parts ; malheur à celui de ſes ſujets
» qui oſeroit maltraiter ces animaux ;
» lui ſeul a le privilége de les tuer :
» demain il y aura une grande bou-
» cherie, le ſouverain vient chaſſer
» lui-même. C'eſt un bel homme,
» affable & doux ; une foule d'eſclaves
» ſeront ſur pied pour courir après
» les ſouris & en attraper quelques-
» unes. Celui d'entre eux qui en prend
» trois, obtient ſa liberté ; mais qui-
» conque n'a pas cette adreſſe, eſt
» forcé de courir juſqu'a ce qu'il
» tombe mort ; & le brave ſeigneur
» en rit à gorge déployée. Vous
» ne ſauriez vous faire une idée de
» la joie qu'il éprouve à ce ſpectacle.
» — Ah ! l'abominable joie ! m'écriai-
» je, indiquez-moi le plus court
» chemin pour ſortir de ce pays. Le
» campagnard le fit, & je doublai
» le pas pour arriver dans les états
» voiſins ».

» A peine y fus-je entré, que je

» vis un homme posté près des limites,
» armé d'un arc & de flèches, qui me
» crioit d'une voix terrible : arrêtez,
» arrêtez, qui êtes-vous ? Au secours,
» camarades, au secours, voila l'en-
» nemi ! Holà, courage ! . . . Dites-
» moi tout de suite qui vous êtes ? —
» Je suis un pauvre voyageur innocent
» & sans défense. — S'il en est ainsi,
» avancez, mon ami, passez sans
» crainte. Bon jour. — J'avançai en
» souriant ; mais dites-moi, lui de-
» mandai-je en revenant sur mes pas,
» pourquoi ce bruit terrible ? L'en-
» nemi est-il dans le pays ? — Mon
» Dieu, non, répondit le guerrier
» redoutable, vous voyez bien qu'il
» n'y a pas de corde à mon arc.
» Nous faisons tout cela pour ne pas
» perdre l'habitude du métier des
» armes, au cas que nous ayons une
» guerre à soutenir. Notre sou-
» verain aime le bruit des camps &
» les manœuvres guerrieres. Il est

» vrai qu'il n'a jamais de combats à
» donner, & qu'il ne fait de mal
» à perſonne ; mais il eſt amateur
» des jeux ſanglans de Bellone. De
» nuit, il s'éveille en ſurſaut, ſaute
» de ſon lit, & s'écrie : holà ! aux
» armes ! voilà les ennemis ! tuez,
» maſſacrez tout ce qui ſe préſente.
» — Et nous de notre côté, nous
» ſommes obligés de faire de même.
» — Sans doute, vous êtes bien
» payés de votre peine ? — Médiocre-
» ment. De deux en deux jours nous
» recevons un grand morceau de
» pâte, mais il faut que nous en
» employions la moitié à faire de
» petites boules, que nous nous
» jetons tous les matins pendant
» une heure, pour repréſenter une
» bataille, le prince lui-même en
» lance avec nous. Il nous reſte très-
» peu de pâte pour le ſecond jour ;
» c'eſt une eſpèce de jeûne ; mais
» auſſi n'avons-nous rien à faire

» pendant toute la journée. N'auriez-
» vous pas envie de ſervir dans les
» troupes de notre ſouverain ? Le
» ciel m'en préſerve ! mon ami ! Y
» a-t-il loin d'ici à la principauté
» voiſine ? — Non, vous y êtes
» dans moins d'une heure. — Je le
» quittai & il ſe remit à crier. —
» Holà camarades ! prenez garde à
» vous ! voilà l'ennemi ! — Bon voyage ;
» mon ami.

» L'on croiroit, en vérité, me diſois-
» je, que je voyage dans un pays
» de fous ; peut-être rencontrerai-je
» des ſouverains plus ſenſés & plus
» ſages. — Mais qui eſt-ce qui gémit
» & ſoupire ici près de moi ? C'étoit
» une pauvre femme qui s'exhaloit
» en plaintes amères. On avoit arraché
» ſon fils unique de ſes bras pour
» l'envoyer au prince. Ce fils, ajou-
» toit-elle, étoit tout mon eſpoir,
» ma conſolation la plus douce, il
» travailloit avec tant d'aſſiduité de-

» puis la mort de ſon père, qu'il
» fourniſſoit lui ſeul à mon entretien,
» & à celui de deux ſœurs en bas
» âge. Je me vois obligée de cultiver
» mon champ de mes foibles mains,
» étant hors d'état d'acheter un eſ-
» clave & de le nourrir; & malgré
» cela j'ai toujours les mêmes charges,
» les mêmes impôts à payer. Ils ſont
» répartis ſur les campagnes, & il
» faut que je les ſupporte, quoique
» l'on m'ait ravi les moyens de labou-
» rer la mienne & d'en tirer parti.
» — Je demandai à cette femme
» à quel uſage le monarque avoit un
» beſoin ſi indiſpenſable de ſon fils?
» elle s'étonna que je puſſe l'ignorer.
» — Et à quoi croyez-vous que ce
» prince l'employe? Il n'eſt pas aiſé
» de le deviner. — Je m'en vais
» vous le dire. Notre Erif a vingt
» mille joueurs de lyre qui tous ſont
» de même taille; ſes états étant
» petits, il eſt difficile de raſſembler

» tant de gens de même grandeur.
» Il pourroit avoir beaucoup d'étran-
» gers, mais il faudroit les payer,
» & ſes ſujets ſont obligés de jouer
» de la lyre pour rien. Sa réſidence
» eſt ſuperbe & très-peuplée; les rues
» ſont inondées de joueurs de lyres;
» mais les habitans des campagnes
» reſtent dans la ſituation la plus
» douloureuſe. Les femmes labourent
» les champs; les charges & les
» tailles ſont exorbitantes & abſorbent
» le produit des terres. Le peu que
» les campagnardes peuvent écono-
» miſer, en le retranchant ſur leur
» néceſſaire, elles le portent en
» ville à leur fils, à leur frère ou à
» leur couſin, de peur que le pauvre
» muſicien ne meure de faim. —
» (Voilà les caprices divers de ces
» princes voiſins du pôle. Heureu-
» ſement! il n'en eſt pas de même
» en Europe.) Les hommes les plus
» vigoureux étant ainſi employés à

» faire de la muſique, le reſte du
» peuple perd le courage, la force &
» l'induſtrie. Cependant les muſiciens
» s'accoutument inſenſiblement à l'in-
» fortune, & s'eſtiment heureux d'être
» encore en état de jouer de la
» lyre; car pour peu que leur ſanté
» s'affoibliſſe, ou que leur phyſio-
» nomie commence à déplaire à l'Erif,
» il les renvoie & leur laiſſe le choix
» de dérober, au riſque du gibet,
» ou de périr de faim. Vous me
» demanderez, ſans doute, ſi ce puiſ-
» ſant protecteur des joueurs de lyre
» eſt ſi grand muſicien? Non: il
» n'entend rien à la muſique, &
» perſonne ne peut concevoir pour-
» quoi il raſſemble tant d'Orphées
» autour de lui. — Je me hâtai de
» quitter ce ſéjour harmonieux; mais
» j'eus du malheur. Le gouvernement
» pourvoyoit abondamment à ce qu'il
» y eût des pauvres dans le pays
» ſans ſonger aux moyens de fournir

» du travail aux mains induſtrieuſes,
» & cependant il avoit fait des régle-
» mens humains pour ne point ſouffrir
» de mendians. Trouvoit-on un
» homme qui ſollicitoit des ſecours,
» on le faiſoit tranſporter par des
» gardes juſqu'aux frontières; — inſ-
» titution admirable, que de vous
» enlever impunément la bourſe, &
» de vous défendre enſuite de rede-
» mander une petite partie de votre
» argent. — Heureuſement! comme
» je l'ai remarqué, ce pays n'étoit
» pas étendu, ſans cela on auroit pu
» promener un homme coupable de
» mendicité, juſqu'à ce qu'il fût tom-
» bé mort de fatigues & de faim.
» Il ne s'en fallut pas de beaucoup
» que je n'éprouvaſſe ce ſort. Je
» m'étois tellement échauffé à courir,
» que je tombai évanoui à l'entrée
» d'une maiſon où je demandois du
» ſecours & un gîte. Le magiſtrat
» me fit jeter ſur une charrette, &

» malgré mes inſtantes prières, je fus
» cahotté de village en village dans
» les états du prince voiſin. Là on
» me dépoſa en pleine campagne à
» terre & on me laiſſa dans la plus
» grande détreſſe. Exténué & accablé
» de douleurs, j'y reſtai plus d'une
» heure hors d'état de me traîner
» juſqu'à une chaumiere. Un vieillard
» affable & généreux, aſſez bien
» vétu, s'approcha de moi, touché
» de mon ſort, & m'emmena len-
» tement, en me ſervant d'appui, dans
» ſon habitation. Cet honnête homme
» prit de moi un ſoin tout particulier,
» & mes forces revinrent au bout
» de vingt-quatre heures.

» J'exprimai ma reconnoiſſance à
» mon bienfaiteur. Sans lui j'aurois
» été victime de la bonne police du
» puiſſant protecteur des joueurs de
» lyre. L'homme qui m'avoit ſi géné-
» reuſement ſauvé la vie, étoit ce que
» l'on appelle chez nous un *Maître*

» *d'école.* Il inſtruiſoit la jeuneſſe des
» campagnes, & s'y prenoit avec une
» adreſſe, un zèle, une ſimplicité ex-
» traordinaires. Il enſeignoit de bonne
» heure aux enfans à connoître leurs
» devoirs, & à goûter la ſatisfaction
» que l'on éprouve en faiſant le bien.
» Il les élevoit en même temps à
» l'amour du travail & de l'ordre, à
» l'application, à l'économie, & for-
» moit ainſi la claſſe de citoyens la
» plus importante, qui acquiert tout,
» qui ſupporte tout, ſur laquelle re-
» poſe la félicité générale. Cet homme
» étoit donc une des premières per-
» ſonnes de l'état; & je crus natu-
» rellement que depuis le trône juſ-
» qu'au dernier des ſujets, tout le
» monde traitoit avec reſpect celui qui
» jetoit les fondemens d'une géné-
» ration meilleure & plus inſtruite.
» Mais combien je m'abuſois! — Le
» monarque ne ſongeant qu'aux plai-
» ſirs, négligeoit les devoirs ſacrés du

» trône, éloignoit avec ſoin tout ce
» qui auroit pu réveiller en lui des
» idées ſérieuſes & réfléchies, & en-
» tretenoit une troupe de voltigeurs
» obligés tous les jours de répéter leurs
» tours de force en ſa préſence. Ces
» jongleurs richement payés, honorés
» & eſtimés, amuſoient la cour. La
» première desfemmes de cette troupe
» avoit quatre-vingt-quinze fois plus
» de revenus que l'inſtituteur de la
» jeuneſſe des campagnes. Outre cela,
» l'état de maître d'école étoit dés-
» honoré, mépriſé. Il n'oſoit aborder
» les grands, le peuple de la capitale
» même ſembloit le fouler. En gé-
» néral, dans toute l'étendue de ce
» pays aſſez vaſte, les charges & les
» conditions n'étoient eſtimées ni ré-
» compenſées, ſuivant le degré d'uti-
» lité, mais d'après des préjugés ridi-
» cules. Il ſe trouvoit ainſi peu d'hom-
» mes à talens, qui vouluſſent ſe revé-
» tir des emplois importans, mais

» avilis ; & l'on admettoit comme
» maître d'école celui qui se chargeoit
» de cette fonction au plus bas prix. —
» Ces places étoient ordinairement oc-
» cupés par des hommes vils, igno-
» rans, & lors même qu'un candidat
» habile, déterminé à ce genre de
» vie, par la bonté de son cœur, par
» un attrait particulier pour ce pénible
» état, ou par le besoin, s'offroit pour
» le remplir ; les foibles émolumens
» attachés à cette charge lui ôtoient
» tous les moyens de développer ses
» talens. Souvent, pour fournir à son
» entretien, il se voyoit obligé d'exer-
» cer quelque métier bas & grossier.
» On ne songeoit pas même à réfor-
» mer ces abus. Le gouvernement ne
» veilloit point sur les instituteurs du
» peuple, c'eût été au-dessous de lui.
» L'instruction publique étoit commise
» à l'inspection d'un certain ordre qui
» avoit usurpé le titre de *véritables*
» *prêtres de la Divinité*. Leur intérêt

» les portoit à ne point étendre les
» lumières du peuple, & à l'entrete-
» nir plutôt dans ſes préjugés. Ils
» mettoient ainſi de puiſſans obſtacles
» à l'éducation. La plupart des maî-
» tres d'école étoient leurs créatures
» obligées de ſuivre leurs plans, ou
» des gens mal inſtruits, ſans moyens
» comme ſans lumières. L'inſtruction
» d'ailleurs étoit aſſujettie à des règles
» invariables. Au lieu de diriger l'at-
» tention des enfans ſur la douceur
» des devoirs de la ſociété, ſur les
» beautés de la nature bienfaiſante,
» on fatiguoit leur mémoire, pendant
» quinze ans, de ſyſtêmes abſurdes,
» inintelligibles, inventés par des gens
» intéreſſés & ruſés. Malheur à l'en-
» fant qui auroit voulu obéir à ſa
» raiſon! malheur au maître qui au-
» roit voulu adopter une autre mé-
» thode! Au nom d'un Dieu bon, to-
» lérable & miſéricordieux, on les au-
» roit pourſuivis juſque dans le tom-

» beau. Auſſi mon hôte ſe trouvoit-il
» déja enrégiſtré dans le catalogue des
» réprouvés, tenu par ces bonzes. Il
» falloit la réputation de probité, &
» toute ſa prudence, pour échapper aux
» piéges tendus à ſon hétérodoxie, mot
» qui, dans ce pays, ſignifie bon ſens.
» La loi inventée par ces prêtres, à
» laquelle cette vaſte partie du globe,
» & les Erifs même étoient obligés
» de ſe ſoumettre, alloit juſqu'à défen-
» dre de goûter de certains alimens,
» ou de ſe livrer à des occupations
» utiles pendant certains jours.

» Une ſeule race de ſujets n'avoit
» point ſubi le joug de cette loi ridi-
» cule. Ils ſe mirent en poſſeſſion du
» droit de n'agir que d'après leur
» conviction; mais auſſi gémiſſoient-
» ils ſous une oppreſſion cruelle? Obli-
» gés de payer en quelque ſorte l'air
» qu'ils reſpiroient, généralement mé-
» priſés, avilis, maltraités, réputés
» incapables de prendre un état quel-

» conque ; on les auroit extirpés, ſi
» l'intérêt des princes n'eût protégé
» leur exiſtence. Malgré les injuſtices
» dont on ſe rendoit coupable à leur
» égard, utiles à la patrie, ne déſer-
» tant point leurs foyers, menant une
» vie tranquille & réglée, ſuivant les
» mœurs de leurs pères, ne ſe mêlant
» point des affaires de l'état, patiens
» dans les malheurs, laborieux, actifs,
» tempérans, comptant même des
» gens éclairés & des philoſophes au
» milieu d'eux. Les procédés ignobles
» que le reſte de la nation ſe permet-
» toit à leur égard, n'étoient pas pro-
» pres à leur inſpirer de l'attachement.
» Ils excitèrent plutôt des haines mu-
» tuelles, & donnoient lieu à des ac-
» tions déshonorantes. On les accuſoit
» d'avoir part à tous les vols qui ſe
» commettoient, & la plupart d'entre
» ces ſujets opprimés faiſoient le mé-
» tier d'uſuriers. Cela étoit-il étonnant,
» puiſqu'on leur avoit enlevé tous les

» moyens d'une ſubſiſtance honnête, » & qu'eux-mêmes étoient voués au » mépris public.

» Les charges, comme je l'ai dit, » ne ſe priſoient pas d'après leur degré » d'utilité, mais ſuivant des préjugés » ridicules. Il y avoit entr'autres un » ordre de citoyens diſtingués, qui te- » noient le premier rang après les prin- » ces. On les appeloit les hommes *à* » *tête penchée*. Certaines familles regar- » doient ce défaut comme une préro- » gative, & s'enorgueilliſſoient ſur- » tout de pouvoir prouver que leurs » ancêtres avoient porté la tête de la » même manière, & qu'ils n'avoient » épouſé que des femmes ornées du » même agrément. Ces aïeux avoient » vraiſemblablement bien mérité de la » patrie, & leurs contemporains re- » connoiſſans leur avoient donné le » nom d'hommes *à tête penchée*, comme » une marque de diſtinction. L'eſtime » du peuple, l'éducation ſoignée de

» leurs enfans, peut-être auſſi les ri-
» cheſſes acquiſes par leurs talens &
» leur valeur; tout cela tranſmit à leur
» poſtérité la vénération, dont eux-
» mêmes avoient joui, & les mères at-
» tentives à faire revivre en leurs en-
» fans les images de leurs illuſtres
» aïeux, leur penchèrent la tête à
» l'inſtant de leur naiſſance. Mais cette
» diſtinction dégénéra bientôt en abus.
» Les deſcendans plus reculés, fiers
» de la haute eſtime acquiſe par l'hé-
» ritage de leurs pères, crurent ne pas
» avoir beſoin de leurs vertus, & ſe
» contentèrent de prouver la nobleſſe
» de leur origine. Par un aveuglement
» funeſte, on ne continua pas ſeulement
» à ces deſcendans les priviléges ac-
» cordés à leurs pères; (ce qui au-
» roit pu ſe juſtifier en quelque ſorte.)
» mais on leur laiſſa encore des pré-
» rogatives politiques & morales, dues
» ſeulement au vrai mérite & aux ta-
» lens. Les premières dignités de l'é-

» tat n'étoient accordées qu'à des gens
» *à tête penchée ;* & le vieillard le plus
» éclairé, le plus ſage & le plus ha-
» bile n'avoit que des revenus très-
» modiques, parce que ſa tête étoit
» droite ; il ſe voyoit obligé d'obéir à
» un noble ignorant, richement payé
» pour ce qu'il ne faiſoit point. Ces
» hommes, ſe croyant extraordinaire-
» ment élevés au-deſſus des autres,
» cherchoient auſſi à s'en diſtinguer
» par des dehors faſtueux. Le luxe
» qui les environnoit dérangeoit ſou-
» vent leurs affaires, malgré les exem-
» ptions & les immunités dont ils
» jouiſſoient ; & cependant le préjugé
» étoit ſi fort en leur faveur, que
» l'homme riche, ſage & éclairé à tête
» droite ſe courboit juſqu'à terre de-
» vant un noble ignorant, & dans
» l'indigence. Pour défendre leurs fol-
» les prétentions, il régnoit entre eux
» un tel eſprit de corps, qu'ils n'ad-
» mettoient que leurs ſemblables dans

» leurs ſociétés. La vanité de certains
» hommes foibles les portoit à ſe faire
» pencher la tête, dans un âge même
» avancé, pour entrer dans ces cercles
» fades & ennuyeux, où dominoient
» l'orgueil & une pauvreté arrogante.
» D'autres faiſoient cette démarche par
» contrainte pour l'avancement de leurs
» familles, quoiqu'ils en ſentiſſent bien
» toute la folie. — Depuis des ſiècles
» entiers, les princes avoient pris ſoin
» de nourrir ce préjugé. Les uns ſen-
» tant que leurs mérites ne les appe-
» loient point au poſte où la naiſſance
» les avoit placés, raſſembloient au-
» tour d'eux des perſonnes peu inſ-
» truites, & ſans talens. Ils auroient
» été à une trop grande diſtance des
» gens d'eſprit. Les ſouverains habiles
» au contraire n'avoient garde de ré-
» former cet abus, parce que l'opéra-
» tion de pencher la tête ne leur coû-
» toit rien, & que c'étoit un moyen
» puiſſant de gagner les hommes ruſés,

» inſtrumens de leurs plans deſpoti-
» ques. Cependant, il faut l'avouer, il
» y avoit auſſi des hommes d'un rare
» mérite parmi les *têtes penchées*. Ils
» faiſoient exception à la règle géné-
» rale; & on les eſtimoit doublement
» par la raiſon qu'ils étoient de la claſſe
» diſtinguée. La nature m'ayant par
» haſard penché la tête, je ne pus con-
» cevoir, avant de connoître l'état
» des choſes, pourquoi tout le monde
» avoit pour moi des égards ſi mar-
» qués. Mais quand j'accompagnois
» mon maître d'école dans les rues,
» on paroiſſoit me plaindre, ou plutôt
» me blâmer de ce que je m'abaiſſois
» à ce point. On commença même à
» douter de la bonté de mon extraction.
» On vouloit que je me ſoumiſſe à ce
» préjugé enraciné & difficile à détrui-
» re. Je devois ſacrifier au commerce
» continuel avec les *têtes penchées* la
» véritable jouiſſance de la vie, l'a-
» vantage des liaiſons avec des hommes

» ſages & inſtruits, & un temps pré-
» cieux, de l'emploi duquel nous ſe-
» rons appelés à rendre compte. Cela
» nous paroît extraordinaire à nous
» autres Européens civiliſés. Ce récit
» cependant n'en eſt pas moins vrai.
» Il y avoit encore un nombre de fo-
» lies tout auſſi rares. Je vais en al-
» léguer deux ou trois.

» Le vaſte pays où je me trouvois,
» étoit voiſin d'un autre non moins
» étendu, appelé *Vent-i-ti*, habité par
» un peuple qui, par ſes mœurs &
» ſon caractère national, différoit en-
» tièrement de celui au milieu du-
» quel je demeurois. Il avoit ſouvent
» fait des irruptions hoſtiles dans les
» poſſeſſions de ce dernier, les avoit
» ſaccagées & pillées en dépit du
» droit des gens & des traités les
» plus ſacrés. Conſéquemment il ré-
» gnoit une haine très-fondée entre
» les Si-mi-chi-réens (c'eſt le nom
» de la nation chez laquelle je vivois)
» & les

» & les Vent-i-ti-tiens. Ceux-ci
» d'ailleurs étoient ſi vains, ſi or-
» gueilleux, qu'ils mépriſoient tous les
» autres peuples de la terre, & ſur-
» tout leurs voiſins. Vouloient-ils
» parler d'un lourdaut, ils le nom-
» moient un Si-mi-chi-réen, & cepen-
» dant ces Si-mi-chi-réens étoient aſſez
» eſclaves pour approuver & imiter
» tout ce que les Vent-i-ti-tiens en-
» treprenoient, parloient & portoient.
» Cette ſingerie de leurs voiſins di-
» vertiſſoit ces derniers, ils ne négli-
» geoient pas d'inventer tous les jours
» de nouvelles folies, & rioient à gorge
» déployée, quand ils voyoient les
» princes & les grands d'entre les Si-
» mi-chi-réens ſe piquer d'une ſorte
» d'émulation à qui ſuivroit le premier
» cette nouvelle production de leurs
» fantaiſies. Les choſes alloient au point
» que le plus vif des Vent-i-ti-tiens paſ-
» ſant chez les Si-mi-chi-réens, étoit
» toujours sûr d'y jouer un grand rôle.

» Les ſouverains & les *têtes penchées*
» ne parloient que le Vent-i-ti-tien.
» Ils n'apprenoient pas même leur
» langue maternelle, & n'oſoient la
» parler dès leur jeuneſſe. - Les Vent-
» i-ti-tiens avoient coutume d'entortiller
» leurs petits enfans dans des linges.
» Il venoit de naître un jeune Erif à
» Vent-i-ti. Les princes ſont ſujets à des
» évacuations d'eſtomac comme les
» autres hommes. Le nouveau-né les
» dépoſa dans ſes linges. Le vieux
» Erif ſon père publia auſſitôt un édit
» en vertu duquel tous ſes ſujets étoient
» tenus de porter des habits de la
» couleur des linges ſales de ſon fils.
» Nous verrons, dit-il, en ſignant cet
» ordre, & en riant de tout ſon cœur;
» nous verrons bientôt les Si-mi-chi-
» réens revétus des ordures de mon
» fils. La choſe arriva comme il l'a-
» voit prévue. Il ne ſe paſſa pas huit-
» jours, qu'une princeſſe Si-mi-chi-
» réenne fit demander les linges tout

» mouillés du jeune Erif. Elle députa
» un ambaſſadeur extraordinaire pour
» les prendre, & s'en fit faire un
» manteau. — Un jour, la nourrice
» du petit prince Vent-i-ti-tien chanta
» en le berçant, une très-mauvaiſe
» chanſon, le vieux Erif l'entendit,
» & fit partir auſſitôt un envoyé,
» chargé de la chanter aux différentes
» cours des Si-mi-chi-réens. Depuis
» ce moment, l'uſage de frédonner
» cette chanſon, devint ſi général chez
» les Si-mi-chi-réens, qu'on ne ſe ſa-
» lua plus que par le chant de cette
» ariette. — Le ſouverain de Vent-i-ti
» careſſant ſur ſes genoux un de ſes
» animaux domeſtiques, celui-ci l'i-
» nonda d'une évacuation très-forte,
» auſſitôt il quitta ſes vêtemens, &
» les vendit a un prince Si-mi-chi-réen
» qui ordonna que tous ceux qui dé-
» ſiroient une charge à la cour, devoient
» porter des habits de cette couleur.
» — Ce ſont là les moindres folies

» dont j'entendis le récit. Combien
» je ſoupirois après mon retour en
» Europe, en m'écriant : Ah ! ſi j'é-
» tois en Allemagne, ma chère pa-
» trie, je ne verrois pas de ſemblables
» erreurs ».

CHAPITRE VIII.

Continuation du Manuſcrit. Arrivée en Hollande.

J'AI mille pardons à demander à mes lecteurs de l'ennui que leur cauſe le manuſcrit de M. Brick ; ils aimeroient mieux, ſans doute, que je continuaſſe le récit de mes propres aventures. Auſſi, depuis le chapitre dixième (je le promets foi d'auteur), il ne ſera plus queſtion de M. Brick ni de ſon manuſcrit. — Aſſis tranquillement ſur le vaiſſeau, par un temps calme, rêvant à la vanité des choſes humaines, en voyant ſe perdre dans les airs la

fumée de ma pipe, puis-je mieux remplir le vide que ce trajet dénué d'événemens laisseroit dans mon histoire, que par les aventures singulières de feu mon ami. Il y a des choses si curieuses, qu'eussé-je éprouvé les bizarreries du sort les plus étonnantes, elles n'auroient jamais approché du merveilleux de celles auxquelles M. Brick s'est vu en proie. Le temps étoit beau & serein, comme je l'ai dit, mais eussions-nous même essuyé une tempête, à quelle côte aurois-je pu voir des choses plus ridicules ou plus extraordinaires que dans les pays voisins du pôle visité par mon ami. Si nous avions échoué contre des écueils & péri dans le naufrage, le monde ignoreroit mes aventures, ou si nous avions été jetés dans une île déserte, manquant de tout, la faim nous auroit forcés à tirer au sort pour décider qui de nous auroit été la première victime du besoin pour servir de nourriture

aux autres; ſuppoſé que je l'euſſe été, un deſtin ſi cruel pourroit-il faire plaiſir à qui que ce ſoit? non certes, & c'eſt ce qui m'engage à ſuivre mon plan. En conſéquence, je tranſcris ici la ſuite de l'Hiſtoire de mon ami.

Continuation du Manuſcrit.

« Les choſes étonnantes que me ra-
» contoit le généreux maître d'école,
» m'auroient été ſuſpectes dans la bouche
» de tout autre mortel. Je le priai
» de me rendre témoin de quelques-
» uns de ces uſages bizarres. Appelé
» d'ailleurs dans la capitale par le con-
» ſeil eccléſiaſtique, il s'y montra
» diſpoſé. On l'avoit accuſé d'avoir
» dit à ſes diſciples que le bon
» exemple valoit mieux que les ſer-
» mons de cent prédicateurs, & il de-
» voit s'en juſtifier. Nous nous hâ-
» tâmes de nous mettre en route.
» Obligés de traverſer quelques petites

» villes, j'eus lieu de remarquer que
» cette imitation ridicule des cou-
» tumes & des mœurs Vent-i-ti-tiennes
» avoit déja pénétré juſque-là. Les
» citoyens de ces bourgades couroient
» en foule à la capitale pour y vendre
» à bas prix leurs vêtemens d'une
» étoffe ſolide & durable, & en ache-
» ter une plus légère, moins bonne,
» mais du dernier goût & de la cou-
» leur des excrémens du petit prince
» Vent-i-ti-tien. Le juge d'un bourg,
» dont les appointemens étoient mo-
» diques, mais qui vendoit la juſ-
» tice au poids de l'or pour mener
» un train un peu convenable à ſon
» état, avoit fait venir une cuiſinière
» Vent-i-ti-tienne, & l'on n'oſoit par-
» ler d'autre langue dans ſa maiſon
» que celle de cette cuiſinière. Le
» ſouverain entretenoit une maitreſſe
» de cette nation, & ſe moquoit ou-
» vertement de la fidélité, des devoirs
» domeſtiques & des nœuds de l'hy-

» men. Son exemple avoit banni la
» paix, la concorde, la piété & la
» vertu de tous les ménages de ſes
» ſujets. L'on me dit que généra-
» ment preſque tous les princes de
» cette partie du monde favoriſoient
» le luxe, la corruption des mœurs,
» le défaut de probité & le goût des
» plaiſirs; & c'eſt pour régner avec
» plus de deſpotiſme, ajoutoit-on.
» Une nation retenue par des liens ſi
» frivoles eſt aiſément déſunie. Il n'eſt
» pas difficile de détourner ſon atten-
» tion des choſes ſérieuſes & impor-
» tantes, pour la fixer ſur des riens
» amuſans. Aſſujettie à une foule de
» beſoins imaginaires, le monarque les
» flatte où les néglige à ſon gré; ils
» lui ſervent de fers pour l'enchaîner;
» inſenſiblement affoiblie & énervée
» par le luxe & le vice, elle n'a
» plus le courage de ſecouer le joug
» de la tyrannie.

» Nous entrâmes à midi dans la ca-

» pitale. Un concours prodigieux de
» ſpectateurs aſſemblés devant un
» grand bâtiment nous frappa. J'en
» demandai la cauſe ; elle m'étonna.
» Des hommes mal intentionnés
» avoient conſeillé au ſouverain d'in-
» troduire une nouvelle eſpèce d'im-
» pôt dont les ſujets ne s'apperce-
» vroient point, & dont les revenus
» éprouveroient une augmentation
» conſidérable. C'étoit un jeu auquel
» les étrangers & les indigènes étoient
» également invités. De petites pierres,
» comme je l'ai dit, tenoient lieu
» d'argent monnoyé. Il y avoit une
» grande machine faite à peu près
» comme une roue. L'on y jettoit
» par une petite ouverture une pierre
» ſur laquelle on écrivoit ſon nom.
» Quand il y en avoit une certaine
» quantité, on tournoit la machine
» ſans fermer le trou, & ſi, malgré
» le peu d'eſpace de l'ouverture, &
» nonobſtant la rapidité du mouve-

» ment, il en tomboit par hasard
» une, celui dont le nom s'y trou-
» voit consigné, recevoit toutes celles
» que renfermoit la roue : mais s'il
» n'en sortoit point dans un temps dé-
» terminé, elles appartenoient au gou-
» vernement. Il est aisé de s'imaginer
» combien le premier cas étoit rare,
» la roue étant tournée avec une vî-
» tesse prodigieuse. Ainsi le souve-
» rain gagoit gros à ce jeu là. L'es-
» pérance engageoit tous les jours
» les riches & les pauvres à hasarder
» un grand nombre de pierres : sou-
» vent des malheureux qui risquoient
» le reste de leur fortune, s'en re-
» tournoient le désespoir dans le cœur.
» L'avouerai-je ? j'eus aussi la folie
» d'y jeter la dernière de mes pierres,
» tant cette institution, l'invitation
» flatteuse d'un hérault qui crioit :
» *Un moment enrichit ici*, & l'appa-
» reil pompeux m'aveuglèrent. Mais,
» ô prodige, peut-être n'avoit-on pas

» tourné assez vîte, ma pierre en
» tomba bientôt, & après quelques
» oppositions formées pour retenir
» mon gain, je reçus cent pierres,
» la ruine de plus de vingt familles.

» Qui fut plus heureux que moi? Je
» voulus partager ma fortune avec
» mon bienfaiteur, mais il le refusa
» constamment, sous prétexte de ne
» pas s'enrichir des dépouilles du pauvre.
» Tout ce que je pus en obtenir fut
» de le défrayer pendant quelques jours
» dans une bonne auberge.

» Retenu depuis long-temps dans la ca-
» pitale par la chicane des prêtres, mon
» honnête conducteur eut le temps
» de m'en faire voir les curiosités. —
» Combien d'inconséquences me frap-
» pèrent! je vis comment les hommes
» se tracassoient, se tourmentoient, se
» pressoient; s'inquiétoient, se chas-
» soient, s'entrechoquoient, se poursui-
» voient, se flattoient & s'opprimoient
» pour rien, l'importance qu'ils don-

» noient à des nullités, la meſquine-
» rie, le défaut de goût & l'ennui dont
» ſe reſſentoient leurs fêtes, leurs
» vains efforts pour y mettre de l'é-
» clat, du bon ton, de la délicateſſe
» & du plaiſir. Revétu d'un habit
» décent & propre, je me fis pré-
» ſenter à la Cour à l'aide de ma
» *tête penchée.* Je m'attendois à trou-
» ver auprès du prince, le meilleur &
» le premier homme de ſon peuple,
» les plus ſages & les plus éclairés
» de la nation : mais, juſte Ciel !
» quels êtres l'environnoient ? une
» foule d'ignorans efféminés & oiſifs,
» eſclaves aveugles des directions de
» deux ou trois fripons ruſés qui les
» menoient à leur gré ; déſunis en-
» tre eux, & entretenus dans un tour-
» billon continuel & ridicule pour
» amuſer le ſouverain, à qui ce ſpec-
» tacle faiſoit détourner les yeux de
» la marche tortueuſe & criminelle
» de ceux qui les agitoient.

» A une des fêtes ſolemnelles de
» la Cour, je vis quelque choſe qui
» me parut très-caractériſtique L'Erif
» étoit aſſis ſur des tréteaux fort éle-
» vés, tenant dans ſa main, pour
» marque de ſa dignité, un bâton
» au bout duquel étoit placée la fi-
» gure d'un oiſeau de proie. Cela
» ſembloit être le taliſman de l'auto-
» rité ſouveraine.

» Je remarquai dans tous les palais
» des images & des ſtatues, — non
» des grands hommes, mais des plus
» diſtingués de l'état, — non reſ-
» ſemblans, mais avec les traits qu'ils
» auroient déſiré d'avoir. L'artiſte fi-
» dèle étoit oublié, méconnu, & le
» burin du flatteur élevé juſqu'aux
» Cieux.

» Non content de connoître ce
» pays, je parcourus les petits états
» voiſins dans la compagnie d'un
» homme éclairé. Ce que je rapporte
» ici ne regarde donc pas cette province
» ſeule, mais toute la Nation.

» La crainte, le découragement, » la vénération des favoris de la » fortune, & mille préjugés funeſtes » entretenoient les peuples dans une » indolence continuelle, & tandis » qu'on les endormoit, qu'eux-mêmes » s'accoutumoient tous les jours da- » vantage au joug de la ſervitude, » l'intérêt & le deſpotiſme des prêtres » & des ſouverains ſe liguoient plus » étroitement, & chargeoient inſenſi- » blement de fers ceux qui jouiſ- » ſoient encore d'une ombre de li- » berté. Tantôt ces trois reſſorts » jouoient enſemble, & tantôt ils » étoient en oppoſition ſuivant les » circonſtances. Les prêtres avoient- » ils beſoin du bras ſéculier, ou vou- » loient-ils opprimer quelqu'un indi- » rectement, ils prêchoient l'obéiſ- » ſance aux ſupérieurs, tonnoient » contre la révolte, & pourſuivoient » quiconque parloit trop librement; » mais leur intérêt ſe trouvoit-il en

» contradiction avec celui de l'état,
» ils enſeignoient que les devoirs
» envers les Dieux ſurpaſſoient de
» beaucoup ceux à l'égard des ſou-
» verains. D'un autre côté les Erifs
» vouloient-ils ſe ſervir de la reli-
» gion, comme d'un frein qui retînt
» le peuple, ils publioient les plus
» belles ordonnances ſur ce que l'on
» devoit croire de la nature des
» Dieux, & juſqu'à quel point il
» étoit permis d'en parler. Eux-mêmes
» donnoient alors l'exemple d'un at-
» tachement zélé au culte de leurs
» pères. Le contraire leur promettoit-
» il de plus grands avantages, ils
» l'avouoient tout auſſi ouvertement,
» ſe déclarant pour l'irréligion quand
» les préceptes du ſanctuaire étoient
» en oppoſition avec leurs goûts &
» leurs mœurs, & ſe rangeant ſous
» les drapeaux de la ſuperſtition,
» quand ils la croyoient propre à
» calmer une conſcience agitée, à

» expier des crimes. Alors ils ajou-
» toient foi aux farces les plus ridi-
» cules. Cette folie ſe répandoit de
» la capitale dans les petites villes,
» & de là dans les campagnes. La dé-
» cadence de ces peuples voiſins du
» pôle, quant à l'eſprit, aux mœurs
» & au phyſique, faiſoit pitié. Dé-
» tournés du goût des ſciences, de
» l'étude de la nature, d'obſervations
» utiles, des recherches ſur l'eſſence
» & le but des êtres créés, ils s'a-
» donnoient à des objets puérils, mé-
» priſables, aviliſſans & ſouvent dan-
» gereux. Des vices affreux contre
» nature, l'oppreſſion, l'indigence,
» la molleſſe & la fainéantiſe les
» avoient affoiblis, énervés. Sur cent
» perſonnes on en voyoit à peine une
» ſeule atteindre l'âge ordinaire de
» l'homme; & cependant cette Na-
» tion étoit autrefois ſi mâle & ſi
» vigoureuſe! »

» Mais ces reproches ne regardoient

» que le plus grand nombre des pays
» de cette partie du monde. Dans les
» petits états il y avoit quelques ſages
» Erifs dignes du nom de pères de leurs
» ſujets, travaillant à leur bonheur
» avec une ardeur ſans égale, & fai-
» ſant ainſi exception à la règle. D'ail-
» leurs les deux empires les plus éten-
» dus étoient gouvernés par des ſou-
» verains éclairés, vertueux & pru-
» dens. Ils voyoient les déſordres de
» leurs voiſins d'un œil tranquille,
» & cherchant à rendre les peuples
» confiés à leur puiſſance auſſi heu-
» reux que poſſible, (du moins d'a-
» près leur conviction, & c'eſt aſſez
» pour des hommes) ils veilloient,
» ſe donnoient de la peine, combat-
» toient pour eux, & ſe regardoient
» comme les premiers ſerviteurs de
» l'état. Le ſyſtême politique le plus
» compliqué régnoit dans cette partie
» du monde, & les empêchoit d'a-
» voir de l'uniformité dans le gouver-

» nement des différentes provinces fou-
» mises à leur sceptre. Il y avoit,
» comme nous l'avons dit, une foule
» de petits états indépendans les uns
» des autres, qui croisoient les pos-
» sessions des deux Monarques, &
» cependant ils n'osoient les conquér-
» rir sans commettre une injustice ou-
» verte : mais ces principautés travail-
» lent elles-mêmes à leur ruine, & je
» suis convaincu que dans un siècle au
» plus tard, elles seront en grande partie
» détruites. Tout le système étroit de
» cette partie du monde renversé ; l'é-
» ducation des jeunes Erifs est trop
» négligée, & le peuple trop foulé.
» L'administration de la justice est au-
» dessous de la critique. Il y a aussi un
» certain nombre de républiques, mais
» elles n'en ont que le nom. Des ma-
» gistrats y règnent plus despotique-
» ment que des tyrans, & le peuple,
» libre de parler comme il veut, fait
» consister dans cet avantage la li-
» berté dont il se vante de jouir.

„ Ces triſtes obſervations & un nombre
„ d'autres, ranimèrent en moi le déſir
„ de revoir ma patrie. Après avoir
„ quitté mon maître d'école, je ren-
„ contrai un vieillard dans une au-
„ berge. Aſſis au milieu d'une foule
„ d'hommes qui parloient à tort & à
„ travers, & qui raiſonnoient de tout,
„ de politique, de religion, de belles-
„ lettres, ſans y rien comprendre, il
„ les écoutoit avec un doux ſourire &
„ gardoit ſeul le ſilence. La conver-
„ ſation tomba ſur les différens abus
„ du gouvernement, ſur l'oppreſſion
„ des ſujets, l'injuſtice, la corrup-
„ tion, les inconſéquences, l'abſur-
„ dité des plans..... &c. Cette
„ critique dura juſqu'à la fin du repas.
„ Le vieillard étant levé, ſortit &
„ ſe promena dans un jardin peu
„ éloigné. Je le vis parcourir ſeul les
„ allées d'un air rêveur, & je réſolus de
„ l'aborder. Lorſque je fus près de
„ lui, il s'arrêta avec complaiſance;

„ je l'approchai, & après les compli-
„ mens d'uſage, nous eûmes un en-
„ tretien très-intéreſſant. Le voici.
Brick. " D'où vient que ces abus ne
„ ſont point réformés, tandis que tout
„ le monde ſe déchaîne contre eux ?
„ La vérité n'arrive-t-elle jamais aux
„ oreilles de vos Erifs & des grands
„ de l'empire »?
Le Vieillard. " Sans contredit „.
Brick. " Et cependant ils ne ſongent
„ point à les corriger „.
Le Vieillard. " C'eſt autre choſe „.
Brick. " Comment ? Je me plais à
„ leur ſuppoſer le défaut de lumières
„ plutôt que celui de bonne volonté „.
Le Vieillard. " Ils ont bien l'un &
„ l'autre défaut ; mais au fond ils man-
„ quent de pouvoir „.
Brick. " Et comment cela ? Votre
„ Erif n'eſt-il pas un ſouverain ab-
„ ſolu „ ?
Le Vieillard. " Certainement. Mais
„ il n'eſt point maître du torrent des

„ opinions & des lumières, qui pour-
„ ſuit toujours ſa courſe, que rien ne
„ peut arréter ; il n'eſt point au-deſſus
„ de la loi ſuprême & invariable par
„ laquelle le monde eſt gouverné, de
„ ce tourbillon perpétuel des choſes
„ terreſtres „.

Brick. " Vous croyez donc que la
„ corruption de ce qu'il y a de plus
„ ſacré, la décadence des empires,
„ l'inſouciance de la religion, la per-
„ verſité des mœurs, entrent dans le
„ plan de la Divinité pour gouverner
„ ce bas monde réputé le meilleur
„ poſſible „.

Le Vieillard. " Sans doute ! Ces
„ maux ſont des chaînons de la grande
„ chaîne ; ils ſont inſéparables de la
„ condition humaine. Toute choſe
„ ne peut atteindre qu'un certain degré
„ de perfection ici-bas. Paſſé ce degré,
„ elle ne convient plus à notre pla-
„ nète. Tout ce qui eſt parvenu au
„ plus haut point de perfection poſ-

„ ſible doit néceſſairement déchoir ;
„ il faut que la machine ſoit remontée.
„ De l'innocence & de la ſimplicité
„ l'homme s'élève, par une culture gra-
„ duelle, juſqu'à l'état le plus parfait
„ poſſible ; mais à meſure que ſes con-
„ noiſſances & ſes lumières s'éten-
„ dent, le germe de la corruption
„ pouſſe & ſe développe avec elles.
„ Les fruits parviennent en même
„ temps à la maturité, & là où l'eſ-
„ prit eſt le plus cultivé, là auſſi (ou
„ du moins dans nos contrées, je ne
„ ſais s'il en eſt ainſi en Europe), la
„ corruption des mœurs eſt por-
„ tée à ſon comble ; il en eſt de
„ même en politique. De la li-
„ berté l'homme paſſe à l'état de ſo-
„ ciété, & de là aux abus les plus
„ cruels d'un deſpotiſme aveugle &
„ barbare. En fait de religion il monte
„ depuis la ſuperſtition la plus ſtupide
„ juſqu'à une doctrine ſaine & épu-
„ rée & de là il tombe juſqu'aux ſyſ-

„ têmes des eſprits forts. Les oppo-
„ ſés ſe touchent immédiatement.
„ D'eſprit fort on redevient ſuperſti-
„ tieux. L'homme s'eſt-il convaincu
„ qu'il y a des vérités impénétra-
„ bles, incompréhenſibles à l'eſ-
„ prit humain, il ſe décourage dans
„ ſes recherches, & croit plutôt ſans
„ examen tout ce qui le berce &
„ l'endort. Le deſpotiſme abſolu le
„ détruit lui-même : il s'affoiblit &
„ devient la proie de ſon voiſin, ou
„ ſes bleſſures ſont ſi cruelles, que la
„ douleur révolte enfin les malades &
„ les arme contre lui. C'eſt ainſi que
„ tout tourne dans un cercle conti-
„ nuel, & pour voir quelque choſe
„ de plus complet ou de plus impar-
„ fait, il faudroit pouvoir nous tranſ-
„ porter dans d'autres planètes. Toutes
„ les réformes tendantes à nous don-
„ ner une autre éducation, étoient des
„ chimères, des monſtres enfantés
„ dans la tête d'un homme qui ne con-

„ noiſſoit pas le monde, nés, pour
„ ainſi dire, du concubinage, du bon
„ ſens & de l'imagination. Je ſuis en-
„ nemi déclaré de ſemblables ſyſtêmes,
„ rien n'eſt plus fragile. Un homme
„ cherche un coin de terre, il y bâtit
„ une maiſon haute, très-haute, croyant
„ que le fondement en eſt ſolide,
„ parce que lui & des êtres auſſi lé-
„ gers que lui danſent & ſautent deſſus
„ ſans qu'il cède ſous leurs pas. Le
„ bâtiment élevé, il monte au haut de
„ ſa tour, & du faîte de ſon palais,
„ il regarde avec mépris les pygmées
„ qui paſſent en bas & ſe rit de leur
„ petite taille. Mais bientôt il arrive
„ un homme de plus de ſix pieds,
„ bien nourri; il s'efforce d'entrer par
„ la petite porte de cette belle mai-
„ ſon, ſe reſſerre, & au milieu de
„ ſes efforts le palais entier tombe ſur
„ ſes épaules & il l'emporte en cou-
„ rant „.

Brick. « Ce ſeroit bien affligeant

» pour

» pour l'humanité ſi vous diſiez vrai.
» Mais il y a toujours quelques ſages
» préſervés de la corruption du ſiècle? »

Le Vieillard. « Peut-être; & ſi ces
» hommes » . . . . . .

Brick. « Eh bien oui! Si ces hommes
» ſe liguoient » . . . . .

Le Vieillard. « Ils pourroient expri-
» mer leurs plaintes, ſe conſoler,
» s'aider, dire quelques vérités, inſ-
» truire ». . . . . .

Brick. « Non-ſeulement inſtruire,
» mais mettre eux-mêmes la main à
» l'œuvre, agir ſur le tout, & du
» moins arrêter le torrent ».

Le Vieillard. « Cela ne ſe peut point;
» c'eſt une chimère ».

Brick. « Je ſais bien qu'ils rencon-
» treront par-tout des obſtacles; mais
» il faut qu'ils ſe liguent en ſecret ».

Le Vieillard. « C'eſt là où je vous
» attendois. Une ligue ſecrète! C'eſt
» un ſonge flatteur dont je me ſuis plu
» à me bercer ſouvent, & ſous divers

» points de vue. Mais l'expérience m'a
» appris que l'on perd, à nourrir ces
» illuſions, un temps précieux que l'on
» peut mieux employer dans le cercle
» étroit où l'on eſt placé, en opérant
» tout le bien qui dépend de nous ».

Brick. « Vous déſapprouvez donc les
» aſſociations ſecrètes ? »

Le Vieillard. « Celles du moins qui
» tendent à réformer. Elles ne reſtent
» pas long-temps cachées : tout ſe dé-
» couvre dans le monde & dès-lors
» l'utilité en eſt nulle. Elles ne reſtent
» pas long-tems pures & ſacrées. Tout
» ici-bas eſt ſoumis à des changemens
» continuels, & dès-lors c'eſt comme
» ſi elles n'étoient point. La forma-
» tion des ſociétés politiques appelées
» des empires, des états ; les ſyſtêmes
» de religion ; les fondations publi-
» ques pour l'inſtitution de la jeu-
» neſſe, tout cela paroiſſoit des choſes
» admirables pour le bien de l'huma-
» nité, & que ſont-elles aujourd'hui ?

Brick. « Cela vient de la défectuo-
» ſité des premiers principes ſur leſ-
» quels on a fondé ces beaux projets ;
» nous en entrevoyons maintenant les
» défauts. Ligués avec des hommes
» éclairés & courageux, il nous ſeroit
» facile de former en ſecret des plans
» plus aſſurés ».

Le Vieillard. " Et comment pour-
„ riez-vous imaginer un plan qui con-
„ vienne à tous les ſyſtêmes politiques?
„ Ce qui eſt le remède le plus infail-
„ lible pendant dix ans, peut devenir
„ un poiſon funeſte & deſtructeur pour
„ les dix ans qui ſuivront. Il y a eu
„ des ſages avant nous ; ſouvent ils
„ ont formé des ligues ſemblables,
„ mais toujours au bout de quelques
„ années elles ont été détruites, pro-
„ fanées ou elles ſont devenues la
„ ſource d'abus pernicieux. Croyez-
„ moi, ces aſſociations ſecrètes pour
„ la régénération des états, de la
„ religion & des mœurs, ſont ordi-

„ nairement l'ouvrage de quelques mé-
„ contens, qui ne trouvent point leur
„ compte à la ſituation des affaires,
„ au moment où ils ſe liguent pour
„ réformer : les paſſions & l'orgueil
„ offenſé ſont les reſſorts de leurs
„ actions, & ſi malheureuſement ils
„ acquièrent du pouvoir, ils ſont tout
„ auſſi intolérans envers ceux qui con-
„ trarient leurs opinions, que les
„ tyrans qu'ils ont immolés. Croyez-
„ moi, l'homme qui opère tout le bien
„ qui dépend de lui & qui ne laiſſe pas
„ échapper les occaſions de le faire, ſans
„ les rechercher par vanité, cet homme-
„ là mérite notre eſtime & notre recon-
„ noiſſance, & procure à la ſociété des
„ avantages réels ſans une ligue ſe-
„ crète. „

Brick. " Mais des forces réunies
„ ont plus de pouvoir. Si les ames hon-
„ nêtes ſe cherchoient, ſe coalition-
„ noient pour former la jeuneſſe, &
„ lui inculquer de bons principes, ſi

„ elles s'entrefourniſſoient des ſecours
„ &, s'oppoſant avec ardeur au mal,
„ procréoient, pour ainſi dire, une
„ nouvelle génération qui étendît da-
„ vantage le progrès des lumières,
„ ſeule baſe de la vertu & de la ſageſſe;
„ ſi, dis-je, une confrérie ſecrète
„ s'occupoit de ces grands objets, la
„ raiſon & les mœurs n'y gagneroient-
„ elles pas néceſſairement? Ne ver-
„ roit-on point. . . . . » ?

Le Vieillard. « De grâce, arrêtez;
» c'eſt un beau projet de jeune
» homme dont mon imagination s'eſt
» également entretenue: il eſt ſujet
» à mille contradictions. Je ne rougis
» pas de l'avouer, il y eut un temps
» où mon eſprit ſe repaiſſoit de ſem-
» blables chimères; mais j'ai reconnu
» mon erreur. Souffrez que je vous
» découvre en peu de mots les fu-
» neſtes ſuites de votre plan, ou du
» moins ce qui, d'après l'expérience
» puiſée dans l'hiſtoire, doit néceſſai-

» rement en réſulter. — Vous voulez
» que l'avancement des connoiſſances
» embraſſe le monde entier. Quelle
» contradiction ! Malgré l'extrême dif-
» férence de l'organiſation, des cir-
» conſtances, des deſtinées, des
» paſſions des hommes, vous préten-
» dez que tous aſpirent à un ſeul &
» même but, celui de devenir meil-
» leurs, plus ſages & plus éclairés.
» Cela n'eſt poſſible que là où ils
» n'ont point encore formé ces
» grandes ſociétés que nous appelons
» des états, comme dans ces heureuſes
» contrées dont vous m'avez tracé le
» raviſſant tableau. En Europe où le
» germe de civiliſation a jeté de
» profondes racines, c'eſt une chi-
» mère. Voilà ce qu'on peut objecter
» en général à votre plan : venons
» aux détails. Vous voulez que les
» plus ſages de la nation ſe liguent,
» & que le nombre des conjurés
» pour le bien s'augmente autant

» que poſſible. Toute ſociété qui penſe
» à ſon aggrandiſſement, dégénère.
» Malgré les examens les plus rigou-
» reux, les paſſions, l'indulgence &
» d'autres conſidérations humaines in-
» flueront ſur le choix des membres.
» — Vous voulez former la jeuneſſe;
» entendez-vous par-là votre poſtérité?
» Vous le pouvez ſans aſſociation ſe-
» crète. Prétendez-vous étendre vos
» ſoins juſqu'aux enfans des autres?
» ſeront-ils tellement ſous votre inſpec-
» tion, qu'ils ne reçoivent ailleurs dix
» fois plus de mauvaiſes impreſſions,
» que vous ne leur inſpirez de bons
» ſentimens? Des inſtituts ſecrets pour
» l'éducation de la jeuneſſe ont déja en
» eux-mêmes quelque choſe de ſuſpect.
» Ils donnent aiſément lieu à des abus,
» ne forment que des hommes mé-
» diocres, & ſuffoquent le véritable
» génie. - - Vous voulez former des
» hommes en politique, frémiſſez des
» ſuites funeſtes d'un ſemblable pro-

» jet. C'eſt donner accès à l'intrigue
» & à la cabale. D'ailleurs vous vous
» expoſez, par prédilection pour vos
» élèves, à être injuſte à l'égard des
» perſonnes de beaucoup plus de
» mérite. Dans les commencemens
» votre ſociété opérera beaucoup de
» bien, ou plutôt elle en fera autant
» que chaque membre ſéparé en auroit
» opéré en particulier; mais ce bien
» vous paroîtra conſidérable, parce
» qu'il eſt émané de vous, & c'eſt
» ce qui vous ſéduira au point que
» vous croirez avoir fait des mer-
» veilles. Je veux que dans les pre-
» mières années tant que la ſociété
» ſera petite, l'eſprit de corps aide
» à la maintenir dans de bons prin-
» cipes; mais dans la ſuite vos ſoins
» ne ſeront pas également heureux; il
» y aura des élèves moins dociles à
» vos leçons, d'un caractère moins
» eſtimable, ils auront à leur tour la
» direction d'un inſtitut, & ils feront

» des disciples qui leur ressemblent.
» Dès lors arrêtez le torrent si vous
» le pouvez : avec des vues qui se
» perdent au loin dans les ténèbres
» de l'avenir, vous négligerez les
» occasions d'être utile au monde
» réel qui existe sous vos yeux; mais
» je vais plus loin. Vous voulez em-
» pêcher le mal, dites-vous. Connois-
» sez-vous parfaitement ce qui est
» mal, ou du moins êtes-vous tou-
» jours en état de le distinguer? Les
» bornes étroites de l'esprit humain
» le permettent-elles? Les passions
» ne vous éblouiront-elles, ne vous
» égareront-elles jamais? La préven-
» tion ne vous aveuglera-t-elle pas?
» — Non, me répondez-vous. Vous
» êtes donc plus qu'un mortel. —
» Vous voulez déduire de l'expé-
» rience de plusieurs siècles les prin-
» cipes qui serviront de règle à vos
» élèves en politique. Qu'est-il besoin
» de siècles? Si l'expérience fournissoit

» un remède aux maux de l'humanité,
» nous ſerions heureux & ſages depuis
» long-temps. La philoſophie même
» ne détruit pas les paſſions, elle ne
» fait que leur mettre un frein. —
» Vous voulez enfin hâter le progrès
» des lumières : votre eſprit pénètre-
» t-il tout ? Ne rencontre-t-il point
» d'obſtacles qui l'arrêtent ? Avez-
» vous peſé au juſte le degré de
» lumières convenable à chaque indi-
» vidu ? Penſez-vous que d'autres
» n'aient eu les mêmes deſſeins
» avant vous, & regardez-vous comme
» des penſionnaires des petites-mai-
» ſons, ceux qui, n'entrant dans une
» aſſociation ſecrète que pour ſe livrer
» à l'étude des ſciences de ſpécula-
» tion, paroiſſent renoncer à toute
» activité dans le monde ? — Homme
» généreux, je vous plains, vous
» êtes encore bien loin du but. Mais
» quand on y pourroit parvenir,
» combien ne faudroit-il pas que la

» machine avec laquelle on voudroit
» opérer ce grand ouvrage fût com-
» pliquée, & c'eſt dans cette compli-
» cation même que ſe trouveroit le
» germe de la corruption. — Si mal-
» gré tous ces obſtacles vous parve-
» nez à fonder une ligue de cette
» nature ſur des baſes ſolides, votre
» pouvoir ſurpaſſe celui du Créateur
» de cet univers ».

Brick. « Vous m'alarmez. Vous
» êtes donc entièrement prévenu
» contre toute aſſociation de cette
» eſpèce » ?

Le Vieillard. « Non pas; mais je
» n'en admets que de trois ſortes.
» La première eſt une ſociété qui
» conſerve des traditions, s'occupe
» de ſciences & de l'exécution de
» quelques plans, mais qui ne concer-
» nent ni directement ni indirecte-
» ment les droits des gouvernemens.
» Le nombre des membres eſt fixé.
» S'il arrive qu'un homme médiocre

» y pénètre, il ne peut pas beaucoup
» nuire, & à ſon décès on fait un
» choix plus rigoureux pour le rem-
» placer. Cette ſociété exiſte, elle
» ſourit aux folles erreurs des hu-
» mains, s'en amuſe quelque temps
» & évite d'en être infectée. — La
» ſeconde eſt une compagnie qui
» travaille d'après un plan ſimple, à
» la portée de tout le monde, & où
» les bons & les méchans ſont, pour
» ainſi dire, entraînés au même but
» par un torrent irréſiſtible. Elle
» exiſte auſſi, & fidelle à la nature,
» ne bouleverſant point l'ordre des
» choſes, elle fait le bien avec len-
» teur, mais d'une manière infaillible,
» par les conſeils de la première, ſans
» en être entièrement dirigée. — La
» troiſième eſt un nombre de familles
» unies par les liens de la concorde,
» qui ſe détachent pour former un
» nouvel état & fonder une république
» qui dure auſſi long-temps que la

» marche des choſes humaines le
» permet ; mais une telle colonie
» pour ſe préſerver de la perverſité
» du ſiècle, doit ſe ſéparer entièrement
» du reſte du monde. Il y a de telles
» républiques ; je veux même vous
» en faire connoître une dans une
» île voiſine. Les membres de la
» première ſociété ſont les conſeillers
» de ce nouvel état, & en ſavent
» ſeuls la ſituation. Je dois y paſſer
» demain ; voulez-vous m'y accom-
» pagner ? Vous êtes le premier à
» qui cette faveur ſera accordée ;
» auſſi ne pourrez-vous y reſter que
» trois jours & ne jamais me quitter.

» J'acceptai ſa propoſition avec
» joie ; nous nous mîmes en route
» dans la nuit, & ayant traverſé
» des ſentiers inconnus, nous arri-
» vâmes à un lac. Une barque d'une
» conſtruction ſingulière nous paſſa
» à l'autre bord. — Voici le détail
» de ce que j'eus occaſion de voir

» dans cette île pendant les trois » jours que j'y demeurai ».

J'allois en commencer la lecture, quand nous nous trouvâmes devant Amsterdam. Nous y abordâmes heureusement, & ayant eu soin de serrer mon manuscrit, je mis pied à terre avec le reste de la compagnie.

CHAPITRE IX.

Séjour de Pierre à Amsterdam. Rencontre inattendue. Il fait de nouvelles connoissances à l'Auberge.

« En vérité, Monsieur le capi- » taine! » dis-je en fermant mes poches, car la presse étoit grande, « en vérité, c'est un coup d'œil en- » chanteur que ce port. Je ne me » repens pas d'avoir fait ce voyage. » Et puis cette quantité de barques » qui croisent entre les vaisseaux. » De quoi l'homme n'est-il point

» capable? Le beſoin & l'avidité du » gain l'ont porté aux inventions les » plus hardies ». Je parlois encore ſur le même ton, lorſqu'un inconnu me tirant doucement par l'habit, me fit ſigne qu'il avoit une lettre à me remettre. Au même inſtant un autre embraſſoit tendrement le capitaine pour l'empêcher d'avoir les yeux ſur moi; mais j'avois fait une trop cruelle expérience des artifices des recruteurs pour donner dans ce piége. Je repouſſai rudement l'affable étranger & perçai à travers la foule juſqu'à mon officier qui ſecouoit vivement l'homme aux embraſſades, & le renvoyoit avec un ſoufflet bien appliqué. Nous nous fîmes jour au milieu des flots du monde qui inondoient le port, & arrivâmes ſans autre accident à une auberge où le capitaine étoit connu.

Le jour étoit trop avancé pour aller trouver le vieux M. van Haftendonk. Il demeuroit dans un quartier éloigné.

Nous étions cependant curieux de ſavoir ſi ſon fils nous avoit précédés. Mon conducteur réſolut de s'en informer auprès d'un ami dans le voiſinage.

En attendant j'entrai dans le ſalon. Je me fis donner du thé ; & me déſennuyai en fumant ma pipe & en faiſant des remarques ſur les perſonnes qui s'y trouvoient raſſemblées. C'étoit un mélange d'hommes aſſez bizarre. L'eſprit encore occupé des obſervations de mon ami Brick, je rêvois aux préjugés des humains, lorſque la converſation de l'une des tables voiſines fixa mon attention. Les interlocuteurs étoient un médecin Allemand, un jeune bachelier, & un marchand.

Le Médecin. « Oui ! il eſt mort hier » matin ; c'eſt dommage. C'étoit un » jeune homme vigoureux & bien » portant ; il n'y avoit pas le moindre » indice d'une maladie chronique.

» Les inteſtins frais & ſains. Ces » inflammations de poitrine empor- » tent tout d'un coup les plus ro- » buſtes. Le docteur Labberhuis n'a » ſurement rien négligé. J'ai vu toutes » ſes ordonnances ».

Le Marchand. « Quelle déſolation » pour la famille ! un fils unique ! » Le pere eſt bien, il fait de grandes » affaires ».

Le Bachelier. « C'eſt un homme » avancé en âge, il ne penſera pas » à ſubir une ſeconde fois le joug » du mariage ; mais il peut d'autant » mieux aſſiſter l'indigence. Le *Do-* » *mine* (*a*) Lummeldick loue ſingu- » lièrement cette maiſon, & aſſure » que le fils eſt décédé dans des » ſentimens fort religieux, & qu'il » a emporté des regrets ſincères & » vifs du chagrin cauſé à ſon père ».

Le Marchand. « Ce n'étoit qu'un » méſentendu ; il n'a point cauſé de

(*a*) Nom des Prédicateurs en Hollande.

» chagrin à ſon père. La Demoiſelle
» à laquelle il avoit promis ſa main
» à Riga eſt de bonne maiſon, fort
» riche. Mais des gens mal inten-
» tionnés avoient préſenté la choſe au
» vieux Haftendonk ſous un faux jour.
» Ne vous en déplaiſe, Monſieur le
» bachelier, on en accuſe fortement
» votre *Domine*, & je crois l'accuſa-
» tion fondée ».

Le Bachelier. « Permettez, Mon-
» ſieur, on le lui impute mal à propos.
» Malheureuſement, on ſe plaît tou-
» jours à chercher des torts aux
» eccléſiaſtiques. Il a parlé d'après
» ſa conſcience, & ſi le fils avoit
» eu des ſentimens religieux, il auroit
» dû reſpecter la volonté de ſon père,
» indépendamment de toute autre
» conſidération ».

Le Marchand. « Il avoit tant de
» raiſons de ſe flatter du conſentement
» de ſon père. La réponſe tarda un
» peu, & en attendant il fit trop de
» chemin dans ſes amours ».

Le Médecin. « Je vous entends ; » oh ! cela eſt très-pardonnable. » Nous dépendons de l'organiſation » de notre corps. Et penſez donc, » deux jeunes gens ! La chair eſt » foible » !

Le Marchand. « Cependant l'on » avoit repréſenté la choſe au père » ſous les couleurs les plus noires, » & votre vénérable *Domine* n'y avoit » ſans doute pas peu contribué ».

Le Bachelier. « Pardonnez » !

Le Marchand. « Quoi qu'il en ſoit, » on lui avoit dit que ſon fils négli- » geoit ſes affaires à Riga, qu'il y » avoit des liaiſons ſuſpectes avec une » femme ſans mœurs, qu'il s'étoit » jeté dans la débauche & contractoit » des dettes »....

Le Médecin. « Et ces rapports étoient » controuvés » ?

Le Marchand. « Sans doute, rien » n'étoit plus faux ; ſa conduite étoit » ſage, ſes mœurs douces. Vraiſem-

» blablement on avoit intercepté les » lettres écrites à ſon père pour en » obtenir l'agrément de ſon mariage. » Le vieux M. van Haſtendonk lui » ordonna de revenir promptement » dans ſa patrie, & de ne plus ſonger » à l'union projetée ».

Le Médecin. « L'infortuné! Ce con- » tre-temps dut lui donner la fièvre ».

Le Marchand. « Craignant d'encou- » rir la diſgrâce de ſon père, il ſe » hâta de quitter Riga, écrivit deux » mots à ſa malheureuſe Amante prête » à devenir mère, & partit clandeſ- » tinement dans l'eſpoir d'appaiſer le » courroux paternel par ſa préſence & » ſa docilité ».

Le Médecin. « Ce voyage précipité » aura échauffé ſon ſang ».

Le Marchand. « Un officier au » ſervice de la république, mais » Livonien de naiſſance, ſe trouvoit » alors à Riga. Il étoit ami de la » maiſon Meinhardt & connoiſſoit

» M. Haftendonk le père. Etant » également ſur le point de rejoindre » ſa garniſon, il ſe chargea de s'in- » former en route du jeune fugitif. » Ignorant toutes les circonſtances » de l'affaire, il expédia un courrier » au vieux Haftendonk, lui manda » que ſon fils avoit abandonné une » Demoiſelle de bonne famille après » avoir triomphé de ſa pudeur, & le » pria de l'autoriſer par un plein » pouvoir judiciaire à le pourſuivre » & à l'arrêter par-tout où il le » rencontreroit ».

Le Bachelier. « J'ai cru que la » Demoiſelle délaiſſée avoit accom- » pagné le capitaine.

Le Capitaine. « Non, elle le ſuivit » avec un autre ami de ſon père ».

Le Médecin. « Voilà une hiſtoire » bien compliquée; mais que dit le » vieux Haftendonk, quand il eut reçu » les nouvelles de l'officier » ?

Le Marchand. Naturellement il ne

» ſut que dire ; il remarqua bien qu'il » y avoit quelque méſentendu, puiſ- » que le fils n'avoit quitté Riga qu'en » conformité de ſes ordres. Cepen- » dant il donna le pouvoir demandé » pour l'arrêter, pour l'unir de gré » ou de force à la Demoiſelle offenſée, » pour lui amener les deux époux ».

Le Bachelier. Excuſez, Monſieur, ſi je vous interromps ; le capitaine n'a pas rejoint le fils, à ce que je crois ; ce dernier eſt revenu avant lui.

Le Médecin. Oui : & dès l'inſtant de ſon arrivée, il a été attaqué de la maladie qui l'a mis au tombeau.

Le Marchand. On ignore le ſort de la Demoiſelle ; l'officier n'eſt pas encore de retour.

L'on conçoit aiſément quel intérêt je prenois à cette converſation, & quelles idées elle fit naître dans mon eſprit. Le véritable époux étant mort, ſi celle à qui j'avois été forcé

de donner la main vivoit encore, mon union étoit indubitablement valide; — mais j'étois ſans fortune, ſans état. J'attendis le retour du capitaine avec impatience, & me gardai bien de faire paroître aux étrangers la part que je prenois à leurs diſcours.

Cependant le marchand & le Bachelier étoient ſortis: le médecin reſtoit ſeul. Il s'approcha de moi, & me fit mille queſtions. Dans moins d'une demi-heure, il me raconta une foule d'anecdotes que je n'étois point curieux de ſavoir; il s'offrit à m'accompagner dans la ville, pour m'en montrer les curioſités, & me demanda entr'autres, ſi j'avois vu le théâtre d'anatomie? « Nous venons de rece-» voir tout à l'heure, » ajouta-t-il, » un *ſujet* de la maiſon-de-correction. » Demain on commencera à le diſſé-» quer, je viendrai vous prendre à » neuf heures ». En vain je lui objectai que je ne connoiſſois rien à l'a-

natomie, il me preſſa ſi vivement, que, pour me délivrer de ſes importunes ſollicitations, je promis de l'attendre à l'heure fixée : ſatisfait de ma complaiſance, il partit.

Pour me remettre du trouble où les nouvelles de ces Meſſieurs m'avoient jeté, j'allois remonter dans mon appartement, quand le capitaine entra. « Venez, me dit-il, » j'ai à vous entretenir d'affaires im» portantes. Faiſons une courte pro» menade ». Je le ſuivis, & il me raconta ce dont j'étois déja informé.

Nous délibérâmes enſuite ſur ce qu'il y auroit à faire : voici le réſultat de notre entretien. Le capitaine ſe tranſportera chez le vieux Haftendonck, lui fera un récit fidèle de toutes les circonſtances, & l'engagera à des largeſſes à mon égard pour me dédommager du temps perdu & me mettre en état de retourner à Hambourg. Un ami de mon épouſe lui annoncera,

annoncera, en gardant les précautions néceſſaires, la mort de ſon Amant. On lui cachera encore, ainſi qu'à la famille, qu'un autre eſt ſon époux; & on la diſpoſera à retourner chez ſes parens, à Riga, d'abord après ſes couches. Le vieux Haftendonk écrira à ſes parens; lui aſſurera des rentes proportionnées à ſon état, comme à ſa belle-fille, & tâchera de me procurer une place convenable à mes talens; quand je ſerois pourvu, je devrois reparoître ſur la ſcène, me préſenter à mon épouſe & à ſa famille, & lui découvrir le fatal ſecret; dès-lors elle n'héſiteroit point à ratifier les nœuds une fois contractés, & je me verrois en poſſeſſion d'une femme riche & aimable.

Avec tout cela, il y avoit encore trois points principaux incertains. Mon épouſe pouvoit être morte en couches; nous l'avions quittée dans une ſituation très-critique: quel ſeroit, dans

ce cas, le droit de mon prétendu fils à la ſucceſſion des biens du vieux Haftendonk & du père Meinhardt ? Les grands-pères voudront-ils le légitimer? & M. van Haftendonk ſouſcrira-t-il entièrement à notre plan ? Il étoit cependant bien imaginé, & nous le regardions comme ſi naturel & ſi équitable, que, pleins de cette eſpérance qui berce les hommes, nous paſsâmes gaîment la ſoirée.

Le lendemain matin, mon capitaine étoit ſur le point de ſortir quand le médecin, fidèle à ſa promeſſe, entra chez moi & me traîna avec une politeſſe importune au collége d'anatomie. Nous y arrivâmes de bonne heure : il n'y avoit que le concierge. Celui-ci nous montra le cadavre ſur une table couverte d'un linge. « C'é-» toit un homme robuſte & nerveux, » dit le médecin, voulez-vous le voir? » En même temps il le découvrit. Mais que vis-je, grand Dieu ! devois-je en

croire mes yeux? je le regardois encore.. c'étoit lui-même!— Et qui penſez-vous que ce fût? Haudritz, mon ancien ſéducteur Haudritz! Cette vue fit ſur moi une violente impreſſion; mon conducteur la remarquant, en demanda la cauſe ... » Comment ce cadavre eſt-il ici, m'é- » criai-je?.... ou plutôt, comment » cet homme eſt-il venu à la maiſon de correction? » Mon conducteur ſatisfit ma curioſité.

Haudritz étoit parti de Hambourg avec un capitaine de vaiſſeau qui devoit le conduire aux Indes. Il fut d'abord à Amſterdam où il s'arrêta quelque temps. Là, l'oiſiveté réveilla ſes mauvais ſentimens. Les inclinations vicieuſes l'entraînèrent à de nouveaux crimes. Le capitaine, qui l'avoit nommé ſon ſecrétaire, le ſurprit à l'inſtant où il ſe diſpoſoit à lui voler ſa bourſe, il le renvoya ignominieuſement après l'avoir accablé de coups. Dépourvu de reſſources, il

recommença un train de vie déréglé. Les négocians d'Amſterdam ont le droit de punir à leur gré quiconque commet un vol à la place où ils ſe raſſemblent pour affaires de commerce. Haudritz, ayant enlevé la montre à quelqu'un, fut pris auſſitôt. Les Hollandois n'entendant pas raillerie ſur cet article, le rouèrent de coups & le jetèrent dans le canal : Un Juif lui ſauva la vie, & le reçut chez lui. Par reconnoiſſance, il ſe rendit encore coupable de larcin à ſon égard & voulut proſtituer ſa fille, l'Hébreu perdit patience & lui fit aſſigner un logement à la maiſon de correction. Telle fut la fin d'un homme, jadis mon compagnon de voyage dans le chemin du vice. Qui ſait ſi, dans d'autres circonſtances, avec une organiſation & des aventures différentes, je ne l'aurois pas ſurpaſſé en ſcélérateſſe ! Pourquoi faut-il qu'il y y ait des cœurs ſi pervers ! ſortant

des mains du Créateur, c'étoit une planche ſur laquelle le ſoin & l'éducation pouvoient graver toutes ſortes de caractères..... Mais ne ſeroit-on pas tenté de croire qu'il eſt beaucoup de ces planches où les caractères ſont gravés dès leur naiſſance? — En examinant ma façon de penſer actuelle, je ne trouvai pas, il eſt vrai, cette *fermeté dans le bien* qui mérite le nom de *la vertu*, mais *l'amour & le ſentiment de l'honnête & du bon.* Rien au monde pouvoit-il mieux m'affermir dans le vrai chemin, que l'expérience journalière des peines, ſuite inévitable du crime, même ici-bas!

Cette conſidération & ces idées affligeantes qui l'accompagnoient, me firent détourner les yeux de ces froides dépouilles, je quittai précipitamment mon conducteur & repris le chemin de mon auberge. Mais j'eus le malheur de m'égarer, & craignant de rencontrer des carrefours déſerts où je fuſſe

expoſé, (quoiqu'il y ait moins de dangers à Amſterdam que dans beaucoup de petites villes) j'entrai dans un café.

Un officier ſe trouva ſur mon paſſage : je ſortois & nous nous arrêtâmes tous deux pour nous faire place. J'eus le temps de le conſidérer avec plus d'attention. Une envie dont ſon menton étoit marqué me frappa. Le couſin de Mme de Latthauſen qui m'engagea dans les troupes du Duc de *** avoit une tache ſemblable dans le viſage ; .... ſa figure & ſon maintien étoient lès mêmes : plus j'examinois, & plus je me perſuadois que je voyois M. de Redmer. Ayant déſerté du Regiment, j'avois tout à craindre de la ruſe ou de la violence, ſi j'étois reconnu. Mais cet officier ayant eu lui-même des déſagrémens qui lui avoient fait quitter le corps où nous ſervions, je ne pouvais pas ſuppoſer qu'il ſeroit encore zélé pour

ce ſervice au point de me pourſuivre, & ma frayeur fut bientôt diſſipée : je m'arrêtai près d'une heure au café, & payai un guide qui me reconduiſit à l'hôtel.

Le Capitaine revint à midi, chargé de nouvelles peu conſolantes. Au lieu de ſe montrer reconnoiſſant de ſes peines, le vieux Hafftendonk avoit paru lui attribuer le mauvais ſuccès de ſes ſoins, rejetant bien loin toute propoſition dont j'étois l'objet. « Ce-» pendant, ajouta l'officier, inſenſi-» blement je ſuis venu à bout de le » fléchir : repoſez-vous ſur moi ; il » vous payera les frais de retour à » Hambourg : paſſez encore quelques » ſemaines à Amſterdam, peut-être » réuſſirons-nous à en obtenir davan-» tage : j'y travaillerai avec chaleur ; » agréez, en attendant, cette petite-» ſomme pour vous déſennuyer ici. »

Muni de ces reſſources, & fondant mon eſpoir ſur les ſoins généreux de

mon conducteur, j'employai mon temps à voir les curioſités d'Amſterdam. Par tout où je jetois les yeux, je découvrois quelque choſe d'extraordinaire. M. de Dobelmayer (c'eſt le nom du capitaine) m'introduiſit dans de bonnes ſociétés, & contribua à me rendre le ſéjour de cette grande ville auſſi agréable que poſſible. Il engagea enfin M. van Haſtendonk à me voir. Je me tranſportai chez lui. Malheureuſement je n'eſſuyai pas aſſez mes pieds aux paillaſſons & décrottoirs à l'entrée de la maiſon. Ayant monté un eſcalier poli & gliſſant comme une glace, une groſſe ſervante remarqua avec effroi un peu de boue à mes ſouliers, auſſitôt elle me prit ſur ſes bras, comme un enfant, me repoſa en bas, & ne me permit de remonter qu'après que ma chauſſure fut entièrement propre. Cette ſcène comique me déconcerta un peu. J'articulai cependant ma demande en françois. M. van Haſten-

donk m'écouta avec tant de ſérieux & de ſang froid, qu'il reſſembloit à un homme qui ſe fait conter des nouvelles pour s'endormir. Je parlai longtemps avec feu; au lieu de me répondre il me demanda quelle ſorte d'affaires je faiſois à Amſterdam? cette queſtion me mit dans la néceſſité de recommencer ma harangue. Il l'auroit entendue dix fois de ſuite, ſi ſon commis n'étoit venu lui dire quelque choſe à l'oreille. Ce rapport étoit ſans doute intéreſſant, car auſſitôt on me quitta.

Le ſuccès de cette viſite n'étoit aſſurément pas flatteur; j'en fis part à mon ami, il m'exhorta à la patience, & promit de tenter l'impoſſible. Au bout de trois ſemaines il parvint à porter l'Hollandois à un accommodement. Cet homme dur conſentit enfin à accorder une modique rente à la veuve, ainſi dite, de ſon fils, & à ce qu'on lui déguisât encore les véritables cir-

conſtances de ſon mariage ; mais il ne voulut ſe décider à rien en faveur de l'enfant. Le ſacrifice auquel il ſe prêta à mon égard, fut de ſe charger des frais de mon retour à Hambourg, & de me faire un don de vingt ducats. J'obtins auſſi un certificat authentique & formel, comme étant l'homme qu'on avoit marié à Hambourg avec la Demoiſelle Meinhardt de Riga ; mais on me laiſſa le ſoin de m'ouvrir moi-même une carrière honorable qui pût appuyer mes droits à cette union. Cependant M. de Dobelmayer me promit de s'intéreſſer fortement en ma faveur auprès des parens de mon épouſe, & nous convînmes, pour cet effet, d'entretenir un commerce de lettres ſuivi.

Rien n'empêchoit alors mon départ : j'étois déterminé à retourner à Hambourg ; mais je ne me ſentois plus d'inclination pour l'art de Roſcius. Mille projets ſe croisèrent dans ma

tête; celui de me faire connoître ſur le théâtre du monde par mes talens pour la muſique s'y fixa. Cette carrière ne me promettoit pas des tréſors, mais elle pouvoit m'élever à la dignité de directeur des concerts d'un prince : Je communiquai ce plan à Reyerberg, & lui promis de le rejoindre bientôt à Hambourg. Mon début, en qualité de virtuoſe, fut un concert que je donnai à Amſterdam. Ma vanité & ma bourſe s'en trouvèrent également bien : l'affluence fut grande & les applaudiſſemens outrés. M. de Redmer honora auſſi l'aſſemblée de ſa préſence. Je n'avois pas pris la précaution de déguiſer mon nom ſur les affiches, & je vis dès cet inſtant qu'il obſervoit mes demarches, me ſuivoit dans les lieux publics, & feignoit néanmoins de ne m'avoir jamais vu. Cette conduite me donna de l'inquiétude & me décida à hâter mon

départ. Un événement ſingulier me fortifia encore dans cette réſolution.

Accompagné de deux amis, je traverſois une rue bordée de femmes publiques. Ils m'avertirent qu'elles avoient coutume d'agacer les paſſans en leur enlevant le chapeau que l'on dégageoit enſuite en leur donnant une bagatelle. « Le ſoir, ajoutèrent-ils, » elles font une ſeconde toilette & ſe » rendent dans des eſpèces de guin- » guettes appelées *Speel-huiſer* où, » par l'étalage de leurs attraits, elles » tâchent d'engager quelqu'un à les » accompagner chez elles, ou à les » ſuivre dans un des cabinets conſa- » crés au plaiſir & nommés *Bover*. Dans » la ſalle même il ne ſe paſſe rien » qui puiſſe faire rougir la pudeur la » plus ſévère. Il y vient même des » perſonnes de très-bonnes mœurs». Je témoignai le déſir de voir un de ces *Speel-huiſer*, & nous convînmes

d'y aller : après le ſouper nous réalisâmes ce projet. Il y avoit une ſociété nombreuſe, & le bruit étoit ſi grand, que nous nous décidâmes auſſitôt de nous en retourner. En ſortant du ſalon il falloit paſſer devant un autre appartement ; on y faiſoit de violens éclats de rire. Je reconnus en même temps la voix de M. de Redmer ; & ayant eu la curioſité de prêter l'oreille à ce qu'il diſoit, j'eus le bonheur d'entendre les inſtructions qu'il donnoit à une femme pour me ſéduire, m'attirer chez elle & me livrer enſuite entre ſes mains. Vraiſemblablement il m'avoit vu entrer dans cette maiſon.

Les pourſuites de cet homme me parurent dangereuſes : je pris congé de mon bienfaiteur le capitaine de Dobelmayer. Il me réitéra la promeſſe d'entretenir un commerce de lettres avec moi & de s'employer en ma faveur auprès des deux familles

Haftendonk & Meinhardt. Il me procura auſſi des lettres de recommandation pour Hambourg, Lubeck & Bremen, de la part des premiers négocians d'Amſterdam: il me vantoit comme un virtuoſe de la plus grande habileté. De peur d'accident, & pour avoir un nom plus mélodieux, j'imaginai de prendre, au lieu de Pierre Claus, celui de Signor Pedro Clozetti. En cette qualité, je m'embarquai ſur le premier bâtiment qui mit à la voile pour Hambourg.

CHAPITRE X.

Départ d'Amſterdam. --- Fin du manuſcrit. --- Retour à Hambourg.

LA ſociété que je trouvai ſur ce vaiſſeau n'étoit pas des plus choiſies. Un vieux capitaine Hollandois, en perruque noire, avec ſa femme &

ſes enfans allant a Hildesheim pour y recueillir un héritage. — Tous de triſtes carricatures. — Quelques jeunes marchands : un profeſſeur de Leyden, infatué de ſes connoiſſances dans les langues Orientales, mérite que perſonne de la compagnie ne pouvoit lui conteſter ; un étudiant en droit ; un acteur François, & parmi pluſieurs autres voyageurs de peu de conſéquence, un baron Allemand avec ſon précepteur. Ce dernier étoit égoïſte inſupportable, parlant de lui même avec un amour propre choquant, & faiſant entrer dans tous ſes propos groſſiers des expreſſions qui détournoient l'attention des objets dont il s'agiſſoit, pour la ramener ſur lui. Comme, « vous ne me connoiſſez » pas, Meſſieurs, je ſuis ami ſévère » de la vérité & de la juſtice ; ce qui » bleſſe ces deux vertus m'offenſe » : — ou bien, « je conſidère les choſes » ſous le point de vue où il faut les

» voir. Rien ne peut m'éblouir ;
» aucune conſidération humaine n'eſt
» capable de me faire varier ; ferme
» dans mon opinion, je foule aux
» pieds les préjugés ». Toujours ſon panégyrique étoit aux dépens du reſte des hommes. « Je ne ſuis pas comme
» la plupart des imbéciles humains,
» foibles & vacillans dans leurs prin-
» cipes, qui ne voient les objets
» qu'à moitié, ou par des verres qui
» leur faſcinent le syeux ». Bref, il ſe regardoit comme le point central de la ſageſſe & de l'infaillibilité, auſſi lui causâmes-nous la joie de le laiſſer jouir de ſa propre compagnie. Les eſprits médiocres lui étoient naturellement à charge ; nous le quittâmes l'un après l'autre, &, comme la ſociété entière ne m'édifioit guères, je montai ſur le tillac, où j'achevai l'Hiſtoire extraordinaire de mon ami Brick.

Fin du Manuſcrit.

« L'île n'avoit proprement point » de conſtitution fondée ſur des loix » écrites ; ſon gouvernement étoit » ſimple & naturel, repoſant ſur les » principes ſuivans.

» Les ſoixante familles qui s'étoient » établies les premières dans l'île, » en avoient partagé la moitié en » ſoixante parties égales. L'on bâtit » de petites chaumières, aſſez vaſtes » pour une famille de quatre ou cinq » perſonnes ſur chaque emplacement ; » ces maiſonnettes étoient environ- » nées de leurs champs & de leurs » jardins. Tous les membres de la » Colonie faiſoient quelque métier » utile, & voici les principaux points » dont ils étoient convenus.

» Il n'y aura aucune diſtinction » entre les états & les profeſſions » quelconques ; avantageuſes au bien

» public, toutes ſeront également eſ-
» timées. Les habitans de l'île porte-
» ront tous le même habillement, il
» ſera défendu d'introduire des livres
» ou des cahiers écrits. L'uſage de
» l'écriture eſt abſolumennt défendu
» dans la Colonie. Les ſciences &
» les connoiſſances ne ſe communi-
» queront que par tradition orale ;
» les hommes inſtruits emploieront
» leurs loiſirs à tranſmettre leurs
» lumières à leurs enfans & à leurs
» amis. Si leurs leçons ſont intéreſ-
» ſantes, elles ſe propageront ; celles
» qui manquent d'intérêt ſeront bien-
» tôt oubliées. Il n'y avoit pas de
» maîtriſe ſavante ; la vérité étoit un
» bien vacant, chacun pouvoit s'em-
» parer d'autant de portions de ce
» fonds qu'il vouloit, & les diſtri-
» buer à ſon gré. Vingt familles
» avoient en commun quatre édifices
» publics. Le premier ſervoit à l'é-
» ducation des enfans des deux

» fexes : depuis l'âge de ſix ans juſ-
» qu'à quatorze ans, ils appartenoient
» à l'état, & étoient tous élevés de
» la même manière. Entrant dans leur
» quinzième année, on conſultoit
» leur goût & leurs talens pour les
» décider à un genre de vie. Le
» ſecond bâtiment étoit un hôpital
» pour les malades. Le nombre en
» étoit très-petit, l'innocence & la
» régularité des mœurs les préſer-
» voient des fléaux cruels qui déſolent
» ailleurs l'humanité. A meſure que
» la population augmentoit, on dé-
» tachoit de la partie de l'île inha-
» bitée, des terrains d'égale grandeur
» à ceux qui étoient occupés. Per-
» ſonne n'oſoit cultiver plus que ſa
» portion de terre, & tous étoient
» obligés d'en ſoigner eux-mêmes la
» culture, indépendamment de l'exer-
» cice de leurs métiers. Les forêts &
» les prairies étoient en commun,
» ſous l'inſpection des anciens.

» A peine un membre de la Colonie » avoit-il atteint ſa ſoixantième an- » née, qu'il étoit diſpenſé du travail » ordinaire, & entroit dans le troi- » ſième bâtiment public, pour être » ou juge de la nation, ou directeur » de l'inſtitut des enfans & de l'hôpi- » tal. Le quatrième édifice ſervoit de » réfectoire aux vingt familles; elles » s'y réuniſſoient, deux fois par » jour, pour prendre leurs repas.

» Ceux des habitans de l'île qui » parvenoient à l'âge de quatre-vingts » ans, étoient les gouverneurs de » l'état. Ils s'aſſembloient une fois » par an, dans un jour ſolemnel, « pour délibérer, avec les anciens » du peuple, ſur le ſalut de la » république.

» Vingt familles formoient une tri- » bu. L'île entière pouvoit être re- » gardée comme une ſeule maiſon » habitée par des hommes étrangers » au luxe, à l'intempérance & à la

» différence des conditions. L'avan-
» tage de chacun en particulier étoit
» l'intérêt de tous ; la raiſon ſeule
» étoit leur guide. Les inquiétudes
» de la vie leur étoient inconnues ;
» il n'y avoit pas de propriété. Les
» artiſans délivroient leurs ouvrages
» aux vieillards, & les laboureurs,
» le produit des campagnes ; l'etat
» veilloit, en revanche, à leur
» entretien. Les juges faiſoient des
» viſites journalières, afin de s'aſ-
» ſurer ſi tous les individus obſervoient
» fidèlement les ſtatuts de la ſociété.
» Y avoit-il un ſujet rebelle à la
» loi ; (cent & vingt ans n'en
» avoient fourni qu'un ſeul exemple)
» on l'embarquoit, les yeux ban-
» dés, pour le tranſporter de l'autre
» côté du lac & le mettre dans le
» pays des Si-mi-chiréens ; il ne
» pouvoit revenir dans l'île, le
» chemin en étant abſolument in-
» connu. L'exil étoit le ſeul châtiment

» déterminé par les loix & les peines
» de mort proſcrites. Les juges ſa-
» voient qu'on ne peut point enlever
» à l'homme ce qu'on eſt hors d'état
» de lui rendre. Aucun gouverne-
» ment ne peut ni donner, ni aſſurer
» la vie à un ſujet ; il n'oſe donc
» l'ôter à perſonne. Il doit être per-
» mis à tout homme de ſe faire un
» ſyſtème de morale, & d'admettre
» ou de rejeter ceux déja tracés ;
» mais le grand nombre a le droit de
» veiller à ce que le défaut de princi-
» pes de quelques individus ne trouble
» pas le repos général. Par conſéquent,
» il eſt juſte de forcer quelqu'un,
» par la pluralité des voix, à recon-
» noître certaines loix raiſonnables ;
» & s'il refuſe de s'y conformer,
» on peut le contraindre, le lier,
» le mettre aux fers, le bannir, le
» rayer de la liſte des citoyens ; mais
» non le retrancher du nombre des
» êtres vivans : il a joui de la vie avant

» que d'acquérir les droits de citoyen.
» L'état lui donne l'exiſtence civile,
» il peut auſſi l'en priver, mais il
» ne peut être arraché au monde que
» par celui qui l'y a placé.

» La conſtitution de cette Colonie
» repoſoit ſur la nature; des conven-
» tions réciproques en formoient les
» liens. Les paſſions & l'intérêt n'in-
» fluoient point ſur les affaires.

» Les liaiſons des deux ſexes étoient
» innocentes & pures. Il n'y avoit
» pas d'exemple d'un commerce illé-
» gitime. La ſimplicité des mœurs
» préſervoit ces ſages inſulaires des
» déſirs précoces & immodérés. Mille
» cauſes accidentelles qui ſont des
» occaſions de déréglement en Eu-
» rope leur étoient étrangères: ſe
» ſentoit-on preſſé du doux beſoin
» d'aimer, on choiſiſſoit une épouſe,
» & facilement on l'obtenoit. Parmi
» toutes les filles également riches,
» on en voyoit rarement d'infirmes,

» de défigurées : des occupations
» continuelles, & la ſainte pré-
» ſence de leurs parens écartoient
» loin d'elles de honteuſes tentations.
» Jamais, (la loi étoit générale &
» inviolable) jamais une femme n'o-
» ſoit ſe trouver ſeule avec un
» autre que ſon mari, ni même lui
» dire quelque choſe en ſecret. Per-
» ſonne, au-deſſus de ſoixante ans,
» n'affectoit du myſtère dans ſes diſ-
» cours. On n'avoit aucun ſujet de
» cacher quelque choſe, tout le
» monde ayant le même intérêt. L'é-
» ducation étant parfaitement égale,
» il n'arrivoit jamais, comme en
» Europe, de n'oſer parler de *cer-*
» *taines choſes* à certaines gens.

» D'après les principes d'une édu-
» cation ſimple, on inculquoit aux
» enfans les ſeules connoiſſances des
» ouvrages de la nature, & celles
» de leurs devoirs. L'inſtruction pra-
» tique étoit fondée ſur le bon exem-

ple,

» ple, ſur l'inſpection rigoureuſe à
» laquelle ils étoient aſſujettis, ſur le
» ſoin de former leurs cœurs & de
» les rendre ſenſibles, par des con-
» verſations qui élevoient l'ame, &
» donnoient de l'énergie à l'eſprit.
» La ſeule vérité avoit droit de les
» toucher; on leur donnoit une
» ſtoïque inſenſibilité pour toute idée
» fantaſtique. Ils n'oſoient croire que
» ce qu'ils comprenoient, ſans cepen-
» dant révoquer abſolument en doute
» ce qui étoit au-deſſus de leur
» portée. Dans l'enfance, on ne leur
» apprenoit autre choſe de la nature
» de Dieu, ſi ce n'eſt que ce Dieu,
» créateur & conſervateur, eſt au-
» deſſus des facultés bornées de
» l'eſprit humain; que le ſeul moyen
» de s'élever juſqu'à l'Être ſuprême
» étoit une tendance conſtante vers
» la perfection, & qu'après avoir utile-
» ment fourni la carrière du travail,
» les ſacrificateurs (c'étoient les vieil-

» lards) donneroient, au terme
» dernier, des lumières qu'on avoit
» droit d'attendre comme la juſte
» récompenſe de ſes vertus. De cette
» façon, perſonne n'étoit initié dans
» les myſtères de la religion qu'après
» avoir été utile à la Colonie pendant
» ſoixante ans. Malgré cela, il n'y
» avoit pas un homme qui, en ſuivant
» les préceptes de la ſageſſe, eût
» ſenti quelque trouble & demandé
» pourquoi il pratiquoit la vertu.
» On croyoit ſans peine aux pré-
» ceptes d'une révélation divine,
» parce que l'on remarquoit, dans
» ces loix, le réſultat de la ſageſſe
» ſuprême. Contens de jouir des
» bienfaits de l'Être ſouverainement
» bon, l'on ne demandoit point d'au-
» tre preuve de ſon exiſtence. Une
» fête religieuſe & ſolemnelle, célé-
» brée tous les ans, embraſoit les
» cœurs d'un nouveau zèle pour la
» vertu; reſſerroit leurs liens, leur

» faiſoit éprouver un degré d'enthou-
» ſiaſme qui élevoit les ames ſans
» les exalter, & fourniſſoit en même
» temps au peuple entier l'occaſion
» de ſe conſidérer comme une famille
» heureuſe. Il n'y avoit point d'autre
» culte public de la Divinité, on
» célébroit ſes bienfaits, par des
» chants, des danſes, des jeux &
» des repas modérés. Ce feſtin duroit
» trois jours, également conſacrés
» aux affaires les plus importantes
» de l'état; à l'adminiſtration de la
» juſtice, à la diſtribution des terres
» en faveur des nouveaux membres
» de la Colonie, à la formation des
» mariages; à la diſpenſation des
» travaux ordinaires pour les ſéxagé-
» naires, & à d'autres occupations
» ſemblables. — J'aſſiſtai à cette
» ſolemnité le matin ».....

Mais! où donc eſt la fin du manuſcrit ? Je n'en ai rien égaré...; Le nombre de pages eſt le même que dans

le moment où je l'ouvris pour la première fois après mon départ d'Hambourg. — Infortuné que je ſuis ! l'eſſentiel me manque : c'eſt de ſavoir la ſituation de cette contrée. M. Brick, au commencement de ſon journal avoit promis de l'indiquer. Perſonne ne voudra croire à la réalité des choſes rapportées ; on les prendra pour un ſonge. J'ai bien penſé d'abord, moi-même, que tout ceci pouvoit n'être qu'un *ipſe fecit* de M. Brick de glorieuſe mémoire ; auſſi ne fondois-je pas beaucoup d'eſpoir ſur les richeſſes que cet héritage de notre ami commun nous vaudroit, à Reyerberg & à moi. Cependant j'ai cru de mon devoir de communiquer à mes lecteurs ce fragment tel que je l'ai reçu. Chacun eſt libre d'en croire ce qu'il voudra. Mon avis, au ſurplus, ſeroit d'admettre ce récit comme véritable & digne de foi, quelque invraiſemblable qu'il paroiſſe. Il faut, comme

diſent les juriſconſultes, s'en rapporter au témoignage du père, *in favorem partûs*. Mais ſi quelque puiſſant du ſiècle eſt tenté de faire l'acquiſition de ces pays & qu'il voyage, à cet effet, vers les régions polaires, je n'ai nulle envie de l'accompagner.

Le vent nous favoriſa dans cette ſeconde traverſée; elle fut plus heureuſe que la première & nous n'éprouvâmes ni accident, ni retard. Je me vois de la ſorte dans la néceſſité de demander pardon à mes lecteurs de ce que ce trajet eſt abſolument ſans événemens. La ſeule aventure fâcheuſe à laquelle je me trouvai expoſé, fut une migraine violente qui me tourmenta le premier ſoir. Il n'y eut que le comédien françois, de toute la compagnie, qui parut compâtir ſincèrement à mes douleurs & qui s'empreſſa de m'adminiſtrer les ſecours néceſſaires pour me ſoulager. Il étoit au déſeſpoir de ne pouvoir chaſſer le mal; du moins

il eſſayoit tout ce qu'il croyoit propre à diminuer mon tourment. Son zèle alla même juſqu'à vouloir me guérir à la manière que Molière employe en faveur de M. de Pourceaugnac. Tant de complaiſances me ſembloient voiſines de l'importunité, & je commençois à les trouver fatigantes quand je vis tout à coup cet homme s'approcher de mon lit, plein de joie, un livre à la main. « Monſieur, me dit-il, » j'ai pris à côté du jeune étudiant, » dormant là haut ſur le tillac, un » livre.. d'or, un livre rare & pré- » cieux, où vous trouverez à coup » sûr un remède contre votre mi- » graine, c'eſt-à-dire une ordonnance » contre les indigeſtions. Que ne ſais- » je le latin! Mais par bonheur vous » poſſédez cette langue;.. feuilletez » vous-même cet admirable ouvrage » & choiſiſſez la recette qui vous con- » vient ». J'ouvris le livre par complaiſance, & vis, non ſans ſurpriſe,

que c'étoit une introduction *in jus digeſtorum*, ce que mon officieux François n'avoit pas manqué de prendre pour un *traité des jus de digeſtion*. Malgré les douleurs aiguës dont j'étois tourmenté, je ne pus m'empêcher de rire de la bévue du héros de théâtre. Mon indiſpoſition ne fut pas longue : je me trouvai parfaitement rétabli dès que je découvris les clochers de Hambourg, & j'y rentrai en bonne ſanté.

CHAPITRE XI.

Aventures de Louis Reyerberg. --- Signor Clozetti fait admirer ſes talens dans quelques villes d'Allemagne. --- Il parvient à être Secrétaire.

MON premier ſoin, en arrivant à Hambourg, fut de courir chez mon ami Reyerberg ; mais, ô ciel ! quel fut mon chagrin quand j'appris qu'il

avoit disparu, depuis huit jours, sans que l'on eût pu savoir ce qu'il étoit devenu, ni découvrir la moindre trace de sa fuite! Les seules circonstances dont on se rappeloit, comme pouvant expliquer son absence, étoient celles-ci.

Un seigneur étranger avoit prié à dîner Reyerberg, qui s'est rendu à cette invitation : mais à peine y a-t-il été, qu'il est parti. Depuis ce moment l'on n'a rien appris de sa destinée. Le directeur du spectacle me confirma cette triste nouvelle. Que devais-je en penser ! Je ne pus m'arrêter sur aucune des conjonctures qui s'offraient à mon esprit. — Si mon ami avoit trouvé quelque occasion avantageuse de voyager avec un grand seigneur, il auroit emporté ses hardes, ses papiers ; il n'auroit pas laissé sa chambre dans le désordre où je la trouvois ; il auroit pris congé de ses amis. Le contraire de tout cela ne me permettoit de supposer

qu'un événement ſiniſtre. Hors d'état cependant de pénétrer ce myſtere, je tâchai de me perſuader que le temps me donneroit ſur cette étrange aventure des lumières conſolantes, & que le haſard propice qui nous avoit déja ménagé deux rencontres imprévues, nous réuniroit encore. Bref, je ne jugeai point que notre ſéparation dût être éternelle.

J'obtins ma retraite du théâtre, & commençai dès-lors ma carrière de muſicien.

Avant de paroître dans la lice, je pris d'exactes informations ſur ce qui concernoit mon épouſe. — Ses couches avoient été heureuſes; ſon frere étoit arrivé de Riga, préciſément comme elle recevoit d'Amſterdam la fatale nouvelle du trépas de M. Haffendonk fils. Cet événement déplorable l'avoit jetée dans une extrême affliction. Rien n'avoit été capable de la ſoutenir contre ce déſeſpoir, que

l'idée de retourner dans ſa patrie avec le titre d'épouſe & de mère légitime. Elle y retournoit, accompagnée de ſon frère ; & la foibleſſe de ſa ſanté ne lui ayant pas permis plutôt d'entreprendre le voyage, elle n'étoit partie que la veille de mon arrivée à Hambourg. Rien ne m'engageoit à ſéjourner dans cette ville. Muni de mes lettres de recommandation, je pris d'abord la route de Bremen. Ce ſeroit abuſer de votre patience, lecteurs, que de vous faire un détail exact de mon voyage : je me contenterai d'en rapporter les principaux événemens, & quelques obſervations qu'il me mit à portée de faire. Un Virtuoſe, qui voyage pour ſe montrer en public, ne doit jamais fonder ſes ſuccès ſur ſon talent ſeul. Arrive-t-il par la diligence ? Son extérieur eſt-il ſimple ? Son habillement ſans faſte ? Sa manière de s'annoncer modeſte ? Son mérite n'eſt-

il pas préconiſé d'avance dans les cercles oiſifs par des héraults à gages ? en vain cet homme ſurpaſſeroit Orphée, il aura peu d'admirateurs & ſa récolte ſera ſtérile. Les vrais connoiſſeurs eux-mêmes (le nombre en eſt par-tout ſi petit !) ſeront entraînés par l'impérieuſe autorité de la mode ; elle enchaînera leur propre ſentiment ; ils n'auront pas le courage d'applaudir ſeuls. Le plus médiocre muſicien, au contraire, dont les tons ſont équivoques, mais qui, ſans ménagement pour l'oreille, voltige avec audace du fillet juſqu'au chevalet, paſſera pour un grand homme, s'il voyage en poſte ; s'il s'annonce avec fracas ; s'il étale une riche garde-robe ; s'il apporte à des grands demi-connoiſſeurs, des recommandations ampoulées ; s'il rend à ces Midas ſes devoirs chaque matin ; fait l'éloge de leur goût, peut avec patience les entendre toucher un

clavecin diſcord & s'écrie avec enthouſiaſme : « *bravò ! braviſſimò !* Quelle gloire pour notre état, Monſeigneur, d'avoir en vous un Mécène auſſi habile, auſſi généreux ! » Voilà l'homme célèbre en un mot, celui qui recueillera de grands fruits de ſes voyages ; ſur-tout s'il eſt accompagné de quelque jolie cantatrice. Il ne ſera bruit par-tout que du phénomène ; le ſiècle n'aura rien produit qui l'égale ; & la caſſette du charlatan regorgera de ducats, qu'il ne tiendra qu'à lui de dépenſer auſſi mal à propos qu'il les aura gagnés, même en libertin effronté, s'il veut faire honneur à ſon art, comme c'eſt aſſez le ſyſtême des muſiciens jaloux de célébrité.

Quant à moi, j'avois combiné parfaitement mon rôle & m'en étois pénétré. A l'aide de mes recommandations, il fut facile au Signor Clozetti de paſſer bientôt pour l'un des plus habiles violons de l'Europe, & ſa ré-

putation vola d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Il entroit bien dans mes nouveaux plans un peu de charlatanisme aussi. Je m'étois à la vérité, proposé de ne plus m'écarter du droit chemin ; mais le besoin ! que lui repliquer ! quand il commande, n'est-il pas sûr d'être aveuglément obéi ? d'ailleurs je ne voyois rien de criminel à mettre à contribution la folie humaine pour un objet d'aussi peu de conséquence que celui de la musique.

Je composois moi-même pour mes concerts : c'est à dire que je m'appropriois les meilleurs passages qui s'offroient dans les pièces des grands-maîtres de l'art. C'étoit à moi de les tronquer, mutiler, défigurer, en un mot, assez bien pour que le plagiat ne fût pas trop frappant. Je mêlois le tout à douze ou quinze petits cannevas de mon invention. (C'est tout ce qui me réussit, car j'excellois

à le jouer. (Je tirois encore un assez bon parti des chansonnettes les plus rebattues, que je métamorphosois en rondeaux. Il ne falloit pour cela que répéter six ou sept fois le même trait, avec de légères variations.

Lorsqu'après quelques coups d'archet maniérés, je reprenois le thème principal & simple ; qu'il étoit flatteur pour moi d'entendre la salle retentir des acclamations convulsives ! des *bravò ! bravò ! délicieux ! Ah ! quel goût ! quels sons ! quelles expressions ! quelle facilité !*

A Stade, j'eus le bonheur d'attendrir une riche veuve de trente ans. Avec de la beauté & des grâces, elle avoit la passion de la musique. Mes talens l'intéressèrent ; elle me donna même à comprendre qu'elle n'avoit pas tout-à fait abjuré l'empire de l'Hymen. Elle se sentoit capable de porter une seconde fois ses chaînes, si son étoile vouloit qu'elle rencontrât un homme

fait pour lui plaire, & qui fût en même temps bon muſicien. La propoſition étoit claire : j'avoue que je fus tenté ; mais la raiſon me fit ſouvenir à propos que j'étois déja l'époux involontaire d'une autre belle. Je ne répondis point aux flatteuſes inſinuations de la veuve, & je partis.

Arrivé à Lubeck, j'avois à peine annoncé mon début, qu'un muſicien Italien & ſon épouſe me firent prier de faire cauſe commune avec eux, & de donner des concerts enſemble. Je me rendis chez ces illuſtres collégues. Repréſentez-vous mon étonnement, lorſque je reconnus dans ce couple muſical, le fameux Comte di Tondini, avec ſa chaſte & digne épouſe ! Ils ne parurent pas ſe ſouvenir de moi : mon premier mouvement fut de prendre avec eux ma revanche de l'indigne traitement & des ſarcaſmes dont j'avois été l'objet dans le bois de Wolfenbuttel. Cette

ſcène, où j'avois eſſuyé un ſi ſanglant affront, qui avoit failli me précipiter dans un abyme de malheurs, m'étoit encore préſente : mais ma vivacité ſe ralentit inſenſiblement quand je réfléchis que la façon de penſer, & la conduite dont je faiſois alors profeſſion, ne méritoient rien de plus heureux. Je réprimai mon courroux, remerciant le Ciel de me trouver meilleur que je n'avois été ; me repoſant, au ſurplus, ſur lui ſeul du ſoin de punir les méchans. Je les quittai, pénétré d'un mépris que j'avois peine à ne leur point témoigner. J'avoue que cette rencontre inopinée me cauſa du dégoût ſur le nouveau genre de vie auquel le beſoin m'avoit forcé de recourir. J'éprouvois une horreur ſecrète de m'être aſſocié tant d'êtres vils & mépriſables. Je portai mes vues vers de plus honorables débouchés, &, ſans me joindre aux époux Italiens, je

donnai pour mon compte deux concerts ; auſſitôt après je réſolus de partir.

Un négociant, connu par ſa probité, & qui ſe mélant auſſi d'être connoiſſeur, faiſoit un peu le Mécène, me donna une lettre pour l'envoyé de Pruſſe à ***. J'étois recommandé à ce miniſtre comme un ſujet verſé dans la connoiſſance des langues, des belles-lettres, des ſciences, des arts, ſur-tout de la muſique & de la peinture, & poſſédant encore d'autres talens agréables. Principalement j'étois déſigné comme un expert économe. D'où mon patron pouvoit-il ſavoir que je réuniſſois toutes ces branches de mérite ! il eſt vrai que nous nous étions entretenu quelquefois enſemble de ces différens objets. Mais de quoi ne vient-on pas à bout de parler, avec l'air de s'y entendre ! Quoi qu'il en ſoit, ceci peut ſervir à faire connoître la baſe ſur laquelle s'ap-

puyent ordinairement les lettres de recommandation. Mes qualités, mes vertus, étoient consignées en beau style, c'est tout ce qu'il falloit, & j'eus lieu de m'éclairer. Je joignis l'ambassadeur à Stetin où il s'arrêta quelques jours. Ma figure parut d'abord lui plaire. Peut-être avoit-il de fortes obligations à mon introducteur ; mais que m'importent les motifs qui le déterminèrent. Il me retint auprès de sa personne en qualité de secrétaire, & me fit un sort avantageux.

CHAPITRE XII.

Gilozetti visite différentes Cours d'Allemagne avec l'Ambassadeur, & parvient à un poste éminent.

Le ministre étoit un homme respectable à tous égards, plein de probité, de connoissances & d'esprit.

Propre aux affaires, négociateur habile, affable, prévenant, il juſtifioit complétement le choix qu'avoit fait l'immortel Frédéric. L'épouſe n'étoit pas moins aimable; tous deux, au ton du grand monde, joignoient la candeur ingénue, & la nobleſſe des ſentimens; auſſi jouiſſoient-ils d'une grande conſidération dans les différentes cours de l'Allemagne, nulle part ils n'étoient d'inſignifians protecteurs; mais ils n'employoient jamais leur crédit ſans neceſſité, & c'étoit toujours pour faire le bien. Ils ne ſe méloient d'intrigues que lorſqu'il s'agiſſoit de réſiſter aux méchans. La probité ſe trouvoit-elle noircie aux yeux du Souverain, par les menées ſourdes & honteuſes de quelque adroit courtiſan, de quelque ſubalterne intéreſſé, ils la protégeoient, aidoient à la juſtifier, & s'oppoſoient avec force aux manœuvres de la cabale, dont les petites cours ſont l'aſile fa-

vori ; j'ai vu ce couple généreux, après s'être assuré de l'innocence d'un opprimé, (contre lequel même déposoient les apparences,) épouser publiquement sa cause, & s'intéresser à la défendre, sans s'inquiéter de ce qu'en penseroit la cour. Des actions de cette nature leur concilioient l'estime de ceux mêmes qui les auroient auparavant méconnus. L'envie étoit forcée à respecter leur vertu ; & la cour, à laquelle ils opposoient une si vigoureuse résistance, ne pouvoit refuser l'admiration due à leur fermeté. — On voudra bien, sans doute, me pardonner cette digression ? Le petit nombre des ames honnêtes & ardentes pour le bien, qui ne viennent pas toujours à bout de l'effectuer, trouvent toujours quelque consolation à voir que les bonnes actions se font remarquer & citer avec estime. — Revenons.

Je parcourus les principales cours

de l'Allemagne, avec mon ambaſſadeur. On trouvera bon que je me diſpenſe de faire ici leur faſtidieuſe deſcription. Quelques années s'étoient écoulées depuis que je les avois viſitées pour la première fois, avec mon ami Reyerberg, ſous les noms de Baron de Clansfeldt & de M. de Frankenthal. Les acteurs étoient renouvelés, mais la ſcène étoit toujours la même. Il ſe paſſera des ſiècles avant que ces théâtres féconds en ridicules, ſoient entièrement réformés. Cette fois-ci, j'enviſageai les objets ſous un autre point de vue. Mon emploi de ſecrétaire me jetoit dans un nouvel ordre d'individus, & j'eus plus d'occaſions de connoître le ton qui règne dans les maiſons des particuliers.

On ne me reconnut point, même dans les villes où j'avois fait le plus long ſéjour. Nous demeurâmes, entr'autres, quelques jours à Ratisbonne.

J'y avois joui de la réputation d'un chimiſte habile à préparer des médecines univerſelles. Perſonne ne me demanda compte de mes cures miraculeuſes ; il eſt vrai que j'avois mis les malades dans l'impoſſibilité de le faire. Mes remèdes avoient été tellement préparés, qu'on n'avoit pu vanter leur effet que dans l'autre monde. Cependant je n'oubliai point de m'informer de ma charmante veuve Mme de Noldmann. D'abord après mon évaſion elle avoit été attaquée d'une forte maladie. Privée de mes ſecours elle s'étoit confiée aux ſoins d'un autre pharmacopole : celui-ci l'avoit méthodiquement. . . . conduite au tombeau. Les manuſcrits du fameux M. Noldmann avoient paſſé dans des mains étrangères : par le plus grand des haſards j'en acquis quelques-uns, & je poſsède encor ce rare tréſor alchimi-magique : peut-être le donnerai-je un jour au public, pour ſon édification.

Nous paſsâmes la ſaiſon des eaux à Pyrmont ; une foule de princes, de comtes, d'envoyés, de miniſtres & d'autres gens de qualité, décorés, ou ſans marques extérieures de diſtinction, ſe croiſoient dans les ſalons & les promenades. Un Hollandois, ſorti pour la première fois de ſes marais, fut enchanté de voir tant de perſonnages à étoiles ſur la poitrine, à rubans de couleur autour du corps. Cette bigarrure, qu'il prit pour une mode nouvelle, le ſéduiſit, il ſe perſuada qu'une ſemblable décoration lui ſiéroit auſſi fort bien. Il fit donc broder une large étoile de diverſes couleurs, au milieu de laquelle brilloient ſes armes bordées d'une déviſe latine, qu'un plaiſant qu'il avoit conſulté, s'étoit amuſé à lui fournir très-ridicule. Il acheta auſſi un large ruban auquel il fit pendre une médaille frappée en l'honneur d'un ancien Stathouder. L'étonnement fut général

quand il parut ainſi chamarré. On imagine combien cette maſcarade fit rire & jaſer l'oiſive aſſemblée. L'on eut toutes les peines du monde à faire entrer dans la tête de l'Hollandois, que les princes ſeuls ont le droit de diſtribuer de ſemblables rubans ; qu'on ne les achetoit point, & qu'ils n'étoient accordés que comme des faveurs particulières.

Pendant notre ſéjour à B. . . . . il y arriva une ſinguliere aventure. Une ſociété ſecrète de gens qui s'occupoient à évoquer des eſprits, s'aſſembloit dans une maiſon voiſine de notre demeure. Une cave étoit l'obſcur théâtre du manège ridicule & ſuperſtitieux de ces ſectaires. Ils appeloient à grands cris les Démons, avec des formules accompagnées de cérémonies tumultueuſes & terribles, de maniere qu'on pouvoit entendre de la rue le bruit infernal dont les voûtes du caveau retentiſſoient. La nuit

nuit étoit le moment de ces ſombres myſtères ; les membres de la ſecte ne venoient que déguiſés. La maiſon qui les recevoit étoit entre notre hôtel & celui d'une vieille veuve fort riche. Celle-ci, que ces aſſemblées nocturnes & tant de vacarmes alarmèrent enfin, s'imagina que des gens ſi ſoigneux de ſe cacher, pouvoient bien avoir le deſſein de la voler. Un ſoir que la myſtique confrèrie ſe livroit de grand cœur à ſes ſacrés myſtères, la veuve fit part à la police du danger dont elle ſe croyoit menacée. Auſſitôt un commiſſaire, ſuivi de ſa garde, s'achemina vers la maiſon ſuſpecte. On force l'entrée, on parcourt les appartemens, on pénètre enfin dans le ſouterrain. Le zèle des ſectaires & le religieux tracas de leurs cérémonies, ont empêché qu'ils n'entendiſſent le bruit du dehors, juſqu'au moment où les portes s'ouvrent. Le commiſ-

faire tombe comme des nues au milieu des conjurateurs, formant un cercle autour d'un autel tendu de noir. — Qui ne croiroit que chacun va par une prompte fuite ſe ſouſtraire à la honte d'être reconnu ? — Point du tout. L'aveuglement de ces maniaques ne leur permet pas de reconnoître dans cette aventure, un commiſſaire. Cette figure noire & ſiniſtre, eſt Satan lui-même qui ſe rend à leurs vœux, & les conjurations recommencent avec un ſurcroît de fureur. Le commiſſaire alloit mettre fin théoriquement à cette ſcène diabolique, lorſque quelques-uns des confrères ſe découvrent. A leur honte, alors, il les reconnoît pour des citoyens d'un rang diſtingué, qui, pour lui fermer la bouche, font un ſacrifice conſidérable d'argent. Bientôt le ſecret du tripot myſtique fut éventé, & le rendez-vous connu, mais on n'eut ſur les noms des évocateurs aucune certitude.

Il y avoit près de deux ans que j'accompagnois le miniſtre dans ſes voyages. Mon ſort eût été digne d'envie, ſans les tracaſſeries qu'on ne peut éviter, même chez ceux des grands, qu'il eſt le plus agréable de ſervir. L'humeur du maître-d'hôtel formant avec la mienne le plus parfait contraſte, cet homme m'étoit inſupportable ; tout le monde, au ſurplus, portoit de lui le même jugement. C'étoit un agréable débauché, qui vidoit par jour ſes douze bouteilles. La tête enfoncée dans les épaules, il ne reſſembloit pas mal à un lièvre aſſis dans la campagne. Flegmatique au plus haut point, & tardif à ſe décider, il le faiſoit ordinairement à faux, pour avoir perdu trop de temps à réfléchir. Sans foi, il trahiſſoit en tous points la confiance de ſon maître, & ne laiſſoit échapper aucune occaſion de le duper. J'eus le bonheur de jeter du jour ſur quelques-unes de ſes fri-

ponneries, & rendis ainſi l'envoyé plus attentif au danger de cette adminiſtration. Sa bonté ne lui permit pas de congédier l'infidèle domeſtique; mais, par une inſpection plus rigoureuſe, à laquelle mes découvertes l'avoient déterminé, il garantit annuellement du pillage des ſommes conſidérables.

Chargé de la correſpondance intime du miniſtre, je lui tenois auſſi compagnie pendant ſes heures de loiſir. En voyage, ma place étoit dans ſa voiture; de jour en jour enfin je faiſois plus de progrès dans ſa faveur.

Nous arrivâmes à la cour du prince de *** ; c'étoit un bel homme, grand & robuſte, avide de plaiſir & des aiſances de la vie, mais fort éloigné de prendre part aux affaires de l'état, encore plus de chercher à jouer un rôle dans les grandes ſcènes qui ſe paſſent ſur le théâtre de l'Europe. Il ne fouloit point ſes ſujets; d'au-

tres, en ſon nom, ſe chargeoient de ce ſoin; & comme le réſultat eſt néceſſairement le même, la déſolation étoit générale dans le pays. On ne s'occupoit point à corriger les abus de l'adminiſtration; on ne ſongeoit qu'à les dérober à la connoiſſance du prince. Pour cet effet, on l'engageoit de partager ſon temps entre le lit & la table. Sur ce pied, rien n'étoit rectifié, & les affaires du gouvernement alloient de mal en pis comme à l'ordinaire. Les tréſors des miniſtres augmentoient à meſure que les ſujets devenoient pauvres. Cependant, malgré tout le ſoin que prenoient les viſirs de cacher au ſultan le fâcheux état des choſes, il parvenoit quelquefois juſqu'à lui d'indiſcrètes ſuppliques qui l'informoient de l'oppreſſion ſous laquelle on faiſoit gémir ſes ſujets. Le ſouverain n'étoit point méchant, il étoit plutôt ce qu'on appelle communément bon prince, c'eſt-à-dire, in-

capable de faire volontairement du mal à perſonne, préférant à tout la paix & l'indolence, ne prenant aucun plaiſir à ces actions cruelles, dont le projet ſeul trouble le repos de ceux qui les méditent; mais il étoit également incapable de prendre les partis avantageux & louables qui exigent de l'énergie. Les plaintes arrivoient-elles coup ſur coup? les cris & les ſollicitations de l'indigence parvenoient-elles juſqu'à lui, il ſe trouvoit dans un cruel embarras. « Mais, mon » Dieu, (diſoit-il alors) que ſignifie » tout ceci? Ces gens-là ne ſont ja» mais tranquilles! Monſieur le chan» celier, ayez donc ſoin, je vous » prie, que cet homme ſoit ſatisfait, » il m'obsède toujours, & je ne » connois point l'enſemble de ſon af» faire ». — Monſeigneur, lui répliquoit-on, cet homme-là n'eſt jamais content. « Il croit qu'on n'a qu'une » choſe à faire; c'eſt de penſer à

» lui, &c. ». Ces réponſes étoient bonnes pour une ou deux fois; mais quand le prince les entendoit trop ſouvent, il montroit de l'humeur. Quelquefois il diſoit à mon ambaſſadeur: « Je ne ſais où j'en ſuis avec mes » finances, je crois mon préſident » honnête-homme; mais il faut qu'il » ne ſoit pas bien verſé dans cette » partie. Je ne fais pas plus de dépenſe » que feu mon père, & cependant » je me trouve toujours arriéré. » En Pruſſe, on entend bien mieux » l'économie. Je voudrois pouvoir at» tirer chez moi quelqu'un de vos » conſeillers du département des finan» ces, qui mît un peu d'ordre dans » les miennes ». L'envoyé ne répondoit rien: mais un événement de peu d'importance, (on ſait que ſouvent leurs ſuites en ont beaucoup) une futile circonſtance, dis-je, fit que bientôt le prince jeta les yeux ſur moi.

Ce ſouverain entretenoit une danſeuſe en qualité de maitreſſe déclarée. Ordinairement il lui donnoit les heures de l'après-dîner. C'étoit une belle perſonne jeune, aimable, douce, d'un caractère enjoué, ne ſe mélant point des affaires du gouvernement; mais ayant le bon ſens de s'enrichir, afin de pouvoir faire une retraite honorable au moment où pourroit s'élever quelque orage. Comme elle ne favoriſoit aucun parti, les tracaſſeries de la cour ne l'avoient point encore atteinte, quand une voiture devint enfin le ſujet d'une diſpute légère entre elle & le préſident M. de Melhfeldt. Tous deux vouloient acheter cette voiture, le miniſtre fut obligé de la céder à la favorite. Il laiſſa échapper devant des domeſtiques quelques expreſſions peu ménagées, elle le ſut; cette imprudence du gentilhomme fit dégénérer, en véritable animoſité contre lui, une humeur qui, ſans cela,

n'eût été que paſſagère. Pour lors, voilà des deux côtés les batteries dreſſées, les piéges tendus; en un mot, la guerre eſt déclarée. Quoique femme, la favorite connoiſſoit peu les moyens de l'intrigue; manquant de cette ruſe, qui fait une partie de la force du beau ſexe, il lui falloit, ſous peine de ſuccomber contre ſon aſtucieux ennemi, le ſecours d'un tiers en état de la défendre. Quel devoit être cet utile auxiliaire? moi.

Je poſſédois, ſur ces entrefaites, une petite chienne de Bologne, qui, malgré la laideur de ſon eſpèce, méritoit certainement l'éloge des connoiſſeurs. Elle me ſuivoit toujours à la promenade. Auſſi ſouvent que je paſſois ſous les fenêtres de Balléariaire, (ainſi ſe nommoit la favorite) elle s'extaſioit ſur la beauté du petit animal, & machinalement voloit à la croiſée pour le ſuivre des yeux auſſi long-temps qu'elle le pouvoit.

Traverſant un jour le jardin du palais avec ma chienne, je rencontrai Mme Ballériaire. Elle s'arrêta pour me parler, appela ma Zémire, la prit dans ſes bras, & lui fit mille careſſes. Je crus remarquer que, ſi j'offrois ma chienne, on m'en ſauroit beaucoup de gré. Avoir des complaiſances pour les dames fut toujours l'un de mes penchans. Je me décidai tout de ſuite. « Madame, dis-je, ſi cette » petite bête peut vous plaire, je me » reprocherois d'avoir négligé une » occaſion ſi belle de rendre ſon ſort » plus heureux. Peut-être vous rap- » pellera-t-elle auſſi quelquefois celui » qui vous en fait hommage ». On accepta avec des marques viſibles de ſatisfaction. J'étois bien éloigné de penſer que ce que je venois de dire pût avoir plus d'effet qu'un ſimple compliment. Cependant c'étoit de l'impreſſion qui venoit d'en naître, que je devois bientôt avoir à remercier la fortune.

Peu de jours après, l'ambaſſadeur me recommanda pour raiſons, diſoit-il, qui tenoient à mon bonheur futur, de lire aſſiduement des ouvrages ſur la ſcience économique. Il me propoſa les moins mauvais, & je ſuivis docilement ſon conſeil, pour en pénétrer l'officieux motif.

Au bout de quatre ſemaines, j'avois tant lu de projets politico-économiques, que qui les auroit mis à exécution, auroit pu troubler & renverſer dix états. Le miniſtre s'ouvrit à moi de ſes vues.

La favorite, enchantée de poſſéder ma chienne, avoit avantageuſement parlé de mon talent & de mon mérite au prince. Celui-ci déſiroit depuis long-temps d'avoir à ſon ſervice quelqu'un de verſé dans les ſecrets de l'économie Pruſſienne. Il penſa donc à moi pour cet objet, & conſulta l'envoyé qui donna de ma capacité le meilleur temoignage. Auſſitôt que ce-

lui-ci ne douta plus du projet du prince, il me recommanda de m'appliquer plus ſérieuſement encore à l'étude des ſciences économiques. En même temps il fit naître au ſouverain le déſir d'éprouver mes connoiſſances, & bientôt après, l'occaſion de lui être préſenté. Je répondis comme je pus à pluſieurs queſtions qui me furent faites ſur différentes opérations financières. Peu de jours après, je ne fus pas peu ſurpris de recevoir un brevet de conſeiller des finances de ſon alteſſe.

Il étoit entré dans le projet de vengeance de la favorite, que M. le préſident n'eût point été prévenu, encore moins conſulté, lorſqu'il avoit été queſtion de me nommer. Rien ne fut plus inopiné pour lui que l'ordre de m'adjoindre au département des finances, & de me faire payer les honoraires attachés à ma nouvelle charge. Le coup dut être ſenſible pour lui;

mais en homme habile, il ſut diſſimuler. Je ne vis jamais un plus fin hypocrite, parlant d'ailleurs ſans ceſſe *religion*, quoique très-éloigné de pratiquer la morale chrétienne.

Lorſque je lui rendis mes devoirs, il me reçut avec une bonté prévenante; m'aſſura qu'il avoit fait à Dieu ſes remercîmens à genoux, pour la grace qu'il en recevoit dans l'adjonction d'un homme auſſi ſage, auſſi pieux que je le paroiſſois, & qui pourroit ſi bien l'aider à porter l'accablant fardeau des affaires. Il ſollicita ma bienveillance, mon affection, & me pria d'avoir une fraternelle indulgence pour ſes nombreux défauts, qu'un chrétien, ajoutoit-il, ne doit jamais avoir honte d'avouer.

L'ambaſſadeur, à qui je fis part des circonſtances de cette entrevue, me recommanda beaucoup d'être en garde contre un tel hypocrite. Il connoiſſoit les cours. Heureux, ſi j'a-

vois ſuivi ſon ſage conſeil ; il m'eût préſervé de ce que je devois éprouver dans la ſuite. Mais le ſecours de ce protecteur prudent me manqua trop tôt. Six mois après ma promotion, il fut rappelé à Berlin, & nommé pour une plus importante ambaſſade.

CHAPITRE XIII.

Signor Clozetti s'avance rapidement à la cour. -- Il eſt annobli & nommé Directeur des finances.

LIVRÉ au torrent des affaires, je me rappelois fréquemment les inſtructions de mon bienfaiteur ; cependant les conjonctures étoient quelquefois ſi embarraſſantes & ſi critiques, qu'il falloit bien mettre quelque choſe au haſard, & me ſervir tellement quellement de ma raiſon : mais à quoi ſert

même un jugement ſolide & bon ſur la mer orageuſe du grand monde, ſi la bouſſole de l'expérience ne guide le navigateur.

Les finances, comme je l'ai dit, étoient en déſordre. Il paroiſſoit indubitable que le préſident de Melhfeldt ne fût appelé tôt ou tard à rendre compte de ſa geſtion, & dût-il même être tenu quitte de la reſponſabilité, du moins ne pouvoit-il guère ſe ſouſtraire à l'événement d'une expulſion humiliante. Rien ne pouvoit donc le ſervir mieux dans cette criſe, que de me voir deſcendre des nues, comme une divinité d'opéra, pour le tirer d'affaire.

Je ne ſavois, en finance, que le peu que m'en avoient appris les ouvrages de M. Jurti, & quelques-autres du même genre. Le rôle du préſident devoit être d'embrouiller les choſes; de manière qu'avec un pouvoir illimité, je puſſe introduire à mon gré

de nouveaux plans d'opérations. Si, conformément à l'effet ordinaire des projets puisés dans les livres, & proposés sans connoissance du local, je venois à faire des bévues, le désastre du pays retomboit de droit sur le nouveau financier; pour lors le vieux président reparoissoit avec plus d'éclat; à l'abri de toute imputation, il reprenoit son rôle au point où je l'aurois interrompu.

Ce fut dans ce dessein, que M. de Melhfeldt souffrit patiemment l'affront de se voir adjoindre un conseiller, sans avoir été pressenti sur ce démembrement de sa place. On avoit espéré qu'il demanderoit sa retraite, mais il n'en fit rien. Le prince, qui n'avoit pas assez de fermeté pour témoigner ouvertement du mécontentement, redoubla d'égards pour son président, dès l'instant où je fus en place. M. de Melhfeldt, en adroit courtisan, saisit avec empressement

les occaſions d'élever juſqu'aux cieux les connoiſſances & les bonnes qualités de ſon collègue. En même temps il affecta de craindre beaucoup pour ſa ſanté qu'il prétendoit être ſenſiblement altérée : c'étoit un prétexte pour négliger les affaires épineuſes, qui pouvoient plus aiſément le compromettre. Cette manœuvre fit naître des plaintes. Quelle en étoit la conſéquence ? Qu'on lui propoſoit, avec tous les ménagemens poſſibles, de céder cette partie du travail à l'adjoint, & de ne point aggraver les infirmités dont il ſe plaignoit, par une application trop pénible. Il parvint, de la ſorte, à m'expoſer ſeul. J'étois trop actif pour me refuſer à quelque ouvrage que ce fût ; mais auſſi je connoiſſois trop peu la marche des affaires pour ſonger, avant d'entreprendre quelque choſe de difficile, à me procurer tous les renſeignemens qui pouvoient me mettre à l'abri de la reſponſabilité.

Cependant le ſuccès couronna mes travaux timides. J'eus plus de bonheur que mes lumières bornées ne devoient me permettre de l'eſpérer. Pluſieurs entrepriſes me réuſſirent contre l'attente de mon perfide panégyriſte. Entr'autres, j'introduiſis l'uſage d'une certaine machine dans les ſalines. Quoique je n'en euſſe vu que le plan, j'eus la témérité de la faire conſtruire : l'effet ſurpaſſa mon eſpérance ; le prince économiſa de fortes ſommes au moyen de cet heureux eſſai.

Bientôt après M. de Melhfeldt crut à propos de ſe retirer & d'amaſſer l'envie de tous les courtiſans ſur la tête de ſon adverſaire. Dans cette vue, il uſa de l'entremiſe des valets de chambre, ou autres gens de cette étoffe, pour faire donner à ſon alteſſe l'idée d'élever ſon conſeiller Clozzetti à la dignité de directeur des finances, & de propoſer la retraite

au préſident de Mehlfeldt, à condition qu'il jouiroit de ſon traitement le reſte de ſes jours. Il n'y avoit pas deux ans que je travaillois au département. Les vieux conſeillers ſecouèrent la tête, prenant en fort mauvaiſe part la diſtinction dont on m'honoroit à leur préjudice.

Mais il manquoit encore quelque choſe au plan de mon ennemi; voulant animer également contre moi les grands & le peuple, il fit inſpirer encore à ſon alteſſe l'idée de me procurer des lettres de nobleſſe de l'Empereur. Le prince étoit tellement épris de mon prétendu mérite, qu'on l'engagea ſans peine à cette démarche, & je fus aſſez foible pour ne pas réſiſter à la vanité d'y conſentir.

A cet effet, on expédia la requête néceſſaire; ce que je feignis d'ignorer. Tout d'un coup je reçus un gros livre relié en velours, auquel pendoit le grand ſceau impérial, renfermé

dans une boîte de métal. Ce diplôme *accordoit la nobleſſe du ſaint Empire Romain au directeur des finances Clozzetti, tant à cauſe de ſon mérite perſonnel, que pour de ſignalés ſervices rendus au ſaint Empire par ſes aïeux, à la guerre.* Le nom de Clozzetti ſe trouvoit changé en celui de Claus de Clausbach. Les armoiries attribuées au nouvel annobli étoient un écu mi-partie de gueule & d'argent, à l'ours ſablé tenant un glaive.

Mes aïeux ! leur valeur me ſurprit un peu. Mon père étoit, comme on ſait, un honnête cordonnier. Cependant je me reſſouvins que certain oncle paternel s'étoit trouvé à la bataille de Roſback, en qualité de caporal dans l'armée de l'Empire, & qu'au fort de l'action ce brave homme avoit diſparu.

Hiſtorien fidèle, je ne puis déguiſer ma foibleſſe, & j'avoue ingénuement que mon élévation me fit éprou-

ver une joie indicible. Je fis graver cinq ou ſix fois mon cachet en différentes formes, & je ne pus retenir un doux ſourire à la vue de la première lettre qui montroit l'adreſſe de M. le directeur des finances Claus de Clauſbach.

Cette particule *de* a je ne ſais quoi d'enchanteur, & je gardai bien de ne jamais l'omettre dans ma ſignature. Que l'on juge, d'après cet aveu, de la ſincérité & de la vivacité des remercîmens que je fis à ſon alteſſe, pour tant de marques de ſa bienveillance. Je fis tirer de mon diplôme des copies exactes que j'envoyai aux différens départemens. Les principaux magiſtrats, quelques grands même vinrent me féliciter, & je reçus leurs complimens avec toute la dignité qui me ſembloit convenir à la circonſtance.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

Des Chapitres contenus dans cette ſeconde Partie.

CHAP. I. *D'où naquit l'erreur qui occaſionna cette nouvelle aventure à l'infortuné Pierre ?* page 1

CHAP. II. *Pierre a le bonheur imprévu de ſubir le joug de l'hymenée*, 11

CHAP. III. *Voyage ſur mer. Pierre ſe reſſouvient du Manuſcrit de M. Brick, le trouve dans ſa poche, en briſe le cachet & commence à le lire*, 25

CHAP. IV. *Commencement du Manuſcrit. Une tempête violente jette le Vaiſſeau ſur les Côtes du Danemarck*, 31

CHAP. V. *Rencontre d'une ancienne connoiſſance. Continuation du Manuſcrit. Départ pour la Hollande*, 48

Continuation du Manuſcrit, 54

CHAP. VI. *Pierre écrit à Reyerberg. Il lui arrive une petite aventure. Départ pour la Hollande,* 70

CHAP. VII. *Pierre reprend ſon Manuſcrit pendant la route,* 88

Suite du Manuſcrit de M. Brick, idem.

CHAP. VIII. *Continuation du Manuſcrit. Arrivée en Hollande,* 124

Continuation du Manuſcrit, 126

CHAP. IX. *Séjour de Pierre à Amſterdam. Rencontre inattendue. Il fait de nouvelles connoiſſances à l'Auberge,* 158

CHAP. X. *Départ d'Amſterdam. ---- Fin du Manuſcrit. ---- Retour à Hambourg,* 182

Fin du Manuſcrit, 185

CHAP. XI. *Aventures de Louis Reyerberg. --- Signor Clozetti fait admirer ſes talens dans quelques villes d'Allemagne. --- Il parvient à être Secrétaire,* 199

CHAP. XII. *Clozetti viſite différentes Cours d'Allemagne avec l'Ambaſſadeur,*

& parvient à un poſte éminent, 210
CHAP. XIII. *Signor Clozetti s'avance rapidement à la Cour. -- Il eſt annobli & nommé Directeur des Finances*, 230

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

VA1 152 3874